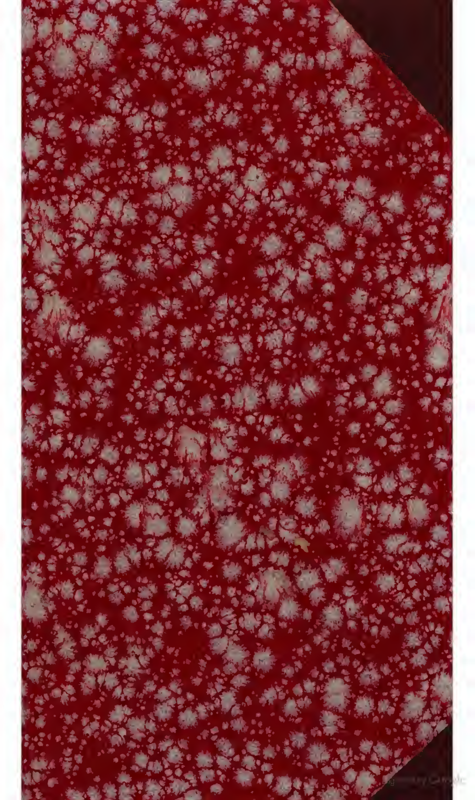




E N S É E S.

TOME PREMIER.

PENSÉES
SUR
L'HOMME, SES RAPPORTS
ET
SES INTÉRÊTS.

PAR

FRÉDÉRIC ANCILLON.

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem
decet esse sororum.
Ov. Met. II. 13. 14.
Elles diffèrent, mais comme
des soeurs.

Tome Premier.

BERLIN,
CHEZ DUNCKER ET HUMBLOT.
BRUXELLES: CHEZ AUG. WAHLEN ET COMP.
PARIS: CHEZ F. G. LEVRAULT.

MDCCCXXIX.



Ces pensées sont nées presque involontairement sous ma plume dans les différentes situations d'esprit par lesquelles j'ai passé. Amenées par la réflexion ou la lecture, inspirées par le mouvement de la conversation, ou le repos et le silence du cabinet, elles portent le sceau de ma conviction, et plus ou moins l'empreinte des événemens, et la couleur des dernières années de ma vie.

*

Accoutumé de bonne heure à me rendre compte des impressions que je reçois des hommes et des livres, de la nature et de la société, à me retirer loin du monde dans la solitude de mon âme, à convertir mes sensations en idées, et mes idées en jugemens, j'ai amassé dans mon portefeuille un grand nombre de ces fragmens d'ouvrage, de ces germes de doctrine, comme autant de découpures de mes études.

Je n'aurois peut-être jamais songé à les augmenter encore, ni surtout à en faire un choix, à les ranger, les classer, les ordonner,

si dans les beaux jours de mon existence, l'être céleste que Dieu m'avoit donné, dans son amour, pour compagne de ma vie, et que je ne devois posséder que peu d'années, ne m'avoit invité et encouragé à ce travail. Elle aimoit de préférence ce genre d'ouvrages; elle s'en nourrissoit. Quelques pensées prises dans La Bruyère ou dans Pascal, étoient le thème intéressant sur lequel sa propre pensée s'exerçoit, tout en se livrant aux occupations de son sexe, et devenoient ensuite le sujet de nos entretiens. Elle croyoit que je pourrois avoir du succès

dans ce genre de compositions. Le coeur a ses illusions, comme l'esprit a ses erreurs. Mais il y a encore de belles places à une grande distance au-dessous du rang des maîtres de l'art.

J'ai donc entrepris ce recueil sous d'heureux auspices, et sous la douce influence d'un air pur et d'un ciel serein. Je l'ai continué et achevé avec une sorte de religion, lorsque le vent de la mort soufflant sur ma vie, l'a dépouillée de son charme. Mon travail a dû se ressentir de ces vicissitudes. Ma pensée a changé de ton comme d'objet, et a pris

la teinte de mon âme. Elle s'est réfugiée dans le monde des idées, pour se distraire de la réalité ou pour essayer d'en remplir le vide. Plus froide et plus sévère, elle a perdu sa chaleur première, et ne peut avoir gagné qu'en indépendance. On s'apercevra facilement que le second volume a été écrit avant le premier.

Telles quelles, je consacre ces pensées à une ombre chérie, je les place comme une dernière offrande sur une tombe lointaine et solitaire, je les confie à la tendresse de mes amis, à l'indulgence de ceux qui me connois-

sent, et qui y retrouveront peut-être un jour avec quelque intérêt l'expression de mes sentimens et de mes principes.

Je ne sais si elles pourront attirer et satisfaire la curiosité du public. Si cette bonne fortune leur étoit réservée, je croirois devoir deux mots au lecteur. L'un seroit une observation; l'autre, un voeu bien naturel.

La première porteroit sur la nature de ces pensées. Elles sont sans enchaînement, mais non sans liaison entre-elles. Elles partent toutes des mêmes principes, elles vont toutes aboutir aux

mêmes résultats. Il m'eût été assez aisé d'en former une chaîne, dont les anneaux serrés eussent, par leur retentissement, appelé et forcé l'attention. Mais les longues transitions fatiguent les lecteurs exercés; la concision, au contraire, les délasse. D'ailleurs, on en dit facilement trop pour ceux qui savent penser; on n'en dit jamais assez pour les autres, et un désordre apparent peut cacher un ordre réel.

Mon voeu est dans l'intérêt de mes lecteurs autant que dans le mien. Je souhaite qu'ils lisent ces pensées comme je les ai

écrites, non de suite, mais par fragmens. Ainsi seulement, elles pourront produire leur effet. Mon but sera atteint si sans provoquer l'ennui, ces pensées enfantent d'autres pensées, qui les appuient ou les réfutent, les développent ou les appliquent, et qui vaillent mieux que les miennes.

DE LA SENSIBILITÉ.

Tout sentiment suppose une représentation, mais toute représentation n'est pas un sentiment.

Dans les sensations, l'âme est affectée à la suite d'une modification des organes; dans le sentiment, l'âme est affectée à la suite d'une représentation, sans que les organes soient flattés ou blessés.

Les sentimens que les objets nous donnent, ne sauroient nous les faire connoître, mais ils nous font connoître nous-mêmes à nous.

Ce sont les ressemblances éloignées, partielles, imparfaites, et les rapproche-

mens inattendus qui donnent naissance aux pensées brillantes mais peu solides. L'esprit est agréablement surpris de voir lier des objets qui ne paroissent pas avoir de contact. Bientôt un esprit exercé saisit toutes les différences qui rompent cette union apparente ou momentanée. La pensée devient plus vraie, mais elle cesse d'être brillante.

La sensibilité n'est ni un devoir, ni une vertu, ni une qualité acquise. C'est un don du ciel. Pourquoi ne convient-on pas qu'on en manque, quand elle nous est refusée, comme on convient qu'on n'a pas l'ouïe fine, ni la vue bonne. Il est aussi ridicule de jouer le sentiment en amour et en amitié, que de jouer le connoisseur en fait de tableaux.

La sensibilité incline plus à la tristesse qu'à la joie. C'est qu'il y a dans le sentiment quelque chose d'infini, et que l'infini donne à la fois à l'âme le secret de sa force et celui de sa foiblesse. De là cette douce tristesse qui est l'état habituel d'une âme profondément sensible, parce que l'infini est l'atmosphère dans laquelle elle vit et respire.

Le coeur et l'esprit s'accusent réciproquement de voir mal, et le langage de l'un paroît facilement faux aux yeux de l'autre. C'est que le coeur ne saisit que les masses, et que l'esprit aperçoit les traits isolés. L'un reçoit l'impression du tout, l'autre celle des détails.

Avant d'écrire, il faut analyser et décomposer les idées; en écrivant, il

faut s'abandonner à l'impression qu'elles font sur nous en masse. Le philosophe dans son cabinet peut, au moyen du prisme, décomposer les rayons de lumière et y voir les sept couleurs primitives, mais s'il veut trouver la nature belle et touchante, il faut qu'en promenant sa vue sur les objets, il oublie sa découverte et s'abandonne à l'éclat et à la chaleur que le soleil répand sur la terre.

Plus on travaille et plus on réussit à rendre ses idées distinctes, plus on affoiblit et l'on émousse la sensibilité.

Une sensibilité vive est celle que tous les objets affectent. Les impressions qu'elle reçoit, sont rapides; mais fugitives. Une sensibilité délicate est étrangère aux grandes et fortes émotions,

mais frémit au plus léger attouchement. Une sensibilité forte est celle qu'une seule idée dominante saisit et occupe, qu'un seul objet absorbe tout entière. Une sensibilité profonde éprouve seule des affections longues et durables, elle nourrit et fortifie un sentiment de tous ceux qui y tiennent de près ou de loin, et qui ont avec lui des affinités secrètes.

Beaucoup de gens se croient sensibles ou se disent tels, qui ne sont qu'irritables.

La délicatesse est au coeur, ce que la finesse est à l'esprit.

Il n'y a proprement point de sentimens faux ou erronés. Tous les sentimens sont vrais, car ils sont ce qu'ils sont, des affections de l'âme. L'er-

reur ne se trouve jamais que dans le jugement de l'esprit, qui veut conclure de ces sentimens aux qualités des objets, ou des sentimens d'un individu à l'universalité de ces sentimens.

Les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse nous attendrissent jusqu'aux larmes ; c'est que tout en nous retrouvant, nous sentons que nous nous échappons à nous-mêmes, que le présent aussi ne sera bientôt plus qu'un souvenir, et que la vie tout entière s'évapore comme un songe.

Les plaisirs et les peines passées produisent en nous des souvenirs qui nous font éprouver un mélange d'amertume et de douceur. On se félicite du plaisir dont on a joui, et l'on regrette de ne plus l'avoir. On se

retrace avec douleur les peines que l'on a éprouvées, et l'on se félicite de ne plus les sentir.

Les hommes qui ont plus d'imagination que de sensibilité, vivent beaucoup dans l'avenir; ceux qui ont plus de sensibilité que d'imagination, vivent beaucoup dans le passé.

Dans la bouche de certaines personnes: il faut être homme, revient à ceci: il faut dépouiller toute humanité.

On affichoit autrefois la sensibilité. Aujourd'hui la mode a changé, on affiche la fermeté et l'énergie. Tout le monde veut montrer du caractère à raison de ce qu'il est devenu rare. L'insensibilité est à son aise sous ce nouveau masque.

On peut être sensible, sans avoir de l'âme, car on peut avoir une sensibilité native et pure, si je puis m'exprimer ainsi, une sensibilité qui n'emprunte rien de la magie de l'imagination et des associations d'idées qu'elle amène et enfante. On n'a de l'âme qu'autant qu'une imagination riche, active, puissante, nourrit la sensibilité.

La sensibilité suffit pour entretenir toutes les relations naturelles, mais il faut avoir de l'âme pour les embellir et les vivifier. Avec la sensibilité, on conserve ce qui mérite de l'être; mais on ne perfectionne, ne vivifie, ne crée rien dans le monde moral, sans avoir de l'imagination et de l'âme.

On peut être passionné sans être sensible, et l'on est quelquefois d'autant moins sensible qu'on est plus pas-

sionné. Les hommes qui repandent leur sensibilité sur tous les grands objets, n'en ont pas de reste pour une passion. Ceux qu'une passion absorbe, sont d'ordinaire fermés et morts à tout autre sentiment.

Quand on analyse les sentimens, et qu'on essaie de les expliquer, on peut goûter le plaisir attaché au travail de la pensée, mais le sentiment lui-même s'évapore et disparoît. Mettez une belle fleur dans un creuset, versez de l'eau régale sur l'or pur, brûlez le diamant et décomposez-le au feu ; vous aurez le plaisir de la curiosité, de l'instruction, de l'esprit, mais vous ne respirerez plus le parfum de la fleur, vous ne vous réjouirez plus de l'éclat de l'or, vous ne verrez plus étinceler le diamant.

Toutes les jouissances vives, toutes les affections profondes portent à la mélancolie, car elles nous placent toutes sur l'extrême limite de la vie humaine, aux bornes du monde que nous habitons, et en même-temps elles nous entraînent au-delà et nous font pressentir l'infini. Les ailes de l'oiseau ne le porteroient plus dans une autre atmosphère que celle qui environne notre planète, et de même les ailes de la pensée, même celles de l'imagination, viennent expirer là où cesse l'atmosphère qui environne notre vie terrestre. C'est ce sentiment qui nous donne une impression de tristesse. Mais nous sentons en même temps, que dans un air plus rare et plus léger, tel qu'il existe au-delà de cette atmosphère, les mêmes ailes nous méneroient bien plus loin. C'est ce

qui nous donne de l'espérance, et mêle à cette tristesse une sorte de volupté.

La reconnoissance, le dévouement même, peuvent être de devoir. Aimer une personne dans le sens propre du mot, n'est jamais une obligation, bien moins encore en est-ce une de la regretter et de la pleurer. Chacun aime et regrette à sa manière, comme il l'entend. La mesure de l'amour donne toujours celle de la douleur. Il y a des âmes, qui ayant poussé l'un au-delà de toutes les bornes, éprouvent aussi l'infini de l'autre. On doit les comprendre et leur pardonner, mais il seroit injuste, et même absurde de leur part, de donner leur mesure à d'autres. Eux aussi doivent comprendre

qu'on ne peut partager leurs sentimens au même degré, et pardonner à ceux qui sont plus indifférens.

L'excès dans les démonstrations peut annoncer de la foiblesse, mais ne prouve pas de la fausseté. La mesure dans les sentimens et dans l'expression des sentimens, ne prouve aussi rien en faveur de leur sincérité. Elle est un signe de la force de l'âme si les affections sont vives, et de son insensibilité si elles sont foibles.

Les âmes nobles et élevées qui ont contracté l'habitude de la réserve et du silence, et qui communiquent peu ou point leurs sentimens et leurs idées, ressemblent à de belles fleurs qui n'ouvriroient jamais leurs calices.

Dans l'amour intéressé, on aime un objet à cause de soi ; dans l'amour désintéressé, à cause de lui. Dans le premier, on aime un objet comme moyen ; dans l'autre, on se fait moyen soi-même.

Il est des gens qui aiment d'éprouver des douleurs morales, et qui se plaisent à pleurer avec ceux qui pleurent, soit qu'un tempérament mélancolique leur fasse la loi, soit qu'ils ayent eux-mêmes souffert et trouvent du charme à se rappeler leurs propres peines, soit qu'ils veulent avoir la conscience de leur sensibilité.

Quand on est loin de sa patrie, elle se montre à nous à travers un demi-voile, et remplit notre âme d'une douce mélancolie. C'est que l'image de la patrie est alors l'image

de notre vie tout entière, dont un passé irrévocable nous sépare. C'est en quelque sorte l'écho d'un autre moi que notre moi actuel, auquel ce dernier ne tient que par ses souvenirs.

L'amour se nourrit ordinairement de jouissances ou d'espérances. L'amour de la patrie est le seul qui vive presque uniquement de souvenirs.

Ces souvenirs sont ceux de l'enfance et de la jeunesse. C'est l'époque de la vie où l'on est le plus heureux, soit par les circonstances, soit par le sentiment intérieur de ses forces et par une surabondance de vie. Ces souvenirs du bel-âge deviennent plus purs et plus brillans à mesure que nous nous éloignons de cette période, et embellissent encore les âges suivans. Ces souvenirs inséparables de tous les objets qui sur le sol

natal ont formé une alliance étroite avec nos sentimens, sont la source principale de l'amour de la patrie. Ils ne perdent rien de leur puissance, lors même que nous sommes malheureux dans notre patrie et que nous souffrons des maux qu'elle éprouve, ni même quand la patrie est ingrate et injuste envers nous. Nous aimons souvent mieux souffrir et mourir dans ce coin de terre, que d'être heureux ailleurs

---

L'amour est toujours un désir de s'unir aussi étroitement que possible à l'objet aimé, ou plutôt de se confondre avec lui. Il n'y a pas de doute que la satisfaction de ce désir est un plaisir réel. Sous ce rapport, si l'on veut, l'amour est toujours intéressé.

Tous les genres d'amour ont leur jalousie, qui s'attache à eux, comme

l'insecte au beau calice d'une fleur qu'il ronge, mine, consume avant qu'on se soit aperçu de l'existence de cet ennemi secret. La passion de la gloire, comme l'amour, a ses tourmens, ses soupçons, ses inquiétudes, avec la différence que l'amant de la gloire se console que d'autres obtiennent aussi ses faveurs, pourvu qu'il ait la certitude d'en obtenir plus que son rival. L'amour est exclusif et n'admet pas de partage.

C'est ne pas connoître l'amour, que de rendre un tiers témoin des caresses que l'on fait à l'objet aimé, fût-ce même les plus innocentes. Au défaut de la pudeur, de la délicatesse, je dirois presque de la jalousie, qui sont inséparables du véritable amour, le sentiment de la dignité de la femme qu'on aime, devroit suffire pour rendre

plus scrupuleux et plus réservé. Des amans qui s'embrassent devant le monde, sont jugés à mes yeux.

L'amour de la vérité et l'amour du beau valent mieux que l'amour de la gloire. L'amour de la gloire vaut mieux que celui des honneurs, et ce dernier l'emporte à son tour sur les petites passions de la vanité et de l'amour-propre. L'amour du beau et celui du vrai nous rapprochent du ciel; les autres, de la terre. Il est donc tout simple que les uns nous élèvent, et que les autres nous rabaissent et nous dégradent.

On s'abandonne quelquefois à la douleur, et l'on en exagère les expressions dans des vues intéressées. Souvent, par un calcul et un raffinement d'un autre genre, mais qui part

du même principe, on déguise et l'on retient les expressions de sa douleur. Souvent encore on la regarde comme une grâce et comme un moyen d'exciter la sympathie. Les femmes y sont surtout fort habiles.

On dit quelquefois que l'amour de la perfection, ou l'idéal de la perfection, est le signe du génie, le précurseur et le garant du succès. L'amour de la perfection est bien plutôt le signe d'une âme élevée, d'un noble caractère, que le signe du génie ou même d'un talent distingué. C'est dans ce sens là surtout, qu'il est vrai de dire que les grandes pensées viennent du coeur, bien plus que de l'intelligence et de l'imagination.

L'enthousiasme pour les choses peut être fondé en raison et utile; l'enthou-

siasme pour les personnes est presque toujours déplacé ou dangereux. Le premier est très-compatible avec un esprit étendu, un caractère énergique et une tête forte. Le second fait ordinairement preuve de foiblesse d'esprit ou de foiblesse de caractère, et quelquefois de l'un et de l'autre. L'enthousiasme pour les personnes est le plus souvent une erreur ou une hypocrisie. Un enthousiasme vrai, sincère, légitime pour de grands objets sert admirablement dans toutes les affaires humaines.

De tous les arts, c'est la musique qui réveille le plus tous les genres d'enthousiasme, parce que la musique est de sa nature essentiellement vague, et qu'elle met en mouvement un océan d'idées confuses. La poésie, beaucoup plus déterminée dans ses formes et plus précise dans son langage, ne produit

des effets analogues, qu'autant qu'elle se marie avec la musique, ou qu'elle est elle-même une harmonie et une mélodie ravissante d'un autre genre. Alors, autour des objets qu'elle crée ou qu'elle peint, des sentimens prononcés qu'elle exprime, des idées élevées qu'elle énonce, viennent se ranger et se grouper une foule d'idées accessoires, qui créent ce vague délicieux de l'imagination, dans lequel l'âme se plaît à se perdre et à s'abîmer.

DE LA VERTU.

Il y a en nous quelque chose qui est au-dessus de toutes les combinaisons de l'esprit et de l'entendement, un pouvoir qui revendique sur nous les droits de la souveraineté, que l'esprit et l'entendement ne peuvent ni concevoir ni comprendre, ni juger, mais auquel ils doivent se soumettre sans restriction. C'est le devoir, la loi de Dieu et la liberté, qui n'est une liberté véritable, qu'autant qu'elle lui obéit volontairement.

L'état d'innocence etoit un état de paix. L'état de perfection, ou le salut, sera la paix suprême. Entre ces deux états, sur la route immense qui les sépare et que l'espèce humaine doit parcourir, l'antagonisme des forces, ou la guerre seule fait avancer les hommes. La force se mesure par la résistance ; elle double par la résistance, elle n'a la conscience d'elle-même que dans la résistance ; et qu'est-ce que cette résistance, si ce n'est la guerre ?

Les vertus ont existé avant la morale, mais elles étoient inspirées plutôt que voulues, et senties plutôt qu'aperçues. Elles pouvoient paroître des goûts particuliers, et non des obligations nécessaires et universelles, des penchans et des plaisirs plutôt que des devoirs. La morale est née du sentiment qui accompagne toutes les vertus,

et qui nous annonce qu'elles sont des nécessités volontaires. Ce sentiment, observé et saisi, a fait deviner, connoître et énoncer les règles.

Toutes les sensations agréables sont si éphémères, si passagères, si dépendantes de conditions indépendantes de nous; tous les calculs relatifs à l'utile sont si incertains, si misérables, si souvent démentis par les événemens, que l'on pourroit se vouer au devoir et se réfugier dans ce qui seul a une bonté absolue, ne fût-ce que pour échapper à l'agitation, et pour trouver un point fixe qui nous permette de jeter l'ancre.

Il faut que les principes ayent passé dans les moeurs, pour que l'opinion, devenue saine et forte, puisse représenter les principes.

La vérité et la justesse de l'opinion publique supposent des lumières. La rectitude et la pureté de l'opinion publique supposent des moeurs.

Il n'y a rien de plus fort dans le monde qu'une volonté forte. Elle assujettit la nature, elle soumet les autres hommes, et ce qui est surtout admirable, elle s'assujettit la partie matérielle de l'homme même qui la possède.

Tout amour véritable, quel que soit son objet, a ses délicatesses, ses scrupules, ses douceurs, ses amertumes, et surtout ses regrets, ses reproches et ses remords. Tout amour véritable a son courage, son dévouement, ses sacrifices. Ceux qui ne le partagent pas, ne peuvent pas concevoir, comment un véritable amant peut croire

n'en

n'en avoir jamais fait assez pour ce qu'il aime, ni à quel point il redoute de lui avoir fait de la peine, ni comment il peut tout braver, tout entreprendre et tout supporter pour l'objet aimé. Sous ce rapport la vertu ressemble à l'amour, et les âmes foibles ou vicieuses ne comprennent ni les joies ni les tourmens d'une haute et sévère vertu.

La fin suprême, le but suprême des actions humaines, ne peut jamais nous être donné par l'esprit. Tout ce que l'esprit donne, est relatif et conditionnel, et le but suprême de l'homme doit nécessairement être absolu.

Du moment où, en faisant une action, on fait entrer la récompense dans ses motifs ou dans ses calculs, on en est indigne.

On est bien voisin de la foiblesse, et souvent trompé dans ses espérances, quand on désire trouver dans le devoir autre chose que le devoir. Il peut être un plaisir; il peut donner et procurer des avantages; mais le vrai moyen de manquer l'un, et de ne pas obtenir les autres, c'est d'y compter.

Dans toutes les circonstances de la vie, surtout dans les circonstances importantes, c'est l'âme qui indique le but, ou plutôt une espèce d'inspiration du coeur le signale; la réflexion n'est bonne qu'à suggérer les meilleurs moyens d'atteindre le but.

Le coeur seul et ses inspirations nous indiquent les grands objets de notre activité; l'esprit indique et calcule les moyens; la force du caractère en assure l'exécution.

Toute fin noble et élevée tient par quelque point à l'infini. Toute fin de ce genre a quelque chose d'absolu, d'éternel, d'idéal. L'âme seule peut inspirer des fins pareilles. L'esprit et l'entendement n'y entendent rien.

La force se mesure toujours par la résistance. Avoir de la force de caractère, c'est lutter avec la nature, avec les hommes, avec la violence de ses propres passions, et en triompher. Mais la peur de la douleur physique et la paresse nous empêchent de triompher de la nature; la crainte et l'espérance, de triompher des hommes; les attraits des sens et une foiblesse plus ou moins innée, de triompher de notre propre coeur.

Il ne faut pas juger des vertus par leur but, car elles n'ont pas de but

hors d'elles-mêmes, et ce seroit oublier qu'elles ne sont et ne doivent jamais être de simples moyens.

Un petit caractère est étonné et émerveillé de la moindre bonne action qui lui échappe, comme un homme d'un esprit étroit et ordinaire est ravi de toute idée un peu heureuse qui se présente à lui. Les grands caractères et les grands esprits ne comptent pas leurs richesses, et les répandent sans y faire attention.

Le commun des hommes traite volontiers de folie, toute espèce d'entraînement vers ce qui est grand, désintéressé, infini, éternel. Mais dans ce sens il seroit vrai de dire, que ce qui n'est pas un peu fou, n'est pas fort raisonnable.

Une belle âme peut avoir des foiblesses, mais elle aimera mieux les avouer, les condamner, en rougir, que de révoquer en doute la beauté inaltérable de la vertu, la sainteté de la loi de Dieu, et la pureté sans tache de certaines âmes d'élite.

Les talens et le génie relèvent les vertus, non-seulement parce qu'ils sont une puissance et une perfection de plus, et que les vertus, éclairées par les lumières d'une haute intelligence, sont plus actives, plus utiles, mais surtout parce qu'elles paroissent alors plus libres, plus réfléchies, plus méritoires. On ne peut alors les attribuer ni à de simples habitudes, ni à une imitation servile, ni à des motifs ignobles.

Des sensations fines, délicates, rapides; des sentimens vifs, profonds, élevés, infinis; des idées générales abstraites, hautes, intellectuelles; des observations particulières, nombreuses, précises, exactes: voilà ce qu'il faudroit trouver réuni dans un même individu, pour dire de lui qu'il a atteint la perfection de l'intelligence humaine. Cette réunion n'est pas impossible, mais elle est rare et difficile, et cependant il n'y a encore rien-là pour la perfection du caractère et de la volonté.

Les qualités et les dispositions de l'esprit et du coeur s'excluent souvent l'une l'autre. Les vertus ne peuvent pas s'exclure réciproquement, mais il est difficile de les mettre en harmonie et de les faire marcher de front. En voulant tout réunir, on risque de tout perdre, et cependant il faut travailler

à cet accord et tendre à cette harmonie. Il y aura toujours un ton dominant dans l'âme, et rien ne sauroit entièrement l'effacer. Il y a des qualités que l'on ne parviendra jamais à posséder au même degré que d'autres, mais on doit se proposer de les acquérir toutes à un certain degré.

Les âmes délicates et sensibles veulent avant tout être nécessaires au bonheur des autres. Elles ont besoin, je dirois presque soif, de faire des sacrifices. Il n'y a jamais de mécompte à vivre pour les autres et à s'oublier. Il y en a presque toujours à vouloir faire des autres des instrumens de son propre bonheur, et à se constituer le centre de tout.

On peut aimer ce qu'on doit aimer, mais on n'aime jamais par devoir.

On remplit tous les jours des devoirs sans les aimer, et ils n'en sont peut-être que plus méritoires.

On s'attache aux autres, bien plus par les sacrifices que la tendresse nous dicte pour eux, que par ceux qu'elle leur inspire pour nous.

Ceux-là sont les héros de l'humanité et jouissent dans le secret de leur coeur de toute la gloire qu'ils méritent, qui saisissent un grand but avec tout l'enthousiasme de la vertu et du génie, le poursuivent avec toute l'ardeur d'un esprit réfléchi et toute l'énergie de la volonté.

Il y a des gens qui ne croient ni aux hommes ni à la vertu, sans cependant avoir fait de ces cruelles expériences qui inspirent quelquefois de la dé-

fiance aux coeurs les plus généreux. Ces gens ne croient pas à la vertu par un défaut de noblesse et de grandeur d'âme. Ils voient partout leur propre misérabilité. Il y a des hommes au contraire qui ont fait dans leur vie de cruels mécomptes, qui ont été trompés souvent, et qui cependant ne désespèrent pas de l'humanité. Ils croient encore à la vertu par la confiance d'instinct d'une âme élevée qui sent trop son élévation pour ne pas être persuadée qu'il existe d'autres âmes qui lui ressemblent et qui sont à son niveau.

S'il ne s'agissoit dans les relations domestiques, que d'aimer ce qui nous paroît aimable, on pourroit s'en rapporter à notre amour, et il ne seroit jamais question ni d'engagemens ni de fidélité. La fidélité consiste à tenir

encore fortement à une personne, lors même qu'on n'y tient plus par le coeur. Les contrats, les promesses, les sermens sont des précautions prises contre l'inconstance naturelle de nos âmes.

Une action est-elle agréable, et laisse-t-elle après elle, ou donne-t-elle un sentiment de satisfaction, parce qu'on n'a pensé à rien de pareil en la faisant? ou l'a-t-on faite parce qu'on savoit qu'elle seroit agréable? le plaisir a-t-il été le motif et le principe, ou a-t-il été l'effet de l'action? Voilà la question tout entière, dès qu'il s'agit d'apprécier et de juger le mérite de la personne.

Le plaisir accompagne toutes les actions qui sont appropriées à notre nature et à notre destination; mais de

là il ne s'en suit pas que nous ne fassions ces actions que pour le plaisir qui y est attaché.

Chercher son plaisir, n'est pas encore de l'égoïsme, car on peut chercher et trouver uniquement son plaisir dans les sacrifices que l'on fait à l'objet aimé.

Le silence de la discrétion, de la réserve, de la pudeur, ressemble quelquefois à la dissimulation. En exagérant ce genre de silence, on devient facilement dissimulé. Qui est rompu à la dissimulation, se familiarise bientôt avec la feinte. On feint pour mieux dissimuler.

Sur l'échelle du mal moral viennent se placer, au premier échelon, ceux qui satisfont leurs passions contre la règle ; puis ceux qui ne craignent

pas de faire du mal aux autres pour se satisfaire eux-mêmes; enfin, ceux qui font le mal pour le plaisir du mal même.

On a révoqué en doute, que l'homme fît jamais le mal pour le plaisir de le faire. Ce trait infernal peut en effet se rencontrer dans la nature humaine, mais il faut jeter le voile sur cet affreux secret. Quand l'âme est une fois dépravée, cette monstrueuse anomalie peut s'y montrer, comme toutes les autres débauches de l'imagination. On peut trouver du plaisir à faire le mal pour prouver qu'on est au-dessus de tout, pour jouir de l'étonnement et du scandale général, enfin pour se persuader à soi-même, que tout est indifférent dans le monde, et qu'il ne s'agit que de s'amuser.

On

On peut faire du mal, prodigieusement de mal, sans être méchant. On en fait par légéreté ou dans le dessein de se procurer des jouissances et des avantages quelconques; mais tant que les combats précedent le mal que l'on fait, que l'horreur l'accompagne, que le regret et le remords le suivent, on n'est pas méchant.

Le méchant seroit celui qui feroit le mal pour le plaisir de le faire. Si par une affreuse erreur de la nature humaine, ce phénomène est possible et se montre quelquefois, pour l'honneur de l'espèce humaine il est du moins extrêmement rare. Ce qui en approche le plus, c'est cette basse envie qui fait que nous désirons moins de posséder les avantages accordés à d'autres, que de les en voir privés, ou cet orgueil qui ne hait pas le malheur d'autrui,

ne fût-ce qu'afin de conserver sur les autres le sentiment d'une funeste supériorité.

La plupart de ceux qui font le mal, sont bien éloignés de l'aimer comme mal et d'y prendre plaisir. Ils le font sans l'aimer, ou l'aiment tout au plus comme moyen, relativement à un autre objet qu'ils aiment.

Ceux qui croient qu'il n'existe d'autre amour que l'amour intéressé, se calomnient eux-mêmes, et méconnoissent leur propre coeur. Ceux qui se croient au-dessus de tout amour intéressé, se flattent eux-mêmes et se font illusion sur leurs sentimens. Il n'y a peut-être personne qui dans ses affections soit tout-à-fait désintéressé, comme il n'y a personne qui soit entièrement l'esclave de son intérêt.

La véracité suppose toujours ou une grande pureté d'âme, ou un grand courage d'esprit; car, ou bien on ne peut que gagner à se montrer tel que l'on est, et l'on se montre tel avec une certaine confiance; ou l'on ne craint pas de courir les chances des dangers, auxquels on s'expose en se montrant à découvert.

Le mensonge est dans la règle une lâcheté, et ce caractère suffiroit seul pour le condamner. On se renie soi-même en mentant: qu'on le fasse par la crainte d'un mal, ou par l'espérance d'un bien, c'est égal; on préfère dans tous les cas quelque chose à soi et à sa dignité.

Dire toujours ce qu'on croit être vrai, est la première des qualités mo-

rales, car elle suppose toutes les vertus, ou les donne toutes.

La dissimulation est souvent un mensonge tacite; mais souvent aussi la dissimulation, et même quelquefois la feinte, sont des armes défensives, absolument nécessaires contre ceux qui prennent l'offensive par des questions indiscrètes, et font ainsi une invasion dans notre secret.

Rien n'inspire plus de confiance dans la véracité d'une personne que les détails avec lesquels elle invente et raconte un mensonge. Tout le monde dit en l'entendant: ce n'est pas ainsi qu'on invente; comment l'auteur auroit-il pu tomber sur toutes ces circonstances, si elles n'étoient pas vraies!

Les talens et des circonstances heureuses imposent de grandes obligations à l'homme, parce que les uns et les autres lui donnent de grands moyens de puissance et d'activité. Ce sont des avances que nous font la nature et Dieu, et dont on leur doit compte. Ce n'est ni pour les enfouir, ni pour les exploiter à notre profit qu'elles nous ont été données. Le premier seroit inertie, et le second égoïsme.

L'agréable est un mot tellement général et vague, un mot qui comprend sous lui tant de choses différentes et même opposées, que dans un sens on peut dire que le sublime du dévouement et les contemplations les plus intellectuelles sont agréables, et de l'autre, que les profits de la cupidité et les jouissances de la sensualité la plus grossière le sont aussi.

Remplissez votre âme de choses grandes et utiles, ou vous la remplirez de choses inutiles et frivoles. L'activité est un feu qui consume tout s'il ne vivifie pas tout ; d'un autre côté, si l'on éteint et étouffe ce feu, il ne reste que la cendre de la vie.

On risque de n'avoir bientôt plus que des erreurs, quand on dépouille absolument tout ce qu'on appelle communément des préjugés.

On voit tous les jours des gens qui étudient les lois pour savoir au juste ce qu'ils peuvent se permettre sans encourir leur juste animadversion. Leur morale tout entière se trouve dans le code qui régit leur pays, et ils ne voient rien au-delà.

Contens d'eux-mêmes, ils vivent dans une parfaite sécurité, du moment où ils n'ont pas lieu de craindre d'être emprisonnés ou pendus.

DU DEVOIR ET DES PASSIONS.

Toutes les fins que l'homme se propose, n'ont qu'un prix relatif et une valeur conditionelle Pour les apprécier et les juger, il faut avoir une mesure fixe et plus élevée, et les comparer avec elle. La mesure à laquelle on les rapporte, et qu'on leur applique en dernier ressort, doit être une fin suprême, qui ait un prix absolu et une valeur intrinsèque, la fin des fins.

La force et la puissance, de quelque genre qu'elles soient, ne peuvent

jamais fonder des droits, mais le droit a besoin de contracter une alliance avec la puissance et la force, parce qu'il a besoin de garantie. La foiblesse, impuissante à se défendre et à défendre ses droits, s'est donc placée naturellement sous la sauvegarde de la puissance et sous l'égide de la force, et quand elle ne l'a pas trouvée, elle l'a créée par une espèce d'instinct. C'est-là l'origine de tous les gouvernemens.

Il y a deux sortes d'énergie, celle des passions et celle du caractère. La première naît de la fièvre des désirs, la seconde de l'empire des principes et des idées éternelles sur la volonté. L'une donne souvent le courage de tout détruire afin de parvenir à l'objet qui enflamme les passions;

l'autre seule donne les moyens de créer et de conserver ce qui mérite de l'être.

Une belle âme n'est pas encore une âme forte. Une belle âme est une âme susceptible d'enthousiasme pour tout ce qui est élevé, grand, céleste, qui ne respire que dans une atmosphère pure, et qui se nourrit de pensées nobles et de sentimens désintéressés. Une âme pareille peut encore avoir beaucoup de foiblesses, mais elle les déplore, et les expie par l'humiliation secrète qu'elles lui inspirent.

L'audace du caractère tient souvent lieu de la hardiesse du génie. Une absence totale de principes produit quelquefois, dans un moment et dans des circonstances données, ce que



la puissance des idées, éclairées et dirigées par les vrais principes sembleroit seule pouvoir produire. La différence se trouve dans le but, dans le choix des moyens et dans la nature des résultats. Les moyens d'un caractère pervers mais audacieux paroissent quelquefois grands à force d'être atroces. Même différence entre les résultats. Là, des résultats prompts, décisifs, inattendus, mais funestes, des malheurs inouïs et des ruines effrayantes. Ici, des résultats plus lents, mais plus durables; quelquefois des créations subites; plus souvent des développemens gradués et successifs, et des suites bienfaisantes.

Les habitudes du caractère sont souvent précieuses, celles de l'esprit sont presque toujours dangereuses et contraires à nos progrès. Les premières

facilitent l'action, et lui donnent de l'énergie; les secondes paralysent l'action de l'intelligence, et arrêtent son développement.

On est trop heureux d'avoir des devoirs qui fixent malgré nous notre inconstance naturelle, et qui ne laissent lieu ni au doute ni à l'incertitude, ni même à la délibération. Il faut avoir été ballotté par des désirs contraires, par des plans opposés, par des calculs contradictoires, pour savoir qu'on n'en finit pas quand on s'engage dans cette route, et que l'ancre du devoir qui amarre la barque, est l'ancre de la tranquillité, du bonheur et du salut.

Entre la vertu et l'innocence, il y a la même différence qu'entre la beauté des attitudes de l'athlète, qui supposent



de la force et qui annoncent de l'effort, et la grâce des attitudes d'une vierge timide et naïve. L'un sait ce qu'il est et ce qu'il fait; l'autre s'ignore elle-même.

Dans le monde moral chaque action est un grain que l'on sème dans un champ immense. Ce grain est composé d'élémens connus et d'élémens inconnus. Sa composition nous échappe ; c'est un secret, et cependant ce qu'il renferme, décide de ce qu'il produit. D'ailleurs, le terrain sur lequel nous semons cette action, est lui-même un champ d'actions diverses. De là, l'incertitude prodigieuse de la récolte. Sous le rapport du devoir, nous pouvons toujours juger l'action à fond. Sous celui des motifs qui nous y portent, l'illusion est facile, quoiqu'il soit

possible de l'éviter. Sous le rapport des suites, tout dépend des événemens et de l'action de la nature ou des hommes. Dans la règle, nous ne pouvons pas prévoir toutes les suites de nos actions, bien moins encore les prévenir et les diriger.

Il y a deux moyens d'arriver à la plus haute liberté personnelle, c'est d'avoir peu de besoins, ou d'avoir beaucoup de moyens de les satisfaire. Le premier moyen est plus facile que l'autre, et cependant c'est celui que l'on employe le plus rarement.

On attache un grand prix à la liberté politique, qui est souvent ou chimérique, ou purement nominale, ou incomplète et precaire. Par amour pour elle, on perd presque toujours sa liberté individuelle, et l'on devient

l'esclave des formes, ou celui d'un parti, ou celui des hommes qui font de la liberté un moyen de domination. Au contraire, la liberté individuelle, qui consiste à faire de ses forces l'usage que l'on veut, à vivre selon ses goûts, à faire de ses devoirs ses plaisirs, et de ses plaisirs une affaire de choix, en un mot à ne dépendre que de soi-même, est de toutes les libertés la plus douce, la plus sûre, la plus complète, la plus durable; et c'est celle dont on se soucie le moins.

La conscience d'un seul homme parle avec bien plus de force et d'énergie que la conscience d'une assemblée quelconque. Cette dernière peut avoir plus de lumières, mais difficilement elle aura plus de principes. Il semble que dans une assemblée, per-

sonne ne soit responsable d'un crime, parce que la plupart ou tous le sont. La conscience d'un seul ne peut pas se méprendre sur sa responsabilité. En supposant un Roi et une assemblée également pervertis et corrompus, le premier aura beaucoup plus de peine que l'autre à échapper au remords, et un remords solitaire qui ne pèse que sur un homme, sera toujours plus pesant et plus lourd qu'un vingtième ou un centième de remords.

Quiconque a des volontés nombreuses, fortes, opiniâtres dans les petites choses, a rarement de la volonté dans les grandes.

L'âme s'ennoblit en luttant contre la nature. Après avoir épuisé la force d'action et de résistance, celle de la résignation lui reste. L'âme s'ennoblit

aussi en luttant contre les hommes, en tant que cette lutte lui permet de déployer beaucoup d'énergie, et de montrer un grand désintéressement; mais lorsque cette lutte réussit, elle nourrit souvent l'orgueil, et quand elle échoue, elle laisse dans le coeur de l'aigreur et de l'irritation.

Sacrifier la vie à une idée c'est éprouver un moment le sentiment de la vie dans toute sa plénitude; c'est payer à la religion et à la vertu un tribut que tôt ou tard on doit à la nature; c'est presque dérober sa vie à la mort, que de mourir volontairement; c'est revendiquer pour la liberté ce que la nécessité nous enlèveroit tôt ou tard, et convertir en une action ce qui ne seroit qu'un événement.

Les qualités de l'esprit font naître l'admiration; celles du caractère, l'estime; celles du coeur, l'attachement et l'amour.

On n'est pas appelé à dire à tout le monde la vérité, mais il existe des circonstances données, dans lesquelles on ne sauroit la déguiser sans injustice. On ne doit jamais taire la vérité par crainte des suites qu'elle pourroit avoir; on ne doit jamais la déguiser pour tromper quelqu'un; on ne doit la dérober ni la déguiser à personne sans nécessité.

La véracité est une espèce d'héroïsme; elle suppose une âme forte, hardie, intrépide, au-dessus des petits intérêts, qui absorbent les âmes vulgaires, en leur inspirant des craintes ou des espérances.

Les passions qui ont un grand objet, et qui y tendent par de grands moyens, fût-ce même de grands crimes, sont du ressort de la Tragédie. Leur violence et les actions atroces qu'elles inspirent, excitent la terreur. Les malheurs qu'elles éprouvent et les malheureux qu'elles font, excitent la pitié. Les passions qui ont un petit objet et y tendent par de petits moyens, les passions qui supposent un coeur et un esprit étroit, sont du ressort de la Comédie, et sont également comiques par les sentimens qu'elles éprouvent et les actions qu'elles inspirent, surtout si par leurs efforts mêmes elles manquent leur objet.

Les passions ont leurs ridicules, comme elles ont leurs torts et leurs dangers. Ce ridicule naît de la disproportion qui règne entre le prix ou

le mérite d'un objet, et l'enthousiasme qu'il inspire, ou bien il tient à un contraste que forment les passions d'un homme avec la situation dans laquelle il se trouve.

Tel méprise la vie et brave la mort parce qu'il traite l'une avec autant de gaîté et de légéreté que l'autre. Tel méprise la vie par réflexion, et brave la mort par principes. Je parierois plutôt pour l'héroïsme du premier que pour celui du second. Mais celui qui aimeroit la vie, et qui cependant l'exposeroit au plus grand danger pour réaliser une belle et haute idée, seroit à mes yeux plus héroïque que tous les deux.

Un homme a commis un crime pour plaire à un tyran dont il briguoit la faveur, et au moment où il lui an-

nonce qu'il a exécuté ses ordres, ce même tyran condamne le crime et nie de l'avoir ordonné. Rien de plus terrible que cette situation L'histoire de l'empire Romain présente beaucoup d'exemples de ce genre. On a joué l'éternité pour gagner l'enjeu du moment, et le moment vous le refuse. On a sacrifié le ciel à la terre; le ciel vous repousse, et la terre se moque de vous. Le démon doit être content. Cette scène est digne de lui.

La cruauté peut être inspirée par toutes les passions haineuses, par la jalousie, l'envie, la vengeance; mais elle peut l'être aussi par l'orgueil et la lâcheté. Celui qui se croit au-dessus du reste des hommes, les méprise trop pour les ménager et les respecter. Il

les regarde comme des chiffres qu'il place et déplace, emploie ou rejete à volonté. La lâcheté fait tout craindre et tout redouter, et la tyrannie s'est baignée dans le sang par l'idée qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

La cruauté ne paroît donc être une passion, qu'autant que d'autres passions l'enflamment et l'allument. Si elle étoit jamais une passion en elle-même, ou s'il existe en effet des êtres qui naissent cruels, ce seroit un de ces affreux secrets de la nature humaine sur lequel il faudroit jeter et laisser le voile.

Une femme célèbre a parlé de la passion du crime. Cette passion, si elle existe, est un des plus sombres mystères, ou un des plus affreux abî-

mes du coeur humain. Elle est possible, comme le dernier degré d'une longue suite de crimes, entrepris et executés pour satisfaire d'autres passions basses ou ardentes. Après avoir longtemps manié le crime comme instrument et l'avoir employé dans des vues quelconques, il peut laisser dans l'âme une telle fureur, que l'on en vienne à aimer et à commettre le crime pour lui-même. Alors on s'y précipite, afin de s'étourdir, de s'élever au-dessus de toute espèce de remords, de se mettre à l'abri de toutes les terreurs, et l'on se persuade à soi-même, que supérieur à tout ce que les hommes respectent, craignent, aiment ou abhorrent, on peut et l'on doit même se jouer de tout.

La passion du crime ne peut avoir d'autre allié que le génie du crime, ou la puissance de combinaisons neu-

ves et hardies, extraordinaires et gigantesques. Avec le génie du crime on emploie des moyens infernaux pour atteindre un but infernal, et pour faire le mal avec raffinement. Tel étoit le régime de la terreur.

Une ambition franche et un orgueil franc qui ne cachent ni leurs voeux, ni leurs vues, ni leurs prétentions, valent infiniment mieux qu'une ambition qui se pare du voile de la modération, et qu'un orgueil qui emprunte le langage de la modestie. La première est compatible avec un noble caractère, ou plutôt un caractère pareil peut l'inspirer; l'autre annonce plus de réflexion, mais elle trahit de la ruse et de la petitesse. Je ne dis pas, que celle-ci ne puisse quelquefois atteindre son but mieux que l'autre, car elle endort, elle abuse, elle

trom-

trompe ceux qui pourroient s'opposer à ses entreprises et à ses succès. Cependant une ambition franche a quelque chose de hardi, d'audacieux, de chevaleresque, qui étonne les uns, éblouit les autres, et arrache quelquefois même aux caractères les plus élevés et les plus purs une sorte d'estime.

Quelquefois la puissance du génie et le sentiment de cette puissance inspirent et justifient l'ambition. Quelquefois des désirs insatiables viennent se placer à côté de la médiocrité impuissante, qui manque également d'objet fixe et de moyens. Il en est à cet égard, de toutes les passions, comme des plaisires des sens. Hercule ne se repose que pour revoler à de nouvelles jouissances. Mais rien n'égale les tourmens d'un homme chez qui les

désirs ont survécu aux forces, qui rêve des jouissances qu'il ne connoît plus, et qui dans son délire imagine toutes sortes de raffinemens stériles.

DU BEAU.

Nous aimons tous la variété, parce que nous avons tous de l'imagination. Nous aimons tous l'unité, parce que nous avons tous plus ou moins de jugement et de raison. Chacun de nous aime plus ou moins la variété ou l'unité, selon que telle ou telle de ces facultés domine en nous.

L'extrême variété nous déplaît, parce qu'elle nous fatigue. Au milieu de la rapidité et de la confusion avec lesquelles les idées se succèdent, nous ne saisissons rien. L'extrême opposé, savoir une unité tellement stricte et

sévère, qu'elle n'offriroit peu ou point de variété, nous déplairoit également, et nous fatigueroit par le vuide, la sécheresse et l'uniformité.

Entre ces deux extrêmes flottent la littérature de toutes les nations et même tous les ouvrages distingués dans une littérature quelconque. La variété domine dans l'une, l'unité règne dans l'autre. Selon que chaque individu a plus de cette force d'imagination qui demande de la variété, ou de cette vigueur de jugement qui veut avant tout de l'unité, il préfère tel ouvrage à tel autre, et place telle ou telle littérature au premier rang.

Aucune littérature, aucun ouvrage n'a pû donner entièrement dans l'un de ces deux extrêmes, parce qu'il n'y a aucun homme qui soit sans aucune espèce d'imagination, ni sans aucune espèce de jugement.

La variété occupe l'esprit; l'unité ou l'uniformité le reposent. L'une étend le champ des idées, l'autre le circonscrit. Sans la première, l'intelligence se rétréciroit et mourroit d'inanition; sans la seconde, l'intelligence se perdroit dans le vague ou succomberoit sous le poids des idées divergentes et des images contradictoires.

Il me paroît évident que les beaux paysages ne peuvent et ne doivent pas être de simples copies de la nature. Ce qui a été beau et touchant, sublime et saisissant sur la grande échelle de la nature, cesse de l'être sur une toile de cinq ou six pieds, où les rayons du soleil qui l'éclairent, sont à la vérité réfléchis, mais toujours imparfaitement réfractés et brisés.

Les tableaux que fera de la nature le naturaliste le plus consommé et le plus savant, ne feront aucun effet sur le sentiment et l'imagination; comme ils n'ont pas été inspirés par ces facultés magiques, ils ne peuvent pas non plus les émouvoir. Le charme de la nature ne tient pas uniquement aux traits et aux formes que les objets reçoivent et que les sens nous transmettent, mais il dépend de toutes les idées accessoires dont l'âme les environne, qu'ils lui inspirent, ou qu'elle leur associe, et qui se confondent avec eux.

Il faut avoir vu la nature, et l'avoir bien vue, pour la peindre; non qu'il faille jamais la peindre comme on l'a vue, mais parce qu'il faut emprunter d'elle les moyens de faire autrement et mieux.



On répète sans cesse que le beau est relatif. Ce jugement est à la fois faux et vrai, selon qu'on le restreint ou l'étend outre mesure. La relativité en fait d'idées, de style, de beauté, dans les arts de la parole, n'est pas aussi grande qu'on pourroit l'imaginer, ou qu'on voudroit quelquefois nous le faire croire. La preuve en est dans l'admiration qu'inspirent à tous les hommes développés, les grands écrivains de la Grèce et de Rome. Cette admiration qui leur étoit accordée par leurs concitoyens et leurs contemporains, ils l'ont conservée depuis deux mille ans, et ils l'ont obtenue chez les nations les plus opposées en fait de goût et de génie. Cette gloire si ancienne, si durable, si universelle, devroit suffire pour faire croire un peu au beau absolu.

La beauté pure ne consiste que dans la beauté des formes. L'expression est quelque chose de différent, qui peut exister sans la beauté des formes, comme la beauté des formes peut exister sans l'expression. La perfection des arts consiste dans la réunion ou dans l'harmonie de l'expression et de la beauté ; de manière que la beauté soit expressive et que l'expression soit belle. Les arts se distinguent les uns des autres sous ce rapport. Il y en a où la beauté est subordonnée à l'expression, comme dans la poésie ; d'autres, où l'expression est subordonnée à la beauté, comme dans la sculpture; mais aucun d'eux ne peut se passer entièrement ni de l'une ni de l'autre.

La beauté des formes dans un homme, jointe à la puissance du génie et du talent, ou à celle de la vertu



et du caractère, est un mérite de plus, quoique celui qui joint le don de la beauté à des dons plus excellens, paroisse à peine la remarquer, et même la dédaigne. La beauté des formes, sans aucun mérite intellectuel et moral, n'est le plus souvent qu'un ridicule, parce qu'on y attache trop de prix, et qu'on s'enorgueillit d'un hasard heureux et passager.

Une difformité naturelle et visible donne presque toujours de l'aigreur au caractère. On y voit une injustice de la nature, et comme on ne peut s'en prendre à elle, on s'en venge sur les individus mieux partagés. Un défaut corporel de ce genre donne aussi facilement un tour satirique à l'esprit, comme le feroit une position mauvaise, qui vous condamnant à la défensive, vous porteroit à prendre l'offensive.

afin de mieux vous défendre. Dans une âme atroce, comme celle de Richard III. dans Shakspeare, une difformité pareille dispose à la haine et enfante le goût du crime.

Les figures mathématiques présentent toutes de l'unité dans la variété, depuis le triangle équilatéral jusqu'au dodécaëdre et au polygone. Toutes ces figures offrent des proportions régulières, exactes, sévères même, et par conséquent elles présentent des rapports du tout aux parties, des parties au tout, et des parties entre elles. Mais on n'a jamais eu l'idée d'appeler ces figures belles, dans le sens stricte du mot

Si toutes les figures mathématiques présentent de la variété et de l'unité, si le polygone est à cet égard comme le triangle, et le triangle comme le cercle,

pourquoi ce dernier seul semble-t-il plus beau que toutes les autres figures? Est-ce à cause de sa grande régularité, parce que toutes les parties de la circonférence sont également éloignées du centre? Seroit-ce parce que tous les segmens du cercle sont égaux? Seroit-ce enfin, parce que le cercle est une courbe qui se replie sur elle-même? Mais pourquoi la ligne courbe est-elle plus belle que la ligne droite? Cette différence viendroit-elle de ce que la ligne courbe présente de la variété dans l'unité, tandis que la ligne droite n'offre que de l'unité?

On a quelquefois prétendu que le beau dans l'art n'étoit autre chose que les formes et les traits caractéristiques de chaque être et de chaque objet. En effet chaque espèce a un caractère déterminé qui la distingue des autres, et

qui se retrouve dans chaque individu, mais dans certains individus à un plus haut degré de force et d'énergie que dans d'autres. Les arts doivent le retracer. Si le beau est toujours caractéristique, ce qui est caractéristique n'est pas toujours beau. Il y a des êtres que l'art ne doit pas imiter, parce qu'ils blessent les sens, révoltent l'imagination, et ne réveillent aucune de ces idées accessoires qui font tout le charme des objets.

La beauté de l'âme et du caractère se dérobe à tous les regards, et devient invisible, sans la beauté des formes qui la couvrent, la recèlent et la révèlent à la fois. La beauté des formes, sans celle de l'âme et du caractère qui l'anime et l'embellit, devient insignifiante, vide et froide.

Les

Les grandes pensées, comme on l'a dit, viennent de l'âme. Elles appellent les formes, des formes simples et grandes, parce qu'elles ont besoin d'un cadre pareil pour se mouvoir à leur aise et librement.

Les arts ont existé avant les sciences. L'homme a fait des combinaisons pour produire des êtres, avant d'en faire pour expliquer les êtres. Les arts sont enfans des besoins; les sciences sont les filles de la curiosité. Les arts commencent tous par des hasards heureux, et doivent leur origine au talent de l'imitation, et à cette imagination active, qui inspire déjà aux enfans tant de variété dans leurs jeux. Plus tard, la réflexion perfectionne ce que le hasard ou une imitation vague avoient amené. Le génie invente, simplifie ou achève. Les arts ont donné

des faits aux sciences; les sciences à leur tour ont donné des directions aux arts. Dans la règle, la science vient après l'art, et quand elle étudie les procédés des arts, elle fait son histoire raisonnée, bien plus souvent qu'elle ne l'enrichit. Cependant la science et l'art se tiennent comme la pensée et l'action, comme le moyen et le but.

La fraîcheur et la vie du style sont aux idées, ce que la végétation et les formes qu'elle donne aux élémens sont à ces élémens mêmes. Après avoir embelli la terre et nourri une génération, ils rentrent dans la circulation générale; bientôt reproduits sous des formes nouvelles, ils reparoissent avec tout l'éclat et la beauté de la jeunesse. Il ne naît et ne se forme guère de plantes d'une espèce inconnue, mais les procédés de culture

s'améliorent; l'éducation perfectionne les plantes, et l'art les transplante d'un sol sur un autre. Il en est de même en poésie, et en fait de philosophie et de science. Les idées, les faits, les images sont jetées dans la circulation générale; le génie s'en empare, les place dans de nouvelles combinaisons, leur donne par l'expression un caractère particulier, une empreinte originale, et elles paroissent si brillantes, qu'on croit les voir pour la première fois.

On s'imagine souvent que la mesure nuit à l'énergie, comme on croit tout aussi faussement que le goût est incompatible avec le génie. Cependant l'un est la perfection de l'autre.

On ne fait de grandes et belles choses qu'avec une imagination facile

et féconde qui amène des combinaisons neuves et brillantes, avec une âme sensible et forte qui inspire de généreuses pensées, et avec cet enthousiasme pour le beau et le sublime qui donne de longues vues dans l'avenir, et qui fait préférer la gloire à tout. Jusques là, tous les genres de génie ont des affinités et des ressemblances frappantes. Mais ici se présentent des différences nombreuses. Le génie des arts et des lettres, ignore ou dédaigne les détails, vit dans le monde idéal bien plus que dans le monde réel, méprise l'utile pour se pénétrer uniquement de ce qui est vrai ou beau, et pense à ce qui doit exister bien plus qu'à ce qui existe. Le génie de la guerre, de la politique, de la législation, en un mot le génie des affaires, a des traits diamétralement opposés. Les détails et la connoissance des

rapports individuels sont les matériaux avec lesquels il fait ses constructions, et sans eux il n'y auroit pour lui ni plan, ni dessein, ni ensemble. Les idées vastes et grandes qu'il enfante ne seroient que des chimères décevantes qui l'égareroient, si elles ne reposoient pas sur des faits et ne s'appliquoient pas à eux. Il vit, il agit, il opère dans le monde réel. C'est la réalité qu'il lui faut pour produire, et qu'il veut produire à son tour. Les résultats sont tout pour lui. C'est son but, son objet, sa gloire, et plus ces résultats sont utiles, plus il a lieu d'en être fier ; il juge de ce qui peut exister, par ce qui existe, et cela seul lui donne, avec la mesure du possible, celle des obstacles qu'il rencontrera, et des forces par lesquelles il en pourra triompher.

Il y a des organisations humaines, dont le tissu primitif a tant de roideur, qu'il résiste à l'action des sentimens comme à celle des idées, aux passions comme aux vices et aux vertus. Ces physionomies-là demeurent toujours impassibles et immobiles. Il y a des organisations qui conservent tellement l'empreinte du premier penchant ou des premières passions, qu'elles résistent ensuite à la longue action de la sagesse et de la vertu, et semblent donner un démenti à la vie tout entière. De ce genre étoit la figure de Socrate.

Il y a des gens qui naissent avec du goût, comme il y a des gens qui naissent avec de l'oreille. L'étude, l'exercice, la société, la lecture habituelle des chefs-d'oeuvre de l'art peu-

vent développer l'un et l'autre ; mais elles ne sauroient ni les donner, ni les remplacer.

Aussi souvent, que quittant la main de l'expérience sensible, et détachant nos regards des objets finis qu'elle nous présente, nous nous jetons dans le vague des sentimens et des idées, dans les champs immenses de l'espace et du temps, nous sortons de nos limites, nous étendons notre existence; nous plaçant sur les bords de l'infini, nous sommes à la fois ravis et attristés, transportés et touchés, et tout en agrandissant notre être, nous en sentons les bornes plus que jamais. De là vient, que la musique est, de tous les arts, celui qui parle le plus aux imaginations fortes et aux âmes sensibles. Elle nous plonge dans le vague, en ouvrant devant nous l'océan

des sons, où ils se pressent et s'effacent les uns les autres, comme les vagues de la mer. Entre toutes les musiques, la musique sacrée est la plus ravissante et la plus sublime. La religion chrétienne est faite pour inspirer cet art, et cet art est fait pour célébrer la religion. L'infini a des affinités secrètes avec la puissance des sons, parce que ce sont de toutes les sensations, celles qui tiennent le moins du fini.

L'harmonie du style en fait une musique intellectuelle. Elle annonce et trahit le caractère de l'âme et de l'intelligence de l'auteur, autant que les idées, les images et le style lui-même. Calme et douce, ou rapide et passionnée, simple ou savante elle suppose un ton dominant dans l'âme, et elle monte celle du lecteur sur le

même ton. Il y a des langues d'une harmonie plus pittoresque que la langue françoise, et qui par là même sont plus propres à la poésie, mais il n'y en a point qui dans sa perfection ait quelque chose de plus léger, de plus dégagé des sens, de plus éthéré, et par là même de plus éminemment fait pour la prose élevée. Il semble que dans les grands écrivains, dans Fénélon par exemple, cette harmonie transporte le lecteur sous un ciel pur, sans nuages, éclairé d'une douce lumière, au-dessus des affections grossières; dans des écrits pareils le mouvement des images et des idées, coule avec un paisible murmure, comme un fleuve majestueux.

Le polythéisme, et surtout le polythéisme grec, étoit la personnification des forces sous des formes finies. Les arts plastiques, et surtout la sculp-

ture, étoient à l'unisson de ce culte, et formoient ses grands ressorts. Le Christianisme est le domaine de l'infini; la musique doit donc plus que tous les autres arts être assortie et appropriée à sa nature et à ses besoins.

De tous les sens, l'oeil et l'oreille sont les seuls qui puissent nous donner, et nous donnent en effet, l'idée du beau et celle du sublime. Le beau est surtout du ressort de l'oeil, parce qu'il suppose des rapports et des proportions, des formes finies et déterminées. Le sublime pénètre plus souvent dans l'âme par les sensations qui frappent l'oreille. La musique a quelque chose de vague et d'indéfini; le sublime est inséparable d'images, ou de pensées, ou de forces qui dépassent toutes les bornes et toutes les limites; des sons harmonieux, des ac-

cords touchans, nous donnent beaucoup plus que tous les autres arts des impressions de ce genre.

La poésie antique tient beaucoup de la sculpture antique. Elle a quelque chose de précis, de déterminé, de typique. C'est l'empire des formes. La poésie moderne, qu'on se plait à nommer romantique tient beaucoup de la musique. Elle a quelque chose de vague, d'indéterminé, d'infini. C'est l'empire des idées et des sentimens, qui ont des rapports marqués avec la société telle que la religion chrétienne l'a faite. Vous pouvez sans doute fondre et couler un sujet romantique dans des formes antiques; et jusqu'à un certain point, en tant que ces formes sont simples, pures, gracieuses ou fortes, l'art l'exige même. Mais on n'y réussira jamais parfaitement, et il y aura toujours

dans un sujet romantique quelque chose de rebelle à ces formes antiques, qui s'y refusera plus ou moins.

Un ciel pur, transparent, léger, un ciel que la chaleur pénètre sans l'enflammer, qui éclaire sans éblouir, voilà le ciel des arts et de la poésie antique. Ce qui y domine, c'est le calme et le repos au milieu du mouvement. Un ciel brillant et brûlant, inondé de lumière, se perdant dans un horizon immense, et coupé par des nuages à formes fantastiques que le soleil colore de manière à y faire apercevoir tout ce qu'on désire, ce qu'on craint, ce qu'on espère, c'est le ciel du monde moderne et de la poésie romantique. Ce qui donne un si grand charme à l'Iphigénie de Goethe, et qui en fait une pièce à part qui n'a point eu de modèle, et qui aura

difficilement des imitateurs, c'est qu'il a su y réunir le calme antique et une chaleur de mouvement, une richesse de sentimens et d'idées qui trahissent le monde moderne.

Toutes les idées revêtent et doivent revêtir des expressions figurées, soit pour être bien saisies, soit pour faire de fortes impressions sur les esprits. Toutes les expressions figurées, même les plus matérielles, cachent et révèlent à la fois une idée. C'est l'effet de l'union mystérieuse de l'âme et du corps, et des affinités secrètes qui existent entre le monde invisible et le monde visible. Rien de plus brillant ni de plus admirable qu'une idée neuve, revêtant une expression neuve, et qui devient une expression heureuse, quand elle peint avec viva-

cité, avec fraîcheur, avec éclat, ce qui étoit enseveli dans la profondeur de l'âme.

Tout est hiéroglyphe dans le langage de l'homme, mais c'est un langage hiéroglyphique clair, transparent, vivant. L'homme en trouve les signes tout faits, et cependant il paroît les créer, parce qu'il les anime, et il les anime en y déposant des pensées originales et des sentimens profonds.

On ne polit la pensée que par la pensée, comme on ne polit le diamant qu'avec de la poussière de diamant.

Il en est des mots comme des traits de la figure, qui sont ce qu'il y a de plus mort ou de plus expressif, selon que l'âme s'y peint ou ne s'y peint pas.

Il y a des figures toujours expressives, parce qu'une âme active les anime et varie leurs expressions à l'indéfini. Elles expriment l'état présent d'une âme qui pense et sent avec vivacité, ou un passé qui a laissé des traces profondes. Chaque figure humaine est un mot qui ne dit rien, ou qui dit peu de chose, ou qui dit faux, ou qui dit tout.

Les expressions du génie ne sont pas de simples combinaisons de mots, mais des rapports d'idées, délicats, fugitifs, inaperçus, ou des rapports d'idées et d'images qui reposent sur l'union mystérieuse du monde physique et du monde moral.

Quelquefois le talent tient lieu des circonstances, et quelquefois les circonstances remplacent le talent. Quel-

quefois aussi le talent maîtrise les circonstances, et les change à son gré ou se passe d'elles ; mais pour que le talent triomphe des circonstances, il faut de la force de caractère. La plus grande puissance de l'homme se trouve dans la réunion des circonstances, des talens et de la volonté.

Le génie qui ne fait qu'une seule chose, ressemble dans les arts et dans les sciences à l'instinct, et voilà pourquoi il fait si bien ce qu'il fait. L'instinct est le génie des animaux ; le génie, l'instinct des hommes supérieurs.

L'église cathédrale de Fribourg paroît beaucoup moins grande qu'elle ne l'est en effet, parce qu'elle est admirablement bien proportionnée. Il y a des hommes de génie qui paroissent moins étonnans qu'ils ne le sont en

effet, parce que toutes leurs facultés sont dans une parfaite harmonie, et qu'aucune d'elles ne s'est développée aux dépens des autres.

Tout est instinct dans l'homme, avant d'être raison; tout est action, avant d'être pensée distincte et réfléchie. Ainsi le génie a existé avant le goût, et le goût avant la règle; la vertu a existé avant la morale, et la conscience a précédé les lois, comme les arts ont précédé la mécanique et la chimie, qui les expliquent et les dirigent.

On dit souvent que le génie est la puissance de créer. Il seroit plus vrai de dire que le génie est la puissance de combiner. Car toutes les créations du génie sont des combi-

naisons de formes et d'images, d'événemens et d'actions, de faits et d'idées.

Ce seroit un mal, si les artistes étoient des savans, ou les savans des artistes. L'art et la science y perdroient également. Ici, comme dans tous les autres genres, la division du travail est le principe du succès. D'ailleurs, l'art et la science demandent de ceux qui les cultivent, des qualités toutes différentes. L'un tient plus de l'inspiration, l'autre de la réflexion. L'art suppose une imagination vive, forte, féconde; la science exige plus d'attention, d'entendement, de raison. L'art combine avec facilité et promptitude des images et des sentimens; la science combine avec lenteur des faits et des idées.

L'homme de génie, qui apporte et donne aux hommes le feu sacré du beau et du vrai, a presque toujours le sort de Prométhée. Enchaîné à un seul objet, au défaut du vautour de la tyrannie, des persécutions de l'envie et de l'ignorance, ce sont les tourmens du génie et ceux de la gloire qui lui rongent le coeur.

Dès qu'un peuple réunit toutes les conditions du développement, tout ce qui est inspiration du talent et du génie se montre d'abord dans un état de haute perfection; c'est Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. La preuve en est dans les beaux-arts. A-t-on surpassé les Grecs à cet égard? Il n'y a point à cet égard de progression graduelle, marquée, suivie, comme pour les sciences physiques. On en peut dire autant des sciences mo-

rales, qui ne reposent pas sur des expériences et des observations de détail, mais qui partent de vérités premières et de faits primitifs du sens intime. Elles aussi sont alors filles de l'inspiration, du sentiment et de la conscience.

Le génie enfante des beautés, le goût fait éviter les défauts. L'un a quelque chose de plus positif que l'autre. Il n'y a point de génie sans énergie et sans force, il n'y a point de goût sans mesure. La perfection des ouvrages de l'art résulte de la réunion du génie et du goût. La vertu, et surtout l'héroïsme de la vertu, est le génie de la volonté. Elle enfante les actions sublimes et prend sa source dans l'élévation de l'âme; mais sans la mesure que la règle lui donne, l'hé-

roïsme pourroit aussi enfanter des excès. La règle est à la vertu ce que le goût est au génie.

L'imagination qui conçoit le beau ou la perfection dans un genre quelconque, et l'imagination qui l'enfante, sont deux pouvoirs bien différens. On peut avoir l'une sans posséder l'autre, et alors la première fait quelquefois le désespoir de l'âme.

Les grands artistes, dans un genre quelconque, commencent par se mesures avec les coryphées de leur art. Celui qui par la nature de son génie a le plus d'affinités avec eux, est ordinairement celui qu'ils choisissent comme le prototype de leur art. Plus tard, ils s'élèvent par la pensée et par les combinaisons de leur imagination, au-dessus de leur modèle, parce qu'ils

remarquent ses défauts, et qu'ils tâchent de s'en préserver. Mais il est rare qu'ils conçoivent un idéal abstrait et plus rare encore qu'ils partent de là dans leurs ouvrages.

Toutes les pensées qui ne sont pas neuves, peuvent être rajeunies par l'expression.

L'expression, pour peu qu'elle soit heureuse, ou forte ou hardie, change la nature de l'idée, soit par les idées accessoires avec lesquelles on met l'idée principale en contact, soit par l'image dont on la revêt.

Quelquefois l'expression la plus simple, quelquefois aussi la plus brillante, sera la plus heureuse.

L'expression neuve consistera quelquefois à resserrer l'idée en peu de mots, quelquefois à l'étendre davantage, tantôt à la peindre en l'exprimant,

tantôt à l'exprimer sans aucune espèce d'ornement.

La fausse énergie dans l'expression d'une pensée résulte presque toujours de son exagération.

Il y aura toujours, ou il paroîtra toujours y avoir de la simplicité dans l'expression, s'il y a de la vérité, du naturel et de la mesure.

La pensée et le sentiment ont également besoin d'images, parce que l'une et l'autre portent également sur quelque chose d'invisible qui n'a ni forme, ni traits, ni couleur, et qu'il s'agit de révéler à l'âme des autres. De là vient que tous les termes qui expriment les idées abstraites et les rapports du monde intellectuel, sont des expressions figurées.

On ne trouveroit pas d'images pour les idées, et il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer des abstractions par des termes figurés, si dans l'univers entier il n'existoit pas une union secrète entre l'invisible et le visible, si l'un n'étoit pas caché sous l'autre, et si chaque fleur ne receloit pas une pensée, et chaque forme finie quelque chose d'infini.

La langue latine porte l'empreinte du caractère; la langue grecque, celle du génie.

Est-ce par l'effet de la puissance magique des premières impressions? est-ce par l'éloignement où les anciens sont de nous, éloignement qui neutralise toutes les passions personnelles? est-

est-ce par leur mérite reconnu et consacré par les siècles, et qui ne soulève pas l'orgueil national, que la prééminence des anciens est incontestable et incontestée? N'est-ce pas bien plutôt parce que leur supériorité est certaine, et ne l'est-elle pas parce qu'ils ont saisi et reproduit le beau universel sous les traits du beau national.

Comme il y a peu de thèses sur lesquelles on ne puisse avec une égale facilité soutenir le pour et le contre, il y a peu d'hommes distingués, même de grands hommes, dont on ne puisse faire également le panégyrique et la satire, l'apothéose et la condamnation. Tout dépend de l'art et du talent avec lesquels on voile certains défauts et l'on met certaines vertus en saillie. Cet art tient à celui

du clair-obscur dans la peinture, et à un mélange habile de la lumière et de l'ombre.

Le charme de la conversation résulte d'un mélange de vivacité et de calme. De la vivacité sans calme fatigueroit, et annonceroit des passions, ou trahiroit de l'effort. Le calme sans vivacité, ennuyeroit et endormiroit l'esprit. La vie, ses signes, son langage, ses traits, sont ce qui plaît le plus dans le monde, mais cette vie doit être douce et tranquille. La force sans grâce, n'est que de l'effort; la grâce sans force, seroit de la foiblesse.

La contemplation est calme, douce, tranquille; elle suppose plus d'intelligence que d'âme; elle intéresse sans émouvoir. Buffon, en présence

de la nature, et se plaçant par la pensée au-dessus d'elle, devoit être étranger aux mouvemens des passions. Il n'éprouve et n'inspire d'autre sentiment que l'admiration.

DU BONHEUR.

Nous avons beau vouloir nous rendre maîtres de notre vie, nous ne réussissons pas, et c'est la vie qui nous maîtrise. Comme elle ne dépend pas de nous, tout le reste ne sauroit aussi dépendre de nous que très-imparfaitement. Nous décidons les petites choses; les grandes nous viennent du dehors, d'ailleurs, de plus haut. Nous prononçons sur les instans, mais il y a tel instant qui prononce sur nous, et qui change toute la direction de notre existence. C'est une loterie dont on ne peut calculer les chances. Le nombre des inconnues est trop

grand. Heureusement que toutes les combinaisons ont été faites par le maître, et qu'elles sont toutes à l'avantage des joueurs.

On a dit que le bonheur étoit de l'intérêt dans le calme, mais il est bien difficile de concilier ces deux choses. Quel degré d'intérêt faut-il dans le calme? Quel degré de calme est compatible avec un vif intérêt? L'intérêt, pour peu qu'il soit vif, ressemble à une affection; l'affection conduit facilement à la passion; le calme disparoît et cesse aussitôt. D'un autre côté, le calme dégénère facilement en repos, le repos en inaction et en apathie, et bientôt on ne prend plus d'intérêt à rien.

Quand il s'agit de la vérité, tout porte sur la réalité des existences et

tout la suppose. Quand il s'agit de bonheur, la réalité se trouve dans le sentiment ou dans les sentimens seuls. Si ces douces illusions étoient durables, il ne faudroit pas au coeur d'autre réalité, et elles vaudroient bien mieux que des existences qui ne diroient rien à l'âme, ou ne la rempliroient pas.

Personne n'est heureux, car personne ne connoît cette harmonie parfaite entre les désirs et les forces, qui seule donneroit le bonheur. Les uns ont plus de forces que de désirs, et leurs forces manquant d'objets dignes d'elles, les tourmentent, les usent, les consument. Les autres ont plus de désirs que de forces, et leurs désirs manquant de forces pour atteindre leur objet, ils sont malheureux faute de moyens.

On ne peut jamais s'élever au-dessus de soi-même, ni être placé plus haut que son âme. Mais on peut élever son âme au-dessus de tout ce qui n'est pas nous, et se placer plus haut que le monde entier afin de le voir et de le juger à distance.

Pour être heureux, le grand art est de se retirer dans sa pensée, et de ne sortir de cette retraite que pour faire du bien aux autres; on peut aimer de toute son âme, mais il faut n'aimer ainsi qu'un seul objet, et n'accorder aux autres que de la simple bienveillance.

Toutes les jouissances ont une racine commune. C'est le sentiment de la vie. Ce sentiment résulte de la plus haute activité possible de toutes les forces et de toutes les facultés de l'homme. Cette activité est toujours

un travail, dans le sens le plus général du mot; mais plus ce travail est varié, facile, heureux, plus la jouissance augmente.

Le besoin précède souvent la jouissance et la fait naître, ou du moins la rehausse et la relève. Souvent aussi la jouissance amène le besoin. Il y a tel objet dont nous n'avions ni le besoin, ni le désir, ni même l'idée. Tout-à-coup il se présente à nous par une combinaison inattendue, et à peine l'avons-nous une fois goûté que nous ne pouvons plus nous passer de lui.

Dans le travail, on se propose ordinairement une jouissance pour but. Le plus souvent cette jouissance nous vient du dehors. L'objet et le prin-

cipe en sont extérieurs. La plupart de ces jouissances supposent un désir, et ce désir naît du besoin. Le besoin satisfait, la jouissance cesse. Heureusement pour l'homme ces besoins renaissent, et avec eux les désirs. Mais dans l'activité on peut ne chercher d'autre plaisir que l'activité même. C'est la plus pure, la plus haute et la plus durable de toutes les jouissances. Elle consiste dans le sentiment de nos forces. Cette jouissance devroit toujours être également vive et fraîche, car le besoin et le désir d'activité ne sont au fond que le besoin et le désir de vivre et d'avoir la conscience de sa vie. Aussi n'y a-t-il que l'excès d'un genre d'activité exclusif qui puisse enfanter la fatigue et amener à sa suite le dégoût. Une activité variée prévient cet effet.

Avoir des désirs au-dessous de ses forces et des circonstances, c'est être commun et trivial. Avoir des désirs qui dépassent et surpassent de beaucoup nos forces et les circonstances, c'est faire preuve de folie. Avoir des désirs au niveau de ses forces et des circonstances, c'est être heureux.

Certaines facilités et certaines habitudes de bien-être sont nécessaires pour que le bonheur soit possible, mais elles ne le constituent pas. C'est le fond du tableau, ce n'est pas encore le tableau lui-même.

Le désir du bien, à moins qu'il ne soit dénué de toute espèce d'espoir, vaut mieux que l'habitude du bien.

Tout peut devenir un mal par la privation, mais tout ne devient pas un bien par la possession.

Le désir a toujours quelque chose d'infini, lors même qu'il porte sur un objet déterminé, parce qu'il est nourri et entretenu par l'imagination, et que l'imagination est essentiellement vague.

Le désir enflamme l'imagination; l'éloignement et les difficultés nourrissent cette flamme; la possession la calme; trop souvent l'habitude l'éteint.

Chaque âge de la vie a son caractère, son bonheur, sa perfection, comme chaque saison de l'année a ses beautés. Vouloir les réunir toutes dans un seul âge, c'est risquer de les manquer toutes, car les qualités des différens âges s'excluent l'une l'autre comme leurs jouissances. Il ne faut pas oublier qu'en usant ou plutôt en

abusant d'un âge de la vie, on dépouille et déshérite souvent tous les autres.

La pensée de l'utile paroît quelquefois une véritable folie, quand elle porte sur notre existence individuelle, précaire, fugitive. Nous sommes si peu sûrs de notre avenir et nous le connoissons si peu, que ce mot *utile* qui a toujours trait à l'avenir, paroît quelquefois n'avoir pas du tout de sens. Alors il semble que le moment est tout, et que ses charmes et ses agrémens soient l'unique objet qui doive nous occuper.

Faute de prévision et de prévoyance, le Sauvage ne pense pas au lendemain. Il vend le matin le hamac dont il aura besoin le soir. L'idée de l'utile n'existe pas pour lui, parce qu'il n'a

n'a pas celle de l'avenir. L'homme d'une intelligence supérieure, même l'homme de génie, souvent aussi ne pense pas au lendemain pour lui-même, parce qu'il ne sait pas si ce lendemain existera, ou parce qu'il sent qu'il pourra se mettre au-dessus des besoins et des événemens que le lendemain aménera. Le premier manque de prévoyance parce qu'il ne pense pas du tout; le second parce que la pensée le console de tout, et lui apprend à se passer de tout.

Ce qui pourroit contribuer à notre bonheur, peut nous inspirer de l'indifférence ou du mépris, parce que l'homme vit peu, vit de peu, et que notre personne est toujours évanouïssante. Mais ce qui peut être utile aux autres, ce qui peut contribuer au bien-être d'un pays, d'un peuple, des siècles

qui sont encore à naître, peut et doit nous inspirer un grand intérêt, car les nations demeurent, les états sont immortels ou sont censés l'être. D'ailleurs, on sait ce que c'est que le bien-être; qui peut en dire autant du bonheur?

Le vrai moyen de rencontrer et de saisir ce qu'il peut y avoir de bonheur dans ce monde, est de se persuader que le bonheur est une chimère, qu'il est impossible de l'atteindre, et qu'il seroit même insensé d'y prétendre. La seule réalité qu'il importe peut-être de connoître pour le bonheur, c'est qu'il n'y a point de bonheur réel, c. à d. complet et durable.

Le seul moyen de conserver toujours la liberté et la présence d'esprit

nécessaire pour produire et pour jouir, c'est de se mettre au-dessus de toutes les craintes par l'idée qu'elles sont presque toutes vaines ou inutiles, et que les maux que l'on craint, n'arrivent pas, ou arrivent malgré nos appréhensions; et de se mettre également au-dessus de la plupart des espérances, en se disant que les biens sur lesquels elles portent, ne valent pas la peine qu'on s'en occupe.

Une situation heureuse perd à la longue de son prix, fût-elle même la plus heureuse possible. L'habitude d'une situation pareille éteint les désirs, dissipe les craintes, amortit les espérances et enlève à l'âme ce vague immense, dans lequel elle aimoit à se perdre, ce ciel à la fois chaud et vaporeux, qui enflammoit l'imagination. L'âme cesse d'être active, parce qu'elle

a tout connu et tout mesuré dans sa situation, et qu'elle sait au juste ce qui s'y trouve et ne s'y trouve pas.

Quand la fortune vous sourit et que les événemens vous favorisent, on peut être content des circonstances, mais l'on est rarement content de soi. On sent que l'on a perdu son indépendance, en plaçant sa richesse dans des choses extérieures. Quand la fortune vous maltraite et vous enlève les bienfaits des circonstances, et qu'on est assigné sur soi-même, on se soumet aux privations avec courage, et aux peines avec résignation: on recouvre sa liberté.

On est plus étranger à la terre et plus près du ciel dans le malheur que dans le bonheur, parce que dans le malheur on se détache de l'une et qu'on cherche l'autre.

Les âmes nobles et élevées sont modestes et humbles dans la prospérité, et paroissent souvent fières dans le malheur. Dans le premier cas, elles veulent échapper à l'envie; dans le second, à la pitié.

Le vrai moyen d'être heureux dans la vieillesse, c'est de se résigner à être vieux, et de ne pas vouloir conserver et transporter dans l'âge avancé les plaisirs de la jeunesse.

Les souvenirs de la vieillesse sont toujours doux, soit qu'ils portent sur des peines ou sur des plaisirs. Dans l'éloignement, les peines passées ou surmontées sont agréables; et les plaisirs deviennent plus vifs, parce qu'ils se présentent purs, sans mélange, sous le charme magique de l'imagination.

La douleur que donnent les peines morales porte son correctif et sa consolation en elle-même, parce qu'elle élève l'âme et lui donne le sentiment de sa dignité.

Dans les premiers momens qui suivent une grande peine morale, et surtout la perte d'un objet adoré, il ne nous faut dans notre profonde affliction que des hommes qui partagent notre douleur, qui nous en parlent et l'épuisent en quelque sorte. De la froideur, ou même simplement du calme, le langage de la raison et du jugement, bien loin de prendre sur nous dans des momens pareils, nous blesseroient et nous feroient mal. Plus tard, lorsque la première violence de la douleur s'est apaisée, le commerce des âmes douces, efféminées, foibles, ne nous conviendroit pas non plus.

Nous avons besoin de force, et la guérison de notre coeur ne peut s'opérer que par des âmes sensibles, mais réfléchies, énergiques et fermes.

Il y a des gens qui sont ou qui paroissent être au-dessus de leurs peines et de leurs malheurs, quand ce sont des peines morales qu'ils sentent peu, et des malheurs qui n'atteignent, ni leur santé, ni leur fortune, ni leur bien-être, en général tout ce qui leur tient proprement à coeur. Il y a d'autres gens, qui sentent profondément leurs infortunes, et qui paroissent au-dessus d'elles, parce qu'ils ont une force d'âme qui ne leur permet pas de céder au mal, et qu'ils lui opposent le courage que donnent la résignation et l'espérance. Il y en a enfin, qu'un sentiment de conve-

nance et de beauté empêche de s'abandonner à leur douleur, parce qu'elle les feroit paroître à leur désavantage aux yeux des autres et à leurs propres yeux.

DE LA LITTÉRATURE.

L'éloquence ne consiste pas dans la liaison, mais dans le mouvement des idées, tel que l'âme le leur donne. Mais il est clair, qu'il n'y a que les idées intéressantes qui soient susceptibles de mouvement, car elles seules peuvent émouvoir l'âme de l'orateur et de ceux à qui il s'adresse.

L'éloquence dépend toujours plus ou moins de la conviction, mais il y en a de deux sortes. L'une, qui est momentanée et passagère, est le fruit de l'imagination, qui pendant les heu-

res où l'on parle et où l'on écrit, fait épouser fortement certaines idées, nous identifie avec elles, et réduit toutes les autres au silence. L'autre est le fruit de méditations suivies et de réflexions profondes qui ont fixé la raison, passé dans le caractère, trempé la volonté. Cette conviction survit à l'effet qu'on veut produire, et s'étend sur toute la vie.

On se détache, on se dégoûte de certaines idées, mais on ne se dégoûte jamais d'une belle élocution. Les systèmes changent, le style reste. L'esprit dissout et recompose, sépare et combine les idées, détruit ou crée des rapports. Ses opérations amènent sans cesse de nouveaux résultats. Au contraire, l'âme et l'imagination ont toujours les mêmes besoins et le même langage. On peut dire, et l'on dit en



effet, en lisant des ouvrages écrits avec chaleur et avec élévation, mais dont la doctrine est fausse: »voilà de l'éloquence mal employée;« mais on ne peut pas nier, et l'on ne niera jamais, que ce ne soit de l'éloquence. L'erreur n'est pas incompatible avec l'éloquence, bien moins encore lui est-elle directement contraire; mais le sophisme ne sauroit jamais l'inspirer et lui communiquer de la chaleur, parce que le sophisme est un mensonge que l'on fait à soi-même et aux autres. La première condition de l'éloquence est la conviction, fût-elle erronée; et la seconde, c'est que la vérité ou l'erreur soit de nature à parler à l'imagination et au coeur.

Dans la règle, l'éloquence inspire de la confiance à un François, et de la défiance à un Allemand. Le pre-

mier s'y abandonne avec plaisir, le second se tient sur la défensive. L'un reçoit la lumière d'autant plus volontiers quand elle est accompagnée de chaleur; l'autre craint qu'on ne lui enlève la lumière, ou qu'on ne l'affoiblisse, du moment où l'on montre de la chaleur.

L'élocution des princes et des grands doit être facile, large, négligée, ne jamais annoncer de la recherche, du travail, bien moins encore de la prétention. Il faut qu'ils parlent bien, sans s'en apercevoir ou du moins sans le vouloir. Bien penser et bien agir, voilà pour eux la chose principale. Le bien dire ne doit jamais être pour eux qu'un accessoire.

Trouver des rapports secrets, inaperçus, nouveaux entre les objets du

monde physique et les objets du monde moral, entre des idées et des mouvemens oratoires, entre des sentimens et des images, c'est le génie du grand écrivain. Trouver des rapports nouveaux entre les idées et les idées, entre les faits et les faits, entre les idées et les faits, c'est le génie du Philosophe.

Le grand écrivain crée des expressions, et on les appelle avec raison des expressions trouvées; mais il ne les crée pas en détournant les mots de leur véritable sens; il a l'art de les placer, de les lier, de les enchâsser, de les entourer de manière à leur faire exprimer des choses qu'ils n'exprimoient pas, et cet effet, il le produit uniquement par les idées accessoires qu'il sait leur associer.

L'harmonie du style dépend surtout des rapports des sons avec les idées et les sentimens que l'on exprime. Le caractère des sentimens et des idées, qu'il soit sérieux ou badin, grave ou léger, lent ou rapide, fort ou doux, sévère ou gracieux, passe dans l'arrangement des mots, et leur donne un caractère analogue au sien. Une harmonie qui ne recevroit pas son caractère du mouvement des pensées et des passions, mais de combinaisons purement musicales des mots, seroit une harmonie froide et stérile; elle parleroit à l'oreille, mais elle ne diroit rien à l'imagination et au coeur. Or ce mouvement des sentimens et des idées tient en partie au ton primitif de l'âme, en partie à la nature de l'objet qui l'occupe ou l'affecte.

Une eau trouble peut paroître profonde, et ne l'est pas. Une eau qui paroît encore profonde malgré sa transparence, a sûrement de la profondeur. Appliquez cela aux théories et aux pensées obscures, et vous ne prendrez pas l'obscurité pour un mérite.

La communication des idées est à ces idées mêmes ce que la lumière est aux plantes; elle seule leur donne les couleurs de la vie.

L'harmonie a tant d'affinités électives avec nos âmes, que les vérités les plus sévères, les leçons les plus fortes nous plaisent sous la forme de vers mélodieux. Non-seulement ils nous font aimer le devoir, la vertu, la piété, mais ils s'insinuent avec tant de douceur dans notre coeur et notre esprit,

qu'il nous semble que nous et eux formions un accord parfait, qu'ils soient nous et que nous soyons eux.

Il y a une obscurité qui naît de l'erreur, et qui favorise le règne de l'erreur, mais il y a aussi une obscurité qui vient de la nature de l'objet qu'on traite, objet placé trop haut pour notre foible intelligence. Nous ignorerons à jamais ces objets, mais c'est une ignorance à laquelle on ne parvient en quelque sorte qu'à la suite de la science.

Une languө, quelque riche, variée, pittoresque qu'elle soit, marche toujours à côté des idées et des sentimens, comme deux lignes asymptotes marchent à côté l'une de l'autre. Des idées et des sons ont en général peu d'affinités entre elles, mais leur défaut

d'identité est surtout remarquable et frappant, quand il s'agit du monde invisible et intellectuel. Alors le langage et la pensée sont comme Alphée et Aréthuse, qui coulent à côté l'un de l'autre, sans jamais confondre leurs eaux.

A l'exception des mots qui expriment des objets matériels, toutes les langues et tous les termes sont figurés. Le génie ne consiste pas à exprimer par des images ce que le commun des hommes exprime sans images, mais à trouver des images neuves, animées, pittoresques, et des figures hardies qui établissent des rapports nouveaux entre le monde des idées et le monde matériel.

Les grands écrivains fécondent la langue sans créer des mots nouveaux. Ils créent des expressions, en donnant

aux mots anciens plus de sens, de force et de grâce. Ils leur prêtent ces avantages par la place qu'ils leur assignent dans la période et par la liaison qu'ils établissent entre eux et d'autres mots. Ils ne violent pas la grammaire, encore moins la changent-ils; mais ils la forcent à leur obéir, et ils se meuvent dans l'enceinte de ses règles avec une hardiesse, une liberté, une originalité heureuse, dont eux seuls ont le secret.

Une pensée fine a toujours quelque chose d'énigmatique. Elle amène, et elle doit amener une expression plus ou moins piquante. Elle est fine, non-seulement parce qu'elle se dérobe aux yeux du vulgaire, mais parce qu'aux yeux des esprits délicats eux-mêmes, elle ne se montre que dans une espèce de clair-obscur.

On ne comprend facilement que ceux qui se comprennent eux-mêmes. Quand on se comprend soi-même, on met toujours de la clarté dans ses idées et dans ses expressions, parce qu'on y met de l'ordre, de la liaison et de l'harmonie.

Dans tous les poëtes anciens, l'homme tient plus de place que la nature. Ils peignent le paysage comme on le peint dans des tableaux d'histoire pour servir de fond à l'action, qui chez eux est toujours le principal. Le genre descriptif, genre bâtard, leur étoit inconnu. Bien moins encore connoissoient-ils cette superfétation d'idées abstraites qui dépare et gâte la plupart des poëtes modernes.

Les poëtes tragiques et comiques dans le monde moderne ont une bien

plus grande connoissance des hommes et ont fait une étude bien plus approfondie du coeur humain que les anciens; de là, la perfection de la comédie moderne. Pour les grands effets tragiques, il en est autrement; il ne faut que saisir et peindre les grands traits. Les vues de détail nuisent bien plus qu'elles ne servent. Ce sont des masses de lumière qu'il faut créer, et non une foule de points lumineux isolés, qui frappent les yeux et l'imagination.

Que gagne-t-on en comparant tel grand poëte avec tel grand peintre, et que signifient ces rapprochemens de Dante et de Michel-Ange, du Corrège et de l'Arioste, de Raphaël et de Racine. On peut ainsi montrer de l'esprit, mais on ne dit et on n'apprend rien à personne sur le caractère de ces

grands hommes. La poésie et la peinture, quoique rapprochées de leur but, diffèrent si fort par la nature et le choix de leurs moyens, par l'objet de leurs compositions, mais surtout par la manière de le saisir et de le peindre, que le génie de la poésie et celui de la peinture n'offrent presque aucun point de ressemblance et de contact. Jamais un grand poëte n'auroit pu devenir un grand peintre, ni un grand peintre un grand poëte. S'ils avoient pu travailler avec le même succès dans un autre genre, ils n'auroient jamais eu dans le leur les inspirations du génie. Encore bien moins a-t-on jamais vu le même homme réunir ces deux genres de talent. Ainsi ces parallèles se réduisent à dire, que tel poëte et tel peintre ont eu plus de hardiesse que de correction, plus de perfection dans les plans et le dessin que dans le co-

loris, plus de grâce que de force; mais il valoit peut-être mieux le dire tout simplement.

Il n'y a rien de moins simple que l'esprit de Dante qui s'égare facilement dans des subtilités scolastiques. Il n'y a aussi rien de moins simple que son imagination, qui enfante les fictions et les tableaux les plus bizarres; mais dès qu'il fait parler l'âme, et qu'il peint ou exprime le sentiment, il est admirable, et d'une simplicité ravissante.

Le Paradis de Dante est plutôt riche que séduisant et beau. Il offre plutôt des notions vagues que des images vagues et indéfinies. Or des notions vagues, vicieuses sous le rapport de la raison qu'elles n'éclairent pas, le sont encore beaucoup plus sous le rapport du sens et de l'imagination, à

qui elles ne disent rien. Des images vagues au contraire, à proportion de ce qu'elles sont vagues, peuvent servir de thème à l'imagination, qui fera sur ce thème les variations les plus brillantes.

Les hommes d'un génie ou d'un esprit original ne sont pas toujours des originaux, et les originaux ne sont pas toujours des hommes d'esprit ou de génie. Un original met sa gloire à ne rien faire comme le reste des hommes, à braver et à heurter l'opinion. L'homme de génie, absorbé par une idée dominante, tout entier à un grand intérêt qui demande et occupe toutes ses forces, ne fait pas assez de cas de tout ce qui tient à la vie commune, à ses besoins, à ses relations, pour dévier du chemin battu à l'égard des usages reçus; et s'il le fait c'est par ignorance, par distraction, jamais

par vanité. Il se promène au milieu des hommes comme au milieu des arbres, méditant les beautés qu'il enfante ou les vérités qu'il cherche.

Un auteur, qui sur un objet quelconque dit tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense, désenchante son sujet, et perd toute espèce de charme et d'attrait pour le lecteur. Les vrais lecteurs dignes de ce nom, les seuls désireux de s'instruire et capables d'être instruits, veulent comprendre par le travail de leur propre pensée ce que les auteurs disent, deviner ce qu'ils n'ont pas dit, développer ce qu'ils présentent en germe. Sous ce rapport, une certaine sobriété dans le choix des idées, de certaines réticences indiquées par l'art, un choix de termes qui réunissent la concision et la précision, produisent l'ef-

l'effet du voile magique sous lequel se montre et se cache à la fois la beauté.

Les hommes ordinaires devroient lire beaucoup, parce qu'ils ne peuvent vivre que d'emprunt. Les hommes supérieurs ne devroient proprement lire que des livres de faits. Quant aux idées, ils peuvent les puiser dans leur propre fond; il ne leur faut que des matériaux qu'ils puissent élaborer en artistes; mais trop souvent, eux aussi, vont chercher leurs idées dans des sources étrangères, et au lieu d'être des rayons de lumière, ils se bornent à en être des reflets.

Tel n'auroit jamais écrit s'il avoit été plus capable d'écrire. Plus instruit, il auroit su que ce qu'il avoit à dire n'étoit pas neuf. Plus réfléchi et plus

éclairé, il auroit reconnu qu'il n'étoit pas de force à résoudre les problèmes qu'il avoit abordés. Ignorant et superficiel, il a écrit; instruit et profond, il eût gardé le silence.

Aucun écrivain, aucun lecteur n'est parfaitement désintéressé, car au défaut de tout autre intérêt, on a celui de ses goûts, de ses opinions, de ses sentimens.

Pour profiter d'un livre, et même pour le lire avec plaisir, il faut le comprendre parfaitement; pour le bien comprendre, il ne faut pas être au-dessous de lui; il ne suffit même pas d'être à son niveau, il est nécessaire d'être plus haut que lui.

Un livre doit être un principe ou une occasion d'activité pour le lecteur

dont il doit mettre l'imagination et la pensée en mouvement. Les esprits supérieurs n'ont pas besoin d'un mobile pareil. Ils s'impriment le mouvement à eux-mêmes. Mais que penser de ceux qui lisent, comme les oisifs se mettent à la fenêtre, pour voir les passans?

Il faut connoître parfaitement une langue pour bien comprendre un livre, puisque pour cet effet il faut être le maître de séparer et de distinguer les pensées des mots, et de jouer librement avec les pensées. Souvent le plaisir que nous avons à comprendre une langue qui n'est pas la nôtre, nous fait illusion sur le mérite de l'ouvrage, et la nouveauté du signe nous abuse sur la nouveauté de l'idée.

Avec de la raison, du jugement, des connoissances, on peut encore faire

un ouvrage ennuyeux. Le talent seul inspire des ouvrages intéressans. Le génie seul enfante les grands ouvrages. L'étude, la réflexion, l'expérience, sans le concours du génie et du talent, ne produiront jamais que des ouvrages médiocres. Le génie et le talent, sans le concours de l'étude, de la réflexion et de l'expérience, imprimeront encore leur cachet à leurs ouvrages, mais leurs productions manqueront facilement de goût, et seront toujours fort imparfaites.

Veut-on s'instruire, et acquérir sur un objet quelconque la connoissance des faits, on ne sauroit trop lire. Veut-on s'éclairer, penser, se former le goût et le style, il faut se borner aux chefs-d'oeuvre et aux modèles, mais les relire sans cesse.

Il ne devroit pas être permis à tout le monde de lire certains ouvrages d'élite, de contempler certains chefs-d'oeuvre de l'art, de visiter certaines contrées, bien moins encore de les célébrer et de les louer. Ces gens-là dégradent tout ce qu'ils touchent, et pourroient désenchanter de tout ce qu'il y a de plus beau. On seroit tenté de leur dire ce que Malherbe disoit sur le lit de mort à un prêtre qui lui parloit des joies de la vie à venir: »Taisez-vous; votre mauvais françois m'en dégoûteroit.«

Il est difficile de conserver le goût de la lecture quand on a beaucoup lu, et qu'on a soi-même beaucoup pensé. A la fin, les seuls livres qui intéressent, sont les livres de faits et les livres de fictions, c. à d. les deux extrêmes.

Les grands capitaines et les généraux capables de commander les armées, ne vont pas faire le coup de pistolet aux avant-postes. Les esprits supérieurs et les vrais savans ne sont jamais disputeurs de profession, et ne consument pas leur temps et leurs forces à incidenter sur le pour et le contre dans les bagatelles. Ils se réservent pour les grandes occasions.

Les trois mille ans de ténèbres que nous trouvons à l'entrée de notre histoire, sont une bonne fortune pour nous. Autrement nous succomberions sous le poids et la masse des faits. A force de matériaux historiques, nous ne posséderions plus d'histoire.

Si l'espèce humaine habite encore la terre dix mille ans, et que les monumens historiques se conservent tous, l'espèce humaine, accablée sous ce poids

énorme, ne saura plus l'histoire, car savoir l'histoire, c'est penser les faits, les juger, les lier; et qui le pourra? La mémoire même ne suffira plus à recueillir tous les matériaux.

Les proverbes sont souvent des maximes générales, exprimées ou rendues sensibles et palpables par un cas particulier qui sert d'image ou de figure à la maxime générale. Les maximes au contraire, ne sont souvent que des cas particuliers, qu'on s'est trop empressé de généraliser. Quand les maximes et les proverbes sont les uns et les autres de bon aloi, les maximes sont les proverbes élaborés, énoncés d'une manière abstraite; les proverbes, les maximes individualisées. Chaque proverbe cache alors une maxime; chaque maxime peut être réduite en proverbe.

Chaque auteur devroit se demander, avant de publier ses écrits: Que viens-je dire aux hommes? Des choses neuves? il y a peu d'écrivains à qui cet honneur et ce bonheur soient dévolus. Des choses connues, mais oubliées? le talent nécessaire pour les rajeunir est rare. Des choses utiles? elles cesseront de l'être, à moins qu'elles ne soient présentées sous des formes agréables et intéressantes. Si un pareil examen se faisoit souvent et de bonne foi, que d'ouvrages savans seroient restés dans les portefeuilles!

Les savans de profession qui s'occupent des sciences naturelles, se sont souvent élevés contre nos méthodes d'instruction, où l'on s'occupe avant tout des langues mortes, de la littérature ancienne, de l'histoire, de la géographie, de la mythologie et de tout

ce qui y tient. Rien ne seroit cependant plus funeste pour l'espèce humaine, que de substituer les sciences physiques aux sciences morales. La méthode actuelle nourrit l'imagination et féconde l'âme: l'autre paralyseroit ces facultés créatrices, ces deux principes de la vie intellectuelle. Sans imagination, il n'y auroit pas de génie; sans âme, il n'y auroit pas de désintéressement, d'abnégation de soi, d'héroïsme. Il n'existeroit donc pas de véritable grandeur, car qu'est-ce que l'homme sans la puissance du génie et sans celle du caractère?

Les citations ont passé de mode. A cet égard, comme à tant d'autres, l'abus a fait cesser l'usage. Quand il s'agissoit de faits, les citations servoient de garans de leur vérité et de leur authenticité. Quand il s'agissoit d'idées,

la conformité de celles de l'auteur avec celles des siècles qui l'avoient précédé, donnoient aux siennes plus de poids et une certaine noblesse d'origine. En déposant alors en faveur de l'antiquité de certains principes, les citations déposoient en même temps en faveur de leur certitude, qui paroissoit enracinée dans la conscience de l'espèce humaine tout entière.

DES HOMMES.

La nature de l'homme est si riche et si variée d'un côté, si énigmatique et si incompréhensible de l'autre, qu'on peut en avoir frayeur. Ce sont les profondeurs de la mer, qui peuvent vous offrir des forêts de corail et des bancs de perles, mais du sein desquelles peuvent aussi sortir d'un moment à l'autre des monstres hideux.

Nous sommes tous les enfans du temps, et nous portons tous, plus ou moins, la couleur du temps où nous vivons, et l'empreinte de ce qu'on appelle l'esprit du siècle. Les uns s'y laissent aller sans le savoir et sans

le vouloir; les autres le suivent avec réflexion, avec mesure, en déployant de la force d'arrêt; d'autres encore, essaient de le diriger, de le maîtriser même, et y réussissent quelquefois. Les uns sont au-dessous des idées du temps; les seconds, au niveau du temps; les derniers, au-dessus du temps.

Les vrais navigateurs sur le fleuve du temps, sont ceux qui se servant avec habileté du gouvernail, de la rame et de la voile, descendent le fleuve sans être emportés par lui; ceux qui veulent ou espèrent de le faire rétrograder lui-même vers sa source, en luttant contre lui, sont des insensés; mais ceux-là ne le sont pas moins qui trouvant la marche du vaisseau trop lente, voudroient même pouvoir accélérer le cours du fleuve, et dans leur impatience se jètant seuls à la nage dans ses flots, sont engloutis dans son sein.

Les

Les autres êtres se sentent vivre; l'homme seul se voit vivre.

Il y a dans tous les hommes deux élémens, l'un matériel et terrestre, l'autre céleste. Aucun ne sauroit être entièrement détruit, ni effacé dans l'économie présente. Il y a dans les hommes les plus éminens, toujours quelque chose d'animal. Les sens et la matière ne perdent jamais tous leurs droits. Il y a dans les hommes les plus grossiers, quelque chose de divin, et le principe céleste se montre dans les natures les plus matérielles, ne fût-ce que par des apparitions.

On ne peut pas se défier de tous les hommes, et croire à l'humanité. On ne peut pas mépriser tous les hommes, et estimer l'homme en général.

La classe la plus estimable est sans contredit la classe moyenne. Placée à une égale distance de la richesse et de la pauvreté, elle est étrangère aux vices de l'une et de l'autre. Le pauvre vertueux et le riche vertueux sont tous deux admirables, parce qu'ils ont tous deux échappé à la corruption, vers laquelle les entraînoit leur état. Ces exemples sont d'autant plus précieux, qu'ils sont plus rares; mais l'estime est l'apanage naturel de la classe moyenne.

Le malheur est une école, la misère est un écueil. Le premier peut corriger du vice, relever un homme avili, fortifier un homme foible. La seconde décourage, dégrade, pervertit. Des besoins physiques que l'on ne sait pas étouffer et qu'on ne peut pas satisfaire, peuvent porter à tous les excès

et inspirer tous les crimes. La misère vient souvent de l'ignorance, de l'abrutissement, des passions, mais plus souvent encore elle y conduit. Les pauvres ne valent pas dans la règle mieux que les riches. La richesse a ses dangers; la pauvreté a les siens, qui pour être différens, ne sont pas préférables. C'est une des erreurs, ou plutôt un des travers du siècle d'exalter les pauvres pour déprimer les riches. C'est surtout un des artifices favoris des révolutionnaires, pour soulever tout ce qui rampe, contre tout ce qui s'élève. Il faut plaindre le pauvre sans l'exalter, le soulager sans le flatter, s'attendrir sur sa situation sans l'irriter contre celle des autres.

On a souvent bonne ou mauvaise opinion de l'espèce humaine, parce qu'on se projette soi-même hors de soi.

Il y a des hommes qui croient avoir la fièvre du génie, parce qu'ils ont la fièvre des passions.

Dans les âmes foibles, l'action de la douleur paralyse l'activité de la pensée. Dans les âmes fortes, l'activité de la pensée paralyse, ou du moins adoucit et tempère l'action de la douleur.

On pardonne plutôt ses vices au pauvre qu'au riche. Les premiers paroissent plus involontaires, les autres plus libres et plus réfléchis. Le pauvre, privé des bienfaits de l'éducation et des lumières, trouve son excuse dans sa condition. Il est assez puni par sa misère même. Peut-être aussi a-t-on plus d'indulgence pour le pauvre que pour le riche, parce qu'on envie l'un et qu'on a pitié de l'autre.

On partage plus facilement le malheur de ses amis, que leur bonheur. Peut-être est-ce parce que nous sentons qu'ils ont plus besoin de notre intérêt dans l'un que dans l'autre. Cette raison honoreroit la nature humaine. Peut-être aussi, est-ce parce que le bonheur, surtout lorsqu'il est grand et inattendu, paroît élever un homme au-dessus des autres, et que le malheur le place à leur niveau ou au-dessous d'eux. Le premier est une supériorité qui blesse notre orgueil; le second nous console de notre petitesse, et nous donne une égalité ou même une supériorité apparente.

On manque souvent sa fortune, non faute de savoir la faire, mais faute de le vouloir.

La prudence prévient des faux pas et des chutes, mais elle ne fait aller ni vite ni loin. L'imprudence accompagnée de mérite et de talens, et soutenue par un peu d'audace, mène souvent beaucoup mieux au but. Elle inspire ce qu'on appelle d'heureuses hardiesses.

Promettez beaucoup, vous duperez les sots; promettez peu, mais d'un ton de bonne foi, vous séduirez les gens d'esprit. Paroissez douter en affirmant, vous gagnerez ces derniers; ne paroissez douter de rien, vous entraînerez les autres.

Le charme de la beauté disparoît et s'évanouït, la puissance perd sa magie et n'a plus rien d'imposant, quand au milieu des adorations qui environ-

nent l'une et des respects qui entourent l'autre, on vient à penser à certains rapports physiques, qui leur sont communs avec tout le reste des hommes. Heureusement que nous oublions ces infirmités naturelles, toujours renaissantes. C'est un bienfait de la nature, sans lequel nous ne supporterions ni les autres, ni nous-mêmes.

La défiance ne vient pas toujours de la crainte mais de funestes expériences. Elle peut s'allier à un haut courage d'esprit et à une grande élévation de pensées. Alors on ne redoute pas le mal que pourroient vous faire des individus, mais, maître d'employer qui l'on veut, ou de se passer de tout le monde, on ne veut plus ni être ni paroître dupe.

Dans l'état actuel de la civilisation, le ridicule ne manque jamais entièrement son effet, mais l'arme du ridicule n'est une véritable puissance que chez les peuples spirituels, vaniteux, esclaves de la société et des convenances. Un peuple sérieux, réfléchi, fort et mâle dédaigne de manier cette arme, ou s'en sert sans adresse. L'emploie-t-on contre lui, il peut en recevoir quelques égratignures, mais jamais des blessures mortelles.

Plus on est dur envers soi-même, plus on exige de soi, et plus on exige aussi des autres, plus on devient facilement dur envers eux. Rien n'endurcit le coeur comme la mauvaise fortune et une vie laborieuse et pénible. De là vient que les parvenus, et surtout ceux qui méritoient de parvenir et qui sont parvenus à force

de privations et de travail, d'abstinence et de patience, connoissent peu l'indulgence, et ne savent pas ce que c'est que les ménagemens.

Les hommes âgés tiennent au passé par habitude, par reconnoissance, par amour-propre, mais surtout par un sentiment de foiblesse. Il leur faut un monde tout fait, car ils n'ont pas la force de s'en faire un nouveau. Les jeunes gens aiment la nouveauté par besoin d'activité et d'espérance, mais surtout par une surabondance de force et de vie, qui leur fait croire qu'ils sauront créer l'avenir et dominer le monde.

Les consolations de la jeunesse sont les espérances; celles de la vieillesse, les souvenirs: mais les premières sont bien plus puissantes que les secondes.

Celles-ci placent le bien en arrière de nous; celles-là, en avant.

Le monde n'est jamais assez grand ni assez riche pour celui qui ne porte pas un monde en lui-même, et qui vivant d'emprunt, va mendier des impressions à toutes les portes, au lieu de produire chez lui des idées.

Un grand moyen d'avoir raison ou de paroître l'avoir dans une dispute, et de faire triompher la vérité, est de donner raison à votre adversaire sur tous les points où en effet il n'a pas tort. Vous calmerez ou gagnerez ainsi son amour-propre, et vous préviendrez en votre faveur les esprits de vos auditeurs en faisant preuve d'impartialité.

La rapidité de la circulation de l'argent fait illusion sur sa quantité, et peut produire tous les effets qui résulteroient de sa grande abondance. La rapidité avec laquelle les idées circulent, trompe également sur leur nombre et sur l'activité des esprits ; la plupart ne font que répéter les idées des autres ; mais la circulation étend les bienfaits de ces idées, et en augmente l'utilité.

Les hommes s'attirent quelquefois par leurs différences, et se repoussent par leurs ressemblances.

Il ne faudroit proprement étudier les foiblesses du coeur humain dans les autres hommes, que dans cette période de la vie où l'on ne veut plus rien d'eux, et où l'on est également au-dessus des craintes et des espérances.

Un vieillard plein de vie intellectuelle, qui s'intéresse encore à tout ce qui est grand et beau; un vieillard sans humeur et sans tristesse, doux et serein qui a toute la dignité de son âge et toute la grâce de la jeunesse, est un véritable phénomène. Les plus belles journées se terminent souvent par un temps gris, et au coloris brillant du tableau succède un sombre camaïeu.

Dans la jeunesse on est plus disposé à sacrifier sa vie tout entière à une idée ou à un objet chéri, qu'on ne l'est dans la vieillesse, à sacrifier le reste d'une vie évanouïssante au but le plus important et le plus noble.

Plus on est riche, plus on est généreux; à mesure qu'on devient plus pauvre, on devient aussi plus avare.

On peut se mettre au-dessus des plaisirs des sens, on ne peut jamais se mettre au-dessus des besoins physiques. Les besoins de la vie animale ont quelque chose de si ignoble, qu'on ne croiroit pas, à voir l'homme les satisfaire, que l'âme recèle tant de pureté et de grandeur, si nous n'étions pas à chaque instant rappelés et ramenés à cette mésalliance.

Les saillies et les pensées heureuses, sont une espèce de loterie. On les trouve sans les chercher, et on les cherche souvent sans les trouver. Elles sont perdues sans retour, si l'on ne sait pas les saisir au vol.

DE LA SOCIÉTÉ.

Deux choses contribuent le plus au développement de l'esprit dans les grandes capitales. L'une est le mouvement continuel des hommes dans les rues et les places publiques; tous les contrastes possibles y passent sous nos yeux, contrastes de figures, d'affaires, de costumes et de passions. L'autre, le mouvement des esprits dans la conversation, qui fait que les idées se cherchent, se rencontrent, se heurtent, se poussent, s'échangent et s'éclairent réciproquement. Le premier mouve-

ment produit la matière première en fait d'idées; le second lui donne la forme.

Il y a des hommes si fort éloignés de la vérité et en arrière de la raison, qu'il faut leur laisser leurs erreurs. Ils n'en sont pas encore à l'alphabet; comment veut-on les forcer à lire? Ils sont à une si grande distance des vrais principes, et partent si peu des mêmes prémisses que vous, qu'il vaut mieux leur laisser leurs idées que d'essayer de les rectifier.

Il y a deux sortes de vie en nous, l'une matérielle, l'autre immatérielle. L'une qui consiste dans le jeu facile, sûr, harmonique des organes; l'autre, dans l'activité de la pensée et du sentiment. Elles ont chacune un principe différent, mais également inconnu. Ces

deux principes, selon que l'un d'eux a plus ou moins de prépondérance, agissent et réagissent l'un sur l'autre, avec plus ou moins d'énergie. Il arrive souvent dans les hommes matériels, que l'âme est comme ensevelie dans la matière, et que le feu de la vie intellectuelle et morale paroît éteint chez elle, tandis que les organes font encore toutes leurs fonctions. Il arrive aussi, que dans les hommes chez qui le principe immatériel domine, l'âme jette encore de brillantes étincelles lorsque déjà les organes corporels se refusent à tout, et sont voisins de leur dissolution.

Le charme et le don de la conversation tiennent quelquefois du miracle, sans être pourtant un mystère. On sait en quoi ce charme consiste,

sans savoir comment l'acquérir. La nature le donne, l'exemple le développe, l'exercice le perfectionne, la bonne société y met le sceau. Toutes ces conditions sont nécessaires pour produire cette magie. C'est un heureux mélange de force sans effort, de grâce sans foiblesse, de légéreté et de réflexion, de simplicité et de finesse, d'idées qui vous viennent d'inspiration, de sentimens involontaires, d'expressions trouvées. C'est un mouvement aimable et libre au milieu de toutes les formes conventionnelles et de toutes les barrières de la société. C'est un accord unique de dignité et d'abandon, de politesse et de mesure, de gaieté et de sérieux, de réserve et de franchise, de vivacité et de douceur, que l'on acquièrt on ne sait comment, que l'on possède sans le savoir, c'est un prodige de la nature et de l'art

plus facile de saisir et de sentir que de peindre.

Il y a des hommes qui n'ont pas le génie de leur ambition. Il y en a qui n'ont pas l'ambition de leur génie. Les premiers sont ridicules s'ils manquent leur but, dangereux s'ils l'obtiennent. Les autres excitent l'admiration, et parce qu'ils sont, et parce qu'ils ne veulent pas être; mais on déplore leur indifférence, et on leur souhaiteroit moins de superbe dédain. Ceux dont le génie et l'ambition sont de niveau, deviennent facilement les maîtres du monde, car ou les circonstances les favorisent, ou ils les amènent, ou ils les maîtrisent.

Quand on dit d'un homme, qu'il a de l'esprit, c'est dire de lui peu de

chose. Dans cette généralité l'esprit signifie tout au plus la faculté d'amener et de combiner des idées brillantes. Pour que le mot esprit annonce une qualité précieuse, utile, distinguée, il faut pouvoir associer à ce mot des épithètes qui en déterminent le sens, comme esprit juste, étendu, lumineux, profond. Hors de là, l'expression est ou insignifiante ou équivoque.

La première condition d'une conversation agréable est la liberté; la seconde, l'égalité. Sans ces deux élémens, le charme de la société ne sauroit exister. La liberté de la conversation est aussi peu que la liberté dans l'ordre social, l'indépendance ou la licence. L'égalité ne consiste pas dans la confusion des sexes, des rangs, des âges, ou dans l'oubli ou le mépris de toutes les règles qui résultent de

ces différences. La liberté de la conversation doit se mouvoir dans l'enceinte de toutes les convenances de la morale, du goût, de l'usage, et s'y mouvoir avec grâce. L'égalité s'établit en vertu d'une espèce de convention tacite de n'admettre dans la société d'autres différences que celles de l'esprit et des connoissances, des sentimens et des idées. Celui qui possède tous les avantages de la naissance et du rang, les oublie, ou paroît les oublier; les autres s'en souviennent, mais de manière qu'ils paroissent les oublier aussi et les respecter involontairement, sans effort, même par inspiration.

Une femme d'esprit et de mérite dirige la conversation dans son salon, sans la gouverner, la soutient sans la maîtriser, la contient sans la retenir, la relève quand elle tombe, la ramène

quand elle s'égare, l'anime quand elle languit, y prévient le despotisme et l'anarchie, en favorisant la concurrence et en assurant à chacun une liberté honnête et décente. Alors la timidité prend courage, la hardiesse se modère, l'audace s'arrête, l'orgueil s'adoucit, la vanité satisfaite déguise ses prétentions, les défauts légers et les oublis involontaires trouvent de l'indulgence, et tous les excès un frein ou un correctif.

La politesse, qui dans la société dicte des égards réciproques, enlève d'une part à l'inégalité ce qu'elle pourroit avoir d'humiliant et d'offensant, et conserve du sentiment de l'inégalité ce qu'il faut pour prévenir la familiarité et des manières communes.

Dans les sociétés, comme dans l'ordre social, le grand art est de faire régner la liberté sans licence, et l'égalité sans la confusion des rangs. Dans l'une et dans l'autre, comme tous doivent jouir d'une certaine liberté, personne ne peut ni ne doit avoir une liberté exclusive. Comme tous doivent jouir de l'égalité, personne ne doit dominer au point d'amener l'oppression des autres. Chacun doit pouvoir agir et parler selon la mesure de ses talens et de ses moyens. C'est cette mesure qui détermine et doit déterminer la mesure des droits de chacun.

Les femmes peuvent et doivent faire régner la liberté et l'égalité dans les cercles, comme les gouvernemens le font dans l'ordre social. Les femmes, en tenant le sceptre des moeurs; les hommes, celui des lois.

Pour le commun des hommes, vivre c'est respirer et faire toutes les fonctions animales. Pour les classes inférieures de la société, vivre c'est agir. Pour les hommes d'élite, vivre c'est penser. Pour les femmes qui s'élèvent au-dessus de leur sexe, vivre c'est sentir et aimer. Heureux les êtres privilégiés qui vivent à la fois de toutes ces manières différentes, et qui possèdent le grand art de les mettre en harmonie !

Les défauts et les fautes des gens de bien sont des sujets d'affliction pour les bons et de joie secrète pour les méchants. Les premiers y voient de tristes et honteux secrets, et les ensevelissent dans le silence. Les seconds y voient des raisons de triomphe. Ce qui inspire aux uns une défiance bien légitime en eux-mêmes,

inspire aux autres, avec le mépris de l'espèce humaine, une confiance impudente dans leurs propres désordres.

Les hommes se refusent volontiers à tout effet qu'on veut produire sur eux, pour peu qu'on l'annonce. Ils ne veulent pas qu'on joue avec eux comme avec un instrument, et ils ont raison. Leur indépendance et leur fierté blessées se moquent des hommes d'état, des orateurs, des poëtes des artistes, qui trahissent le dessein de les mener, et de les entraîner, ou de les séduire et de les toucher.

Les gens les plus difficiles à manier et à gagner sont ceux qui ne s'accordent pas avec eux-mêmes. On ne sait par où les prendre. Les gens les plus faciles à gagner et les plus difficiles à fixer, ce sont les inconséquens. L'embar-

barras n'est pas de les saisir quelque part, mais au moment où l'on croit les tenir, l'anse se brise, et ils vous échappent. Les hommes à principes arrêtés, à idées fixes, mais d'un esprit conséquent et d'un caractère ferme, coûtent à convaincre, à persuader, à entraîner, mais une fois conquis, on est sûr de les conserver.

Dans la véritable amitié, on doit toujours se comprendre, mais on ne doit pas toujours être d'accord. On se ressemble par les goûts et les principes ; on diffère par les opinions et les jugemens. Ce n'est même que de cette manière que l'amitié est à la fois douce et utile.

L'habit ne fait pas l'homme, mais l'homme fait et choisit son habit, et par conséquent l'habit annonce l'homme.

Le cynisme et une élégance recherchée sont des défauts également caractéristiques. Le cynisme prouve qu'on a une âme grossière, qui se croit au-dessus de toutes les convenances, et qui manque totalement de goût. Une élégance recherchée annonce un esprit étroit, ou une vanité puérile, ou le goût des petites choses.

Le plus grand tort que l'on puisse avoir dans le monde, c'est d'avoir trop raison. On ne se fait pardonner la raison qu'à force de modestie, de politesse et de grâce. On pardonne plutôt à un homme, qui ayant tort dans ce qu'il affirme, veut vous prouver qu'il a raison, qu'à celui qui ayant raison, veut vous en convaincre. Nous sentons notre supériorité sur le premier, et nous le payons d'un sourire de

pitié; nous sommes forcés de reconnoître la supériorité du second.

En comparaison de tous ceux qui parlent, il y a bien peu de gens qui pensent, et l'on seroit effrayé de la disproportion qui règne entre la masse des mots et la masse des idées en circulation, si l'on pouvoit établir entre elles un rapprochement exact et sévère.

Les savans n'aiment pas la société des savans, mais celle des gens instruits. Les hommes de génie n'aiment pas la société des autres hommes de génie, mais celle des hommes intelligens et éclairés. Ce n'est pas la société de nos pairs, mais celle de nos inférieurs en fait d'esprit, qui nous plaît et que nous recherchons. Ils nous donnent le plaisir de l'activité,

et en même temps ils nous laissent le sentiment d'une certaine supériorité Comme ils sont en état de nous comprendre, nous trouvons du charme à leur développer nos idées, et quand nous sommes fort au-dessus d'eux, nous nous félicitons d'autant plus de l'être, que la mesure de leur esprit n'est pas une mesure ordinaire.

Pour un savant, un autre savant de la même force que lui, et du même genre, n'a de l'intérêt qu'autant que leur manière de voir est différente, et que l'un peut espérer de ramener l'autre à son opinion. Alors il s'engage une lutte entre eux; chacun se flatte et s'efforce d'y avoir le dessus. Cette gymnastique de l'esprit leur donne du plaisir, parce qu'elle leur donne le sentiment de leurs forces.

Rien ne ressemble moins à la véritable fécondité des esprits originaux et faciles dans la conversation, que la stérile fécondité des hommes légers et bavards. Rien ne ressemble moins au silence des esprits réfléchis et profonds, silence qui couvre et cache le travail secret de la production, que le silence stupide des esprits inactifs et bornés.

On est attiré par les affinités, repoussé par les différences d'esprit et de caractère. De là vient, qu'on forme des relations avec ceux qui ont les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes défauts que nous, et qu'on évite ceux qui s'annoncent et se distinguent par les traits opposés. Cependant, les premiers ne font que nous fortifier dans ce que nous sommes, nous confirmer dans nos idées. Les

autres pourroient nous donner ce qui nous manque et corriger nos défauts.

Chaque savant, digne de ce nom, a des idées qui lui sont propres et particulières; mais, dans la règle, il en est aussi avare que jaloux; en les communiquant, il craint de les perdre, ou du moins d'en perdre l'honneur. Les savans allemands ont ce défaut beaucoup plus que les savans françois, chez qui la vivacité nationale, le désir de s'instruire, peut-être aussi l'amour pour la vérité l'emportent souvent sur les calculs de l'amour-propre.

Il y a trois sortes de solitude; celle de la campagne, celle du cabinet et celle du monde, car au sein même des sociétés nombreuses et bruyantes, on peut s'ensevelir en soi-même. La solitude de la campagne calme

et rafraîchit l'ame ; celle du cabinet l'occupe, la nourrit, la développe; celle du monde l'attriste, l'afflige, la plonge dans des réflexions amères, et peut la conduire facilement à la misanthropie.

Ne mécontenter personne, et tâcher de contenter tout le monde, en faisant leur part aux petits amours-propres et au mérite médiocre; montrer assez d'esprit et de connoissances pour donner du prix à la louange; n'en pas montrer assez pour donner de la jalousie; entrer dans la conversation, la soutenir, l'animer, sans paroître vouloir la dominer, et sans vous faire accuser de monopole ou de despotisme; échanger vos idées avec celles des autres, sans prétendre imposer les vôtres : c'est tout le secret des succès de société. L'art de les obtenir est en apparence aussi facile,

que difficile dans la réalité. Les esprits élevés et les caractères énergiques obtiennent rarement ces succès, parce qu'ils les dédaignent ou les manquent à raison de leur supériorité même.

Il y a des jeunes gens que l'on soumet au devoir, à l'étiquette, aux convenances sans leur donner de l'énergie, ni un principe d'activité et de mouvement. Ce sont des montres que l'on règle, tout en oubliant de les monter.

Rien de plus difficile que de ménager l'amour-propre des autres, soit qu'on en ait beaucoup, ou qu'on en ait peu ou point soi-même. Dans le premier cas, l'amour-propre des autres irrite, blesse, effarouche, offense le nôtre. Dans le second, il nous inspire de la pitié ou du mépris. Dans le premier,

il y a rivalité, et nous croirions compromettre nos propres succès en arrangeant et en favorisant ceux des autres. Dans le second, il y a de notre part indifférence, et nous croirions compromettre notre dignité en nous faisant les flatteurs et les complaisans des êtres vaniteux.

Des causes différentes et même contraires produisent souvent le même effet. Quelquefois une personne enchante et frappe d'autant plus, soit par sa beauté et ses grâces, soit par son esprit et son amabilité, qu'elle est placée dans le cadre qui lui convient, et environnée d'objets qui sont dignes d'elle. Souvent encore, une personne fait une impression d'autant plus agréable et plus profonde, qu'elle forme un contraste saillant avec sa situation.

La charlatanerie consiste à éblouir l'imagination et les sens de manière à faire illusion aux autres sur la mesure de vos talens, de vos forces et des effets qu'on peut en attendre. Il est donc clair qu'il peut y avoir de la charlatanerie dans tous les états. Un ton décisif, tranchant, ou timide, couvert, hypocrite, un extérieur grave et imposant, ou léger et frivole, des récits extraordinaires de choses qu'on prétend avoir vues ou faites, un certain pédantisme dans les bagatelles, ou une certaine manière légère et frivole de traiter les affaires, sont autant d'exemples des artifices innombrables par lesquels on essaie tous les jours d'escamoter l'admiration et de surprendre la confiance.

Après le malheur de répéter sans cesse ce que disent les autres, je n'en

connois pas de plus grand que celui de se répéter soi-même.

Les hommes qui ne sont pas bien avec eux-mêmes, ne sont bien avec personne. Ils accusent tout le monde, afin de ne pas être dans la cruelle nécessité de s'accuser eux-mêmes.

L'habitude du silence peut naître de causes opposées, de méditations profondes qui absorbent l'âme, ou de l'absence de toute idée, de sentimens ardens et concentrés, ou d'une indifférence voisine de l'apathie, d'une longue et profonde solitude, ou de la vie de la cour et du grand monde.

Le silence couvre et cache quelquefois l'inertie la plus entière et la

plus haute activité. Il y a entre ces deux sortes de silence la même différence qu'entre le silence du néant et celui de la nature.

A son entrée dans le monde, on a de l'engouement pour les personnes, du fanatisme pour les choses. A mesure qu'on avance dans la vie, on devient toujours plus étranger à l'enthousiasme, et plus indifférent pour les personnes et les choses.

Du moment où l'on voit que les gens veulent se séparer de vous, il faut nous séparer d'eux. On les met ainsi à leur aise, et l'on sauve sa liberté et sa dignité du naufrage. Il vaut toujours mieux quitter ceux qu'on ne peut pas conserver, que de permettre qu'ils vous quittent.

L'ac-

L'activité remplit le temps; le plaisir tue le temps; l'ennui et l'oisiveté le font mourir d'une mort lente.

Deux des plus funestes effets de la civilisation, c'est que, dans l'état actuel de la société, les hommes mangent trop et lisent trop. On fait l'un sans appétit; l'autre, sans intérêt. On n'attend pas le besoin. Les organes et l'âme sont également affaissés sous la quantité d'alimens dont on les charge.

Les frivolités sont les jouets de la jeunesse. Quand on peut dans cet âge les obtenir aussi facilement qu'on les désire, elles donnent une foule de petites jouissances qui ne satisfont pas l'âme, ou ne la satisfont pas long-temps, mais qui l'amusent. Plus tard, on en

sent le vide et l'on y devient indifférent. L'âme souhaite et cherche quelque chose de mieux, mais elle ne le trouve pas toujours, et ne peut se consoler que par ce besoin même qu'elle éprouve et qui lui donne la conscience de sa grandeur.

L'habit, un habit de choix caractériseroit l'homme, si la mode n'étendoit pas son sceptre uniforme sur toutes les classes de la société. Cependant le caractère se peint encore, et dans les modes que l'on choisit, et dans la manière dont on les adopte, et dans les modifications qu'on y apporte.

Un nouvel aperçu, une idée neuve, fût-elle hasardée, même une heureuse saillie produisent sur l'esprit le même effet que les liqueurs spiritueu-

ses produisent sur les organes. Elles les réveillent et les remontent. Dans ce genre, une folie ingénieuse a souvent servi aux progrès de la raison.

JUGEMENS HISTORIQUES.

Les Romains étoient plus faits pour l'action, les Grecs pour la spéculation. Les premiers avoient plus de principes que d'idées, plus de caractère que d'esprit, plus de force de volonté que d'activité d'intelligence. Les Grecs avoient des traits opposés. Les Romains, graves et réfléchis, regardèrent la philosophie moins comme une science, que comme un instrument et un moyen de direction dans la conduite des affaires. Ils avoient plutôt un grand sens, qu'une raison inquisitive et profonde. Aussi la métaphysique

eut-elle peu d'attraits pour eux. Leur langue même, qui reçut d'eux son empreinte, et qui renforça leur empreinte nationale, se refusoit à ce genre de spéculation. Ils ont adopté les systèmes des Grecs, et surtout la philosophie stoïcienne, qui avoit le plus d'analogie avec leur caractère et leurs besoins; mais ils n'ont proprement naturalisé sur leur sol que la partie morale de ce système et eux-mêmes n'en ont créé aucun.

Les Grecs ont donné au christianisme ce caractère métaphysique qui a produit la théologie scolastique, mais qui, à l'époque de la renaissance des lettres, a provoqué les efforts et favorisé les triomphes de la raison, par les difficultés mêmes dont il a hérissé sa marche. La plupart des sectes chrétiennes sont nées dans l'église grecque.

Il y en a peu qui soient sorties de l'église latine. Constantinople a été le foyer et le siége des subtilités théologiques, comme Athènes l'avoit été des subtilités métaphysiques.

La langue des Grecs étoit à la fois la langue la plus poétique et la plus métaphysique. De là vient qu'ils ont également excellé dans la mythologie qui est la philosophie de l'imagination, et dans la métaphysique qui est la poésie de la raison.

Jamais peuple n'a été plus passionné que les Grecs pour les combats de la dialectique. Désireux de faire effet, ils aimoient par-dessus tout à converser, et converser étoit pour eux discuter. Leur esprit vif et pénétrant leur donnoit une singulière aptitude à ce genre d'escrime. Point de sujet

plus propre à exercer leur talent que la métaphysique, science que la raison ne peut se défendre de chercher, que l'esprit croit à chaque instant atteindre, et qui fuit toujours devant lui d'une fuite éternelle.

Il faut voir ce qui est, et imaginer ce qui peut ou doit être. Le monde réel ne feroit pas un pas vers la perfection sans l'amour de l'idéal, et l'idéal ne se réaliseroit jamais sans la connoissance des faits. Dans le premier état, on n'attend, on n'espère, on n'exige rien ni des choses ni des hommes; dans l'autre, on attend, on espère, on exige trop; et dans les deux extrêmes on ne fait et n'obtient rien.

De fortes passions, une volonté ardente qui fait tout entreprendre, une audace que rien n'arrête, une persé-

vérance que rien ne lasse, une absence totale de principes et de sentimens, une indifférence complète sur le choix des moyens, sur le but lui-même, s'il pouvoit jamais être autre chose que le triomphe du mal : telle est l'énergie des démons, telle étoit celle du Comité du salut public. Une volonté constante, active, forte, inébranlable, qui ne cède ni à l'espérance ni à la crainte, qui n'est soumise qu'à l'action des principes et des idées, et à qui elles inspirent un caractère d'élévation, de pureté, d'éternité: c'est l'énergie de la vertu. Elle triomphera toujours à la longue, si vous la projetez sur un long espace de temps; mais elle succombera dans un moment et dans des circonstances données, parce qu'elle appréhende trop de faire du mal, pour ne pas manquer quelquefois le bien.

Lycurgue avoit tort en plaçant la perfection dans la pauvreté. Son gouvernement étoit contraire à la nature humaine. Une marche progressive et un développement graduel sont la première loi de l'humanité. Les gouvernemens modernes ont tort en ne travaillant que pour la richesse. Acquérir, conserver, maintenir, relever de plus en plus la dignité de la nature humaine, et la placer aussi haut que possible, doit être le but suprême de tous les gouvernemens.

Les anciens nous disent bien ce que Lycurgue a fait, et quel étoit son but le faisant, mais ils ne nous disent pas comment il a pu réussir à le faire. A lire Plutarque et d'autres, on croiroit qu'il n'a pas rencontré d'obstacles. On ne conçoit pourtant pas comment il a pu ravir les propriétés aux uns,

sans donner rien en propre aux autres. S'il a trouvé tout le monde également pauvre, on comprend que la chose étoit plus facile; mais alors on se demande: quels biens a-t-il donc mis en commun? Dans une société pauvre, on peut à la rigueur, par un coup de force, fixer la pauvreté pour quelque temps. Dans une société riche et corrompue, où règne une inégalité excessive, il est impossible de replacer tout le monde dans une égale pauvreté, de manière à ce que personne ne puisse ni ne veuille changer de place et se mettre mieux.

J'aime les livres qui me font oublier le présent. Tous les livres nouveaux, surtout ceux d'une période agitée, portent plus ou moins la couleur du moment, et cette couleur est toujours trouble, parce que les passions

et les intérêts ne laissent ni aux jugemens, ni aux idées, le temps de se poser. Les siècles seuls font cet effet. De là vient que la littérature ancienne est comme un ciel sans nuages, sous lequel on respire un air plus calme et plus doux.

La force relève la mesure, et la mesure relève la force. Mais il est rare que celui qui se sent la force d'aller en avant, sache s'arrêter. La crainte avoit dicté à Auguste le conseil donné par lui à son successeur de resserrer les limites de l'empire, mais le conseil n'en étoit pas moins prudent et sage. Si César en avoit donné un pareil, il l'eût fait avec plus de gloire et de succès.

La mort violente de Jules-César ne prouve pas que le peuple romain

se crût ou fût assez fort pour supporter la liberté tout entière, mais qu'il s'en rappeloit encore assez pour ne pas supporter toute la servitude.

En voyant Auguste arriver lentement à la place que César auroit occupée s'il n'avoit pas été assassiné, place qu'il méritoit par sa gloire, on croit voir un renard hériter la proie du lion, et le vautour s'abattre et s'asseoir dans le nid de l'aigle.

On a souvent comparé Auguste et Bonaparte. Cependant ils ne se ressemblent qu'à deux égards. Tous deux ont dû leur élévation à la lassitude des esprits et à la fatigue des discordes civiles; tous deux ont débuté par adopter les formes républicaines, et se sont abrités sous elles pour tuer plus sûrement la république et pour parvenir

à une autorité absolue. Du reste, il y avoit plus de prudence, de calcul, de ruse dans le caractère d'Auguste; plus d'abandon, d'impétuosité, d'impudence dans celui de Bonaparte. Ce n'est pas qu'il fût étranger à l'artifice, à l'hypocrisie et à l'arithmétique politique, mais il étoit au fond courageux et violent. Au contraire, Auguste étoit froid et pusillanime. Cette différence explique tout.

L'un et l'autre manquoient d'âme, et par là même d'enthousiasme et d'une certaine magnanimité naturelle. César avoit tout cela à un degré éminent.

Auguste, en voyant mourir successivement autour de lui tous ceux sur lesquels il avoit placé ses espérances, en sentant que Livie le dominoit dans des vues bassement intéressées, en

portant le joug de ses habitudes domestiques qu'il ne pouvoit pas supporter patiemment et qu'il n'avoit pas la force de secouer, surtout en lisant dans l'âme de Tibère l'avenir qu'il préparoit au peuple romain, — Auguste a dû descendre dans le tombeau en se demandant quel fruit lui restoit de tous les crimes qu'il avoit commis pour arriver au rang suprême.

Dès qu'il s'agissoit d'usurper le pouvoir suprême, on a vu les caractères les plus audacieux descendre à la ruse, les hommes les plus déhontés et les plus impudens avoir recours à l'hypocrisie, les hommes les plus décidés éprouver une sorte d'hésitation timide, et les plus violens s'abriter derrière le masque de la dissimulation. Quelle différence entre Bonaparte et Tibère! et cependant on les voit emprunter les

mêmes moyens pour déguiser leur ambition, et tâcher de placer leur pouvoir sur le trône et sur l'autel, et de le rendre absolu en l'y plaçant.

Pour peu qu'un tyran ait de l'esprit et de la finesse, il n'est pas dupe des démonstrations extérieures qu'on lui prodigue. Elles n'ont d'autre effet que d'ajouter à tous les motifs de tyrannie qu'il puise en lui-même, le mépris de l'espèce humaine.

Livie pesoit à Tibère, car pour une âme telle que la sienne, les services sont un fardeau, et la reconnoissance une corvée. Il connoissoit trop sa mère pour ne pas la craindre. Elle pouvoit employer contre lui l'ambition, les intrigues, les crimes mêmes auxquels il devoit le trône. En arrêtant les débordemens d'adulation du

sénat qui menaçoient de s'étendre jusqu'à Livie, il se donnoit encore un faux air de modération, et dans le fait il n'écoutoit que la jalousie et la défiance.

Quel spectacle pour Tibère dont l'esprit étoit aussi fin et aussi satyrique que l'âme étoit froidement cruelle, de voir les bassesses de discours et d'action, que la peur dictoit au sénat! Il devoit lui en coûter de ne pas leur prouver par un rire sardonique, qu'il lisoit à découvert dans leur âme. Mais en dévoilant leur secret, il leur ôtoit cette ressource. De ce moment, il pouvoit les mettre dans la nécessité de ne prendre conseil que de leurs dangers, et leur inspirer le courage de la crainte. Il le sentoit, et de là sa dissimulation.

On ne peut comprendre l'apothéose des empereurs romains et leur élévation au rang des Dieux que par la doctrine du fétichisme, ou du culte de la nature, où tout est le signe du Tout. Dans ce système on peut aussi bien adorer un empereur mort, qu'un crocodile, un oignon. De leur vivant, la peur dressoit des autels aux empereurs; après leur mort, la joie que l'on avoit d'en être délivré, produisoit le même effet. La crainte et l'espérance expliquent tous les faux cultes.

Agrippine, femme de Germanicus, avoit le caractère fier, ferme, et même inflexible. La gloire de Germanicus et son amour pour elle, le bonheur domestique dont elle jouissoit avec lui, donnèrent à son caractère une teinte de douceur qu'elle perdit en perdant

son époux. Le malheur, pour peu qu'il vienne de l'injustice des hommes, aigrit et roidit les caractères de cette trempe. La chasteté d'Agrippine, qu'elle sut conserver intacte au sein d'une cour corrompue, lui inspiroit une haute estime d'elle-même et un souverain mépris pour tout ce qui l'environnoit.

Homère a été dans les temps anciens et modernes la source immortelle et intarissable de la haute et grande poésie. Tous les poëtes l'ont lu, relu, médité, et ils lui doivent plus ou moins leurs plus heureuses inspirations. Il a surtout exercé son pouvoir magique sur les poëtes qui ont fait des épopées. Mais il seroit absurde de supposer que ces poëtes n'auroient pas existé sans lui, et que sans lui nous n'aurions pas de poëmes épiques.

Au contraire, nous en aurions peut-être de plus hardis, de plus fiers, de plus originaux. Homère peut avoir enflammé leur génie, mais Homère les a peut-être empêchés de se frayer des routes nouvelles. Ils l'ont trop imité, pour devenir eux-mêmes inimitables. Dans une carrière quelconque, mais surtout en poésie, le premier a toujours un avantage immense.

Virgile auroit peut-être été plus original, plus fécond, plus grand, s'il n'avoit pas connu, admiré, étudié Homère. Il est devenu imitateur, souvent le sachant et le voulant, souvent aussi sans le savoir ni le vouloir. De là vient qu'Homère paroit avoir plus de sève et de génie, Virgile plus de correction et de goût.

Cicéron avoit un beau génie et une belle âme, mais il n'avoit pas un grand génie, bien moins encore un grand caractère, car il manquoit de profondeur et de force. De là vient, que narrateur lumineux et élégant de la philosophie des Grecs, il n'a jamais eu de philosophie à lui, et que dans les troubles civils, il a péri, faute d'un système politique arrêté et d'une marche ferme et uniforme.

Aristote a été le précepteur d'Alexandre, mais on ignore quel degré d'influence il a eu sur son royal élève, quel il l'a trouvé, et quel il l'a laissé. On seroit tenté de croire que cette influence n'a pas été grande. Alexandre avoit un de ces génies qui naissent avec une direction déterminée, qui procèdent par inspiration, bien plutôt que par des combinaisons méthodiques;

il avoit une de ces âmes qui peuvent se dépraver, mais qui tiennent de la nature un élan généreux et magnanime, et qui sont plus capables de grandes que de bonnes actions. Des caractères de cette trempe peuvent recevoir l'instruction des choses, mais rarement doivent-ils beaucoup à l'éducation. L'esprit et l'âme d'Aristote avoient un sceau différent, on peut même dire opposé. C'étoit un esprit vaste et profond, mais méthodique, plus fait pour les idées abstraites que pour les idées individuelles, telles que la vie les donne, et telles qu'il les faut pour les faire entrer dans la vie. C'etoit une âme droite et élevée, car on n'aime pas la vérité à ce degré de vivacité et de force sans une certaine élévation, mais c'étoit une âme froide, dénuée de ce feu de l'enthousiasme qui dans des genres bien différens, ont

rendu Platon et Alexandre créateurs. Ce n'étoit sûrement pas Aristote qui avoit inspiré à Alexandre sa passion pour Homère, mais le jeune héros avoit des affinités naturelles avec le poëte le plus héroïque. Du reste, il falloit peut-être à Alexandre un instituteur tel qu'Aristote, non pour lui donner, ni même pour développer ses qualités, mais pour les tempérer et leur appliquer le correctif nécessaire. C'est l'esprit froid et méthodique d'Aristote qui modérant l'imagination fougueuse et l'âme ardente d'Alexandre, l'a peut-être empêché de devenir encore plus excentrique dans ses plans et plus violent dans ses affections.

Le commun des hommes se ressemble plus ou moins partout, et surtout chez toutes les nations qui sont placées à peu près au même degré de

civilisation. Mais il est rare que les grands hommes se ressemblent, car ils ne sont grands que par l'empreinte marquée, forte, originale, que chacun d'eux tient de la nature, qui le tire du pair et en fait un exemplaire unique. Les ressemblances qu'on établit entre eux, sont des ressemblances apparentes, fausses, trompeuses. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les prétendus parallèles de Plutarque.

Ce n'est pas la perfection du style de Plutarque qui en fait le charme; c'est bien plutôt sa négligence qui lui donne une bonhomie touchante, si propre à le faire aimer, et qui nous garantit sa véracité.

Ce qui rend les biographies de Plutarque à la fois si instructives et si intéressantes, c'est qu'elles peignent

moins l'homme public que l'homme privé. Rarement y apprendrez-vous à connoître toutes les actions des grands capitaines ou des législateurs dans leur liaison, leur développement, leur ensemble. Mais vous y trouverez de ces détails précieux qui révèlent le coeur humain tout entier, et qui contiennent la clef de l'énigme que présente la vie publique d'un homme.

En lisant Montaigne et les écrivains qui lui ressemblent, on apprend à connoître l'auteur bien plus que la matière qu'il traite. Tout y est presque uniquement individuel. Mais comme l'individualité de Montaigne est intéressante, rare, éminente, un exemplaire de l'espèce humaine aussi distingué et aussi original conduit à faire des observations ou des découvertes précieuses sur l'espèce humaine.

Quel-

Quelquefois les défauts ou les côtés foibles d'un homme sont à son siècle, et les grandes qualités par lesquelles ils s'en distingue, sont à lui. Voyez Charlemagne. Souvent aussi les idées, les sentimens, les actions mêmes d'un homme appartiennent à son siècle, et ce qui s'y mêle d'imparfait et de vicieux est à lui.

Voltaire a plus d'esprit que d'imagination, et plus d'imagination que d'âme dans ses tragédies. Ce n'est qu'à force d'imagination qu'il saisit bien le langage du sentiment. Au contraire, Racine avoit l'âme la plus sensible, et par conséquent la plus éminemment tragique. Il ne montre jamais d'esprit dans ses tragédies. L'imagination elle-même y est toujours subordonnée au sentiment. Voltaire sort de lui-même pour avoir de l'âme.

Il est obligé de se transporter dans l'âme des personnages passionnés qu'il fait parler et agir, pour trouver les accens de la sensibilité. Au lieu d'emprunter de l'âme de ses héros, Racine leur en prête et les enrichit de son propre fond.

Ce qui manque essentiellement à Voltaire, comme historien, c'est la gravité, soit celle de la pensée, soit celle du sentiment.

C'est ce défaut de gravité, effet naturel de son esprit gai et malin qui l'a toujours empêché de se pénétrer de son sujet et d'en prendre la couleur. L'histoire des hommes n'est souvent que le tableau de leurs erreurs, de leurs passions, de leurs crimes et de leur malheur. A moins d'une insensibilité parfaite, on ne doit pouvoir tracer ce tableau qu'avec indigna-

tion et avec pitié, car on y voit à chaque page des oppresseurs et des victimes. Beau sujet de plaisanterie! Même en envisageant l'histoire sous un point de vue purement humain, la gaieté et l'ironie y sont pour le moins déplacées. Il ne s'agit pas de l'histoire des singes; ainsi ce n'est pas en singe qu'il faut l'écrire. Il s'agit d'êtres raisonnables et libres. Sont-ils les misérables enfans du hasard, et les victimes de la nécessité? Viennent-ils on ne sait de qui? Vont-ils on ne sait où? Vivent-ils sans destination et sans être une partie intégrante d'un tout quelconque? Se perdent-ils sans retour dans l'immense creuset de la nature, après avoir fait et reçu beaucoup de mal et peu de bien, achetant de courts plaisirs au prix de longues douleurs? Peut-on écrire l'histoire de ces infortunés sans éprouver une compassion

profonde? L'espèce humaine n'est-elle qu'un triste fragment d'une chaîne pesante, éternelle et nécessaire, où par une étrange contradiction, l'intelligence seroit soumise à la force aveugle, la liberté apparente de l'homme à des lois d'airain, la sensibilité la plus délicate à l'impassibilité la plus complète, la puissance d'aimer au bras de fer de la mort, les plus hautes vertus à un ordre de choses général, où il n'y auroit ni vertu ni vice? Ce triste fragment qu'on appelleroit l'espèce humaine, ne mériteroit-t-il pas qu'on dessinât ses traits et qu'on retracât ses formes, ses phases, ses destinées avec une sorte d'intérêt ou de pitié? Mais si les êtres raisonnables et libres sont les enfans de Dieu, un reflet de sa gloire, une foible image de sa grandeur; si ce sont des intelligences perfectibles, sorties du sein de la perfec-

tion, y tendant sans relâche et destinées à s'y réunir un jour ; de ce moment l'histoire des hommes prend un grand caractère. C'est l'esprit de Dieu qui se meut dans tous les mouvemens de l'espèce humaine, et qui leur imprime à tous une sorte de majesté. On ne doit écrire cette histoire qu'avec un sentiment de dignité et de respect, et envisager l'espèce humaine dans ses essais heureux ou malheureux ici-bas, comme un enfant qui donne de belles espérances et qui est fait pour de hautes destinées.

De tous les historiens modernes, Rollin ressemble le plus à Hérodote, autant qu'un homme qui raconte des faits d'après d'autres, peut ressembler à un homme qui raconte ce qu'il a vu et entendu. L'un et l'autre ont la bonhomie de la vertu et la crédulité

de la bonhomie, et tous deux ont une simplicité touchante; avec cette seule différence que l'un a la simplicité du premier âge de l'espèce humaine, et l'autre la simplicité des premiers Chrétiens.

Le Télémaque a une couleur antique dans certains morceaux, non-seulement parce qu'il offre beaucoup d'imitations des anciens, mais encore par la transparence du style et un caractère de simplicité très-rare dans les poëtes modernes; mais il trahit son siècle par ses longues et magnifiques descriptions des beautés de la nature, et par ses longs discours, roulant, non comme ceux de Nestor, sur des détails individuels, mais sur des idées générales et abstraites.

Une des causes principales de l'originalité des poëtes anglois, c'est qu'ils ne passent pas leur vie dans la société, qu'ils n'écrivent pas pour la société, et qu'ils ne se proposent pas avant tout de plaire aux femmes. Ils étudient les anciens ; ils connoissent les poëtes grecs et latins beaucoup plus et beaucoup mieux que ne le font les François; mais ils étudient encore plus la nature, et surtout ils sont étrangers à l'influence meurtrière des salons.

Rien de plus commun que de confondre ce qui n'est que gigantesque avec ce qui est grand. Quand la fortune d'un homme est colossale, ou qu'il gouverne dans un pays où tout est immense, ses actions elles-mêmes se présentent sur une échelle colossale. Ce qu'il projete, ce qu'il exé-

cute, paroît souvent grand, quoique l'idée qu'il veut réaliser par cette dépense de forces, soit souvent mesquine, et les motifs qui le font agir, soient plus petits et plus étroits encore. C'étoit le cas de Potemkin et de Bonaparte. Quelque différens que soient ces deux hommes, ils se rencontrent dans le caractère colossal de leurs entreprises. Ce caractère tient également à leur prodigieuse fortune et aux moyens immenses qu'elle avoit mis dans leurs mains.

» On ne voit pas deux fois le rivage des morts. «

Ce vers de Racine peut être appliqué à un grand nombre d'associations religieuses et politiques, qui à une certaine époque créées ou soutenues par l'esprit du temps, ont pu faire du bien, mais qui détruites à la suite de l'empire d'opinions nouvelles ou par

l'effet des passions qui vouloient s'en débarasser, ne peuvent ni ressusciter ni reparoître. On peut leur rendre une sorte de vie apparente, mais elles ne peuvent plus renaître véritablement.

On reproche aux Jésuites avec raison, la maxime immorale et perverse qu'ils ont souvent suivie sans la professer ouvertement, et qui étoit devenue chez plusieurs un véritable principe: c'est que le but légitime et sanctifie les moyens. On oublie que cette maxime ou ce principe qui subvertit tous les autres, forme aujourd'hui le fond de la morale du siècle, et surtout la doctrine favorite de tous les révolutionnaires. La nature du but que les uns et les autres se proposoient, étoit sans doute bien différente, mais la nature du but ne change rien à la nature de la maxime.

Il y a plus de rêverie que de réflexion dans les ouvrages de Bernardin de St. Pierre, plus de bonhomie que de force de caractère, plus de douceur et de suavité que d'énergie. Au contraire, dans Rousseau, il y a plus de dialectique que de raison, plus de passion que de sensibilité, plus d'humeur personnelle que de sainte indignation contre la corruption et le vice. Il n'y a peut-être pas plus de vérité dans St. Pierre que dans Rousseau, mais il y a plus de conviction et de bonne foi. Bernardin ne voit pas la nature en elle-même, il la voit dans son âme et relativement à son individualité; de là vient qu'il prend les liaisons d'imagination et de sentiment pour des lois de la nature. Rousseau ne voit pas l'homme tel qu'il est et dans son essence qui est la perfectibilité, ni tel qu'il doit être par rap-

port au monde invisible où se trouvent proprement sa destination et sa véritable patrie; il ne le considère que relativement à un état de nature, qui, s'il n'étoit pas purement fictif, seroit en contradiction directe avec la nature de l'homme, et dont l'homme ne seroit jamais sorti, si dans les vues de l'Être infini, il avoit dû y rester.

La méthode de Pestalozzi est le fruit d'un coeur humain et généreux, mais d'un esprit scolastique et borné. Elle étoit abstraite des objets matériels, calculée sur eux et à eux seuls applicable. On ne peut ni voir ni jeter les objets intellectuels et invisibles dans les formes de l'espace et du temps. Cette méthode pourroit donner une sorte de perfection à l'entendement, mais aux dépens de l'imagination et de l'âme, et cependant le génie tient

à l'une, et la noblesse du caractère; l'élévation morale tiennent à l'autre. Même dans le règne des formes matérielles, et dans les sciences physiques, elle n'auroit pas produit des intuitions vives, claires et vivantes. Cette manière de saisir les intuitions tendoit à les convertir en notions. Si cette méthode, inspirée par l'amour des hommes, mais enfantée par une tête plus forte et plus systématique que vaste, eût prévalu, et fût devenue générale, c'en étoit fait de la religion, des beaux-arts, de la poésie, de l'éloquence, je dirois presque des belles actions, en un mot de tout ce qui produit l'enthousiasme et le suppose. Heureusement que ce qu'il y a d'infini dans la nature humaine, a fait repousser cette doctrine étróite et cette méthode mesquine. Le monde moral a triomphé du monde physique.

C'est

C'est une tâche beaucoup plus facile qu'on ne le pense, d'empêcher le mouvement des idées et des actions quand il n'a pas encore commencé, et qu'un peuple y est tout-à-fait étranger. C'est encore une chose facile, de laisser aller le mouvement du peuple comme il veut et aussi loin qu'il veut, sans essayer même de le diriger, de le retenir ou de le contenir. Si la tâche des gouvernemens se réduisoit à l'une de ces deux alternatives, l'art de gouverner seroit à la portée de tout le monde. Il suffiroit pour cet effet, d'une action négative ou d'une inaction totale. Mais il s'agit de donner ou d'entretenir l'impulsion, et en même temps de la modérer et de la régler. Le genre humain fait des progrès, mais il n'est pas indifférent de savoir où il va ni dans quelle direction il marche. La civilisation avance, et tout en

facilitant ce mouvement, le grand art est de paroître le laisser aller.

Il y a des rois dont le règne vaut mieux qu'ils ne valoient eux-mêmes, et des rois qui valoient mieux que leur règne. Louis XIV, quelque distinguées et grandes que fussent ses qualités, appartient à la première catégorie. Quelque grand qu'il fût, la France a été sous son règne encore plus grande que lui. Son siècle et sa nation ont jeté plus d'éclat sur son trône, que le trône lui-même ne leur en a prêté. Louis XVI doit être rangé dans la seconde classe. Il n'étoit pas de force à maîtriser les esprits et les événemens dans une époque orageuse, mais il auroit régné avec succès, et même avec éclat, dans une période tranquille, où il eût été à l'unisson d'un peuple doux et paisible, se reposant dans ses

habitudes, et non tourmenté par le désir et le besoin des innovations.

L'ancienne monarchie françoise, qui expira sous le règne de Louis XVI, étoit une monarchie tempérée par d'anciennes institutions, par les moeurs générales et par le caractère personnel du prince. Il y avoit beaucoup d'abus, mais point de tyrannie. Ces abus naissoient moins de l'arbitraire que du défaut d'une autorité forte et active. A côté des libertés il y avoit beaucoup de liberté général, mais c'étoit plutôt une liberté d'usages, d'opinions, de discours qu'une liberté légale, une liberté de société qu'une liberté sociale, appuyée sur des formes protectrices et garantie par elles. Cette dernière, Louis XVI l'offrit aux François. Elle ne pouvoit et ne devoit résulter que d'une alliance étroite des principes monarchiques avec

des institutions nationales. La France repoussa ce bienfait de la légitimité qui seul pouvoit assurer sans secousse un véritable ordre légal. La France en fut punie par l'anarchie, la tyrannie, le despotisme militaire, et ce ne fut qu'après avoir subi le sanglant délire de l'Assemblée nationale, après avoir passé par la coupe réglée à laquelle la Convention la soumit, après avoir fourni au jeu brillant et dévorant d'un capitaine de génie, des générations entières, qu'elle s'est reposée dans la vraie liberté.

Il y a un faux éclat dans la marche des révolutions; il y a surtout un grand mouvement d'idées, de passions et d'actions. Le premier séduit ceux qui s'attachent aux apparences brillantes; l'autre entraine ceux qui ont avant tout le besoin de l'activité, soit de

cette activité passive qui demande des spectacles intéressans, soit de cette activité réelle qui veut produire de grands effets.

Il y a dans le caractère national en France un mélange de vivacité et de bonhomie, de gaieté et de malice, de grâce et de facilité; mais ce qui me paroît y dominer, c'est la disposition à l'ironie, et le besoin de se mettre ou de paroître au-dessus de tout, en se moquant ou en badinant de tout. Cette ironie n'est pas amère, mais légère et douce. Cette moquerie n'est ni dérisoire ni offensive, mais elle tient à ce que l'esprit l'emporte chez les François sur le coeur. Plus de raison, et surtout plus d'âme, donneroit au caractère quelque chose de plus sérieux, à l'intelligence quelque chose de plus élevé et de plus profond.

Toutes les qualités brillantes se rencontroient chez les Athéniens comme chez les François, et elles étoient également familières aux deux peuples. Mais les vertus privées, obscures, douces sont certainement plus communes en France qu'elles ne l'étoient dans Athènes. En général, les anciens connoissoient peu les vertus domestiques.

En France, dans le moment même où les hommes qui appartiennent à la classe du peuple viennent de commettre un crime, on peut les déterminer à un acte de générosité et de dévouement, ou leur propre coeur peut le leur inspirer. Mais immédiatement après, ils pourront retomber dans des actions dont la seule pensée fait frémir.

La gaieté des Italiens tient de l'insouciance et de la paresse; la gaieté

des François est unie à la vivacité de l'esprit et à l'activité des idées qui entretiennent dans les individus le mouvement de la vie avec la conscience de leurs forces. La gaieté des Italiens est un principe d'inaction, celle des François un principe d'action. Cette dernière est une véritable puissance. Elle explique en partie ce que les François ont supporté et ce qu'ils ont osé pendant la révolution. Elle les consoloit de toutes les privations que leur imposoient le temps et les circonstances, de tous les sacrifices que l'on exigeoit d'eux, et de tout le mal que leur ont fait leurs héros.

Les François aiment les jolis riens, mais ils les traitent comme tels. La facilité avec laquelle ils les inventent, et leur rapide circulation, empêchent que l'esprit ne s'appesantisse sur eux,

En Allemagne, c'est tout le contraire. Chaque joli rien y devient un événement, et en fixant l'attention, prend de la fixité. On peut s'occuper quelquefois de riens sans inconvénient et sans danger pourvu qu'on ne donne à un objet fugitif qu'une attention fugitive, et que les infinimens petits n'obtiennent aussi qu'une portion infiniment petite de notre temps.

Joindre à la hauteur de la pensée qui fait saisir un but élevé le sérieux de la réflexion qui sait calculer les moyens, au courage d'esprit qui brave le danger, à la force de la volonté qui fait tout supporter et tout entreprendre, c'est beaucoup sans doute; mais y associer encore cette gaieté qui élève l'homme au-dessus des circonstances, lui permet de se jouer de tout avec

aisance et liberté, c'est sans contredit acquérir une puissance de plus.

Tous ceux qui avoient profondément étudié l'histoire et à qui elle avoit enseigné à juger les phases des sociétés humaines, ont prévu dès son début tous les malheurs et tous les crimes de la révolution. Ceux qui n'avoient puisé leur politique que dans la philosophie du jour, et qui y avoient saisi quelques-uns de ces principes généraux pris à la surface des choses qui paroissent expliquer tout, et qui au fond n'expliquent rien, ont été dupes des espérances brillantes que le début de la révolution sembloit donner et justifier.

Il faudroit en appeler à toutes les vertus pour réformer l'ordre social avec succès. Au lieu de cela, en France

on a appelé et armé tous les vices pour amener le règne des lois et de la vertu. Or le vice est un principe dissolvant et destructeur; la vertu seule sait conserver et créer. On a cru qu'il ne falloit dans les auteurs d'une révolution que l'éclat du génie et des lumières, et que l'on pouvoit les dispenser de tout le reste. On auroit dit que l'on pouvoit créer des gouvernemens et des états comme on crée une statue, un tableau, un bâtiment, tous les ouvrages qui n'exigent que des artistes habiles, et non des hommes de bien.

Quand les erreurs enfantent des crimes, et que ces crimes en sont même les conséquences naturelles, ceux qui professent ces erreurs, méritent des reproches et ne sauroient échapper aux remords. S'ils n'ont pas prévu les effets de leurs erreurs, ils ont

fait preuve d'imprévoyance, d'ignorance des choses et des personnes, d'un esprit borné et rétréci. S'ils les ont prévus, et que loin d'avoir horreur des principes qui pouvoient et devoient conduire à de pareils résultats, ils ont consenti à en courir les chances, ces crimes retombent sur eux. Quand donc on exalte l'Assemblée nationale pour rejeter toute la masse des forfaits de la révolution sur les Jacobins et sur le Comité du salut public, on se rend coupable d'inconséquence, ou l'on commet une grande injustice. On déifie les causes, et l'on frappe leurs effets de malédiction. L'Assemblée nationale devoit par la violence de ses passions, la fausseté de ses doctrines, l'immoralité de ses moyens, amener le Jacobinisme, et ce dernier enfanter le Comité du salut public. Les passions et les excès du Jacobinisme n'ont

pas été un accident malheureux et funeste de la révolution, mais un résultat nécessaire qui tenoit à son origine et à sa nature. Les Jacobins ne sont pas venus gâter l'ouvrage de la révolution, mais cette oeuvre étoit telle qu'elle devoit produire le Jacobinisme.

Dans les révolutions, ceux qui veulent le pouvoir, font ordinairement une alliance avec ceux qui veulent de l'or, et sans cette alliance les premiers ne pourroient pas agir et ne s'attacheroient personne. Mais les meneurs manquent leur but, parce que du moment où il s'est formé de nouveaux propriétaires, ceux-ci veulent des lois fixes et un gouvernement fort; or ils ne sauroient les trouver que dans la légitimité. Les nouveaux propriétaires rencontrent à leur tour des ennemis dans la foule de ceux qui n'ont pas

eu de part au butin, et qui travaillent à les dépouiller. Ainsi une partie des coupables est punie par ses propres succès, et les autres, dupes de leurs espérances, se retrouvent souvent avec quelques crimes de plus sur leur conscience, sans avoir un sou de plus dans leurs poches.

C'étoit une absurdité digne du siècle des demi-lumières, et où l'orgueil délirant des sophistes a été regardé comme la première des autorités, de croire qu'une législation parfaite pouvoit tenir lieu de tous les autres freins et de tous les autres ressorts, et qu'une législation pareille naîtroit du sein de la corruption.

Dans l'admiration stupide qu'on avoit au commencement de la révolution pour les républiques de la Grèce,

malgré la haine qu'on avoit pour les émigrés et les malédictions dont on les chargeoit, on auroit dû se rappeler, que dans ces républiques si vantées, le parti vaincu s'exiloit toujours lui-même, quand on ne l'exiloit pas, et qu'il saisissoit la première occasion de rentrer dans sa patrie à main armée, pour rétablir les anciennes lois, et pour punir ceux qui les avoient renversées.

Rien ne prouve plus et mieux que la révolution françoise étoit dans ses maximes et ses actions, d'intelligence avec toutes les passions cupides et basses du coeur humain, avec l'orgueil, l'envie, la vanité, l'amour de l'or et du pouvoir, que d'observer la haine et le mépris, la dureté et la moquerie déverser tous leurs poisons sur les émigrés et même sur les plus illustres de

ces fugitifs, sur les Bourbons. Il falloit que ces passions qui enfantèrent la révolution françoise, et qu'elle développa avec une effrayante rapidité, eussent déjà fait des progrès lents, secrets, marqués dans le coeur de tous les peuples, pour expliquer la hauteur dédaigneuse et l'insensibilité glaciale avec lesquelles on accueillit les émigrés dans la plupart des pays. Ce n'étoit pas la personne des princes légitimes qui inspiroit ces sentimens, c'étoit la légitimité elle-même; ce n'étoit pas les nobles, c'étoit déjà la noblesse que l'on poursuivoit, et qu'on auroit voulu faire périr de misère et de mépris.

Les poëtes et les artistes de tout genre ont presque tous embrassé le parti de la révolution, parce qu'ils jugeoient avec leur imagination et non

avec leur raison. Ils voyoient dans ces grandes commotions politiques, des poëmes ou des tableaux en action qui enflammoient leur imagination et leur offroient de beaux sujets d'ouvrage.

Le Comité de salut public auroit perdu la France, si les François ne l'avoient pas sauvée. Tandis que les crimes de la tyrannie déshonoroient la France, les vertus guerrières conservèrent ou rétablirent l'honneur national.

Tout l'art de la guerre se trouve dans le calcul comparatif de l'espace et du temps, qui seul donne les moyens de faire mouvoir les masses avec sûreté et avec promptitude, vers un point donné. Porter des masses supérieures sur un point foible, ou rendre foible un point fort, uniquement par la vi-

tesse et la force avec lesquelles on agit, c'est tout le secret des victoires.

Les Jacobins n'ont pas eu de système, mais ils ont eu un plan. Ils n'ont pas été mûs ni dirigés par des principes, mais par des passions dont la violence n'empêchoit pas leur esprit de calculer sa marche. On n'auroit jamais dû parler de leurs idées, mais de leurs fureurs qui leur furent inspirées par la vengeance, et plus tard par la crainte. C'étoient des forcenés qui vouloient arriver par le crime à la puissance, et qui se surfaisoient l'un l'autre en scélératesse. Mais ceux qui faisoient trembler tout le monde, tremblèrent bientôt pour eux-mêmes, ils tâchèrent de gagner leurs ennemis de vitesse, en commettant toujours de nouveaux crimes afin de ne pas succomber sous les crimes de leurs rivaux. Ils

commencèrent par combattre pour le pouvoir, et finirent par combattre pour leur existence.

Les partis supposent des opinions différentes; les factions, des intérêts différens. Dès qu'il y a des factions dans un pays, les vices s'emparent d'elles à la suite des passions qui les animent. Elles ont un objet quelconque que l'intérêt personnel leur signale. Que ce soit l'égoïsme de l'ambition, ou celui de la vanité, ou celui du plaisir, peu importe. C'est toujours de l'égoïsme, et cette basse passion qui corrompt la moralité dans son principe, rend les factieux indifférens sur le choix de leurs moyens. Peu de factieux ont eu plus de talens que ceux qui dans l'Assemblée nationale détruisirent tout ce qui existoit en France. Ils joignoient l'éloquence à

l'intrigue, l'art de caresser et de séduire les esprits supérieurs à celui de menacer et d'intimider les coeurs timides, l'audace à l'adresse, et le sophisme au crime. En un mot, ils savoient employer à propos et faire jouer habilement les ressorts de tout genre. S'il y a eu rarement des factions plus brillantes de l'éclat du talent, il y en a eu rarement de plus perverses en fait de principes, de plus dangereuses par leurs oeuvres.

Le fanatisme de la liberté, la haine de l'étranger, l'honneur national et surtout la terreur, expliquent toutes les premières victoires de la guerre de la révolution. La terreur donna le courage de la peur à ceux qui n'en connoissoient pas d'autre, et qui s'armèrent contre l'étranger pour échapper



aux tyrans ; le fanatisme enflamma les jeunes gens qui dans la liberté adoroient non les lois qu'on leur donnoit, non les faits qui les entouroient, mais leurs propres idées, ou plutôt les rêves de leur imagination ; l'honneur national anima les vrais citoyens qui tenoient avant tout à la gloire et à l'indépendance de l'antique France. Les premières victoires créant la force morale de la confiance, multiplièrent les forces physiques, et enfantèrent des victoires nouvelles. Le génie d'un côté, et la foiblesse de l'autre, firent le reste.

Il y avoit aussi loin des lois et des institutions de la démocratie royale et de celle de la république françoise à la vraie liberté, que des assignats à la valeur réelle de l'or et de l'argent.

On a attaqué par les principes de l'économie politique, les assignats, les mandats et toutes les opérations financières du gouvernement françois dans les premiers temps de la révolution. On leur faisoit trop d'honneur en les attaquant sérieusement, et l'on devoit faire rire tout bas les auteurs de toutes ces créations éphémères. Ils savoient bien que le temps ne tarderoit pas à en faire justice, mais ils vouloient que cette insigne démence payât la révolution, et que ce grand crime politique leur donnât les moyens d'en commettre d'autres. Dans les vues de ceux qui prenoient ces mesures, elles ne devoient être ni bienfaisantes, ni sages, ni durables. C'étoient des relais qui devoient les conduire plus loin. Peu leur importoit que les chevaux périssent et que la voiture se brisât après avoir rempli leur but.

C'étoient des barils de poudre destinés à faire sauter les fondemens de l'ordre social et tous les trônes de l'Europe. Ce but rempli, on savoit bien que les barils vides seroient jetés de côté.

Après les tourmentes des guerres civiles, et de longs orages politiques, le repos et la tranquillité ont un faux air d'ordre de justice, de liberté même, qui leur concilie tous les coeurs, et qui peut faire supporter la servitude la plus entière et la plus complète. Auguste ne dut son pouvoir qu'à ce sentiment consolateur qu'il fit le premier éprouver aux Romains. Bonaparte crut que le caractère françois lui prescrivoit une autre marche, qu'il lui falloit concilier le repos et l'action, la tranquillité et la gloire, en plaçant le repos dans l'intérieur de la France,

et l'action au dehors. En suivant cette marche, il consulta beaucoup plus ses goûts et ses penchans que ses nécessités politiques ou du moins les vrais intérêts de la France, et ce fut ce qui le perdit.

Bonaparte avoit enivré le peuple françois, en le faisant boire à longs traits dans la coupe de la gloire. Il avoit profité de cette ivresse et du sommeil qui l'accompagne toujours, pour dépouiller les François de tous leurs droits. Après avoir fait de longs excès de gloire, ils se sont réveillés et désabusés; renonçant à cette liqueur enivrante qui les avoit séduits, ils ont préféré d'appuyer leur existence civile et politique sur la légitimité.

Qui l'eût cru? Ces mêmes Bourbons qui avoient été regardés dans

leur exil par les rois et les peuples de l'Europe comme un fléau et une calamité que chacun d'eux tâchoit de détourner de sa tête en la faisant tomber sur celle de son voisin, furent considérés vingt ans après comme le salut de l'Europe et la sauvèrent en effet.

Il y a des jésuites en politique, tout comme il y a des jésuites en religion. Les uns et les autres se rencontrent dans le même principe, tous deux professent que le but légitime les moyens, et que tout est indifférent ou permis, dès qu'il s'agit de faire triompher ses doctrines et de s'emparer du pouvoir.

Ceux qui ont gagné, comme ceux qui ont perdu à la révolution, en sont dans la règle de mauvais juges. Encore

core bien moins les bourreaux et les victimes en sont-ils des juges compétens. Beaucoup d'hommes probes et purs ont été dans l'origine ses partisans ou ses antagonistes. Ceux qui en étoient les partisans, suivoient des idées vagues ou fausses de perfectionnement, ceux qui en étoient les antagonistes, ne consultoient que les principes. Les uns partoient d'abstractions vicieuses qui sous une écorce brillante cachoient des fruits empoisonnés; les autres désenchantoient ces théories brillantes en leur opposant les faits. De là l'extrême diversité des jugemens.

Aujourd'hui les révolutionnaires sont incurables et incorrigibles. Ils n'ont d'autre intérêt ni d'autre passion que celle du triomphe de leurs fausses doctrines. Ces doctrines leur

paroissent tellement vraies et leur inspirent un tel fanatisme, qu'elles ne peuvent jamais à leurs yeux être battues par les événemens. Les faits mêmes qui sont nés de ces doctrines funestes et qui les ont frappés de réprobation, tout en les punissant, ne paroissent que des accidens malheureux, ou des circonstances contraires que les principes révolutionnaires ont rencontrées, et qui les ont empêchés d'exercer leur action bienfaisante. D'autres temps peuvent leur être plus favorables; des mains plus habiles ou plus heureuses auroient pu prévenir ou corriger ces accidens; ainsi l'on auroit tort d'être découragé et de craindre de recommencer.

A voir la rapidité et la facilité extrême avec laquelle les hommes perdent le souvenir des événemens les

plus désastreux, où la puissance du gouvernement n'étoit que la puissance du crime, on croiroit que les individus et l'espèce humaine toute entière n'ont ni mémoire, ni personnalité, mais que leurs sensations, leurs sentimens, leurs idées ressemblent dans leur cours à celui d'un fleuve, où les gouttes d'eau comme les vagues, les vagues comme les gouttes d'eau passent une fois sans laisser de traces de leur passage, et ne reparoissent plus.

Le seul moyen d'empêcher l'extrême mobilité de tous les rapports, de développer l'esprit conservateur dans les peuples, et d'établir la stabilité des institutions, est de l'appuyer sur la distinction des classes. Grâce à cette heureuse combinaison née de la nature des choses, l'aristocratie de l'Angleterre n'est pas une aristocratie d'in-

dividus, mais de familles. Sans elle, on n'auroit que des individus sans liaison entre eux, sans consistance, dont le despotisme auroit bon marché. Sans l'aristocratie des propriétés, on verroit le règne des prolétaires, qui voulant comme de raison devenir propriétaires, améneroient un revirement général des propriétés. La stabilité des opinions, des maximes, des principes, tient à cette stabilité des fortunes dans les mêmes familles, et cette stabilité morale est la base de l'ordre social. Il en est à cet égard des organisations politiques, comme des êtres physiques et matériels. Destinées à se développer et à se perfectionner, elles ne peuvent y parvenir qu'autant qu'elles ont une racine profonde, fixe, immuable dans le sol, et que ce sol lui-même est ferme et solide. Alors les institutions sociales poussent comme les arbres

en hauteur et en circonférence, mais toutes les institutions qui n'ont pas une racine pareille sont renversées par le premier coup de vent, comme les arbrisseaux qui se trouvent plantés à la surface d'un sol sablonneux et mouvant.

La France manque d'une véritable aristocratie, et c'est-là le grand défaut de sa constitution. La pairie y est encore presque purement nominale et titulaire. Beaucoup de pairs n'ont d'autre poids politique, ni d'autre considération, que celle de leurs talens personnels. La plupart vivent de pensions ou de traitemens. Le plus petit nombre possède des terres qui forment ou puissent former des majorats. De là vient que l'esprit des deux chambres ne diffère pas dans la réalité. Elles ont trop de conformité dans leur

composition respective, et leurs élémens se ressemblent trop. D'un côté, la chambre des pairs est dans la dépendance du trône, puisqu'elle attend ou reçoit de lui des bienfaits; de l'autre, elle est formée d'élémens trop mobiles eux-mêmes pour contre-balancer l'action de la chambre élective. Elle a d'autant moins l'habitude de l'immobilité, qu'elle n'est pas convaincue que cette immobilité soit nécessaire.

La première condition de l'existence et de la durée d'une aristocratie quelconque, consiste dans de grandes propriétés territoriales, inamovibles, fixées irrévocablement dans les mêmes familles. Alors, il se forme un esprit de famille constant et durable, où se perpétuent, avec ces propriétés, certaines maximes. Cet esprit de famille passe de bonne heure dans les aînés, qui héritent des titres et des

droits politiques de leurs pères, et leur donne des affinités électives avec les principes conservateurs, et une sorte d'homogénéité avec le trône.

Le Roi seul a l'initiative des lois en France. Le Roi seul en a la sanction. En Angleterre, le Roi partage l'initiative avec les deux autres pouvoirs. Le Roi seul a la sanction. Ce dernier droit est plus nécessaire dans la Grande-Bretagne qu'en France, parce que sans ce droit les chambres pourroient au Roi d'Angleterre proposer des lois contraires à ses vues, à ses principes, à ses intérêts. Cependant, même en France, ce droit est très important, parce que les projets de lois présentés par les ministres pourroient recevoir de tels amendemens qu'ils deviendroient presque des lois nouvelles

En France, le Roi pourroit rarement espérer qu'un projet de loi, amendé de cette manière par la chambre des députés, seroit arrêté et repoussé par la chambre des pairs. Les rapports d'existence et de propriété des députés et des pairs étant à-peu-près les mêmes, leurs points de vue diffèrent aussi peu que leurs intérêts.

Les ordonnances royales et la latitude qu'on leur donne en France, sont au fond la base de l'autorité royale, et le moyen par lequel elle se met au-dessus des entraves gênantes que la constitution lui apporte. Aussi, dans l'état actuel des choses, y a-t-il peu de lois dont la France ait un besoin stricte et dont elle ne puisse se passer au moyen des ordonnances. Un ministre qui connoit toute l'étendue des ressources que présente ce

moyen, et qui sait les employer, peut facilement avoir les mains libres. Ces ordonnances, pour peu qu'on les fasse avec mesure et précaution, ne peuvent même pas fournir un sujet d'accusation contre les ministres. Selon la charte, un ministre ne peut être accusé qu'autant qu'il se rend coupable de concussion et de trahison; or il faudroit être à la fois bien malhonnête et bien mal-adroit pour s'exposer à ce danger.

DE LA FORCE DU CARACTÈRE.

Dans la sphère où tout dépend de la nature de la volonté, il faut croire qu'on peut tout ce qu'on veut, afin qu'on veuille tout ce qu'on peut, et que la volonté atteigne les dernières limites de la puissance.

Ceux même qui ont des principes, les mettent souvent en réserve pour les grands jours, comme une vaisselle d'apparat. Pour la vie usuelle et l'emploi journalier, on a une foule de petites maximes de mauvais aloi, ou peu

solides et fragiles, dont on se sert de préférence.

Les principes dépendent beaucoup plus du caractère, que le caractère ne dépend des principes.

Les principes sont des idées fixes, premières, directrices, qui ont d'autant plus d'influence qu'elles sont plus simples et moins nombreuses. Le défaut d'idées empêche d'avoir des principes, mais souvent aussi beaucoup d'idées partageant l'attention et les forces, empêchent que quelques-unes d'entre elles ne deviennent dominantes.

La sphère de l'intelligence et celle de la volonté paroissent quelquefois entièrement différentes l'une de l'autre, au point qu'on seroit tenté de croire qu'elles n'ont ni contact, ni communi-

cation. On marche à côté de ses lumières. On fait ce qu'on blâme, ce qu'on condamne, ce qu'on marque d'un sceau de reprobation et de mépris. On ne fait pas ce qu'on approuve, ce qu'on admire, ce qu'on juge même nécessaire et d'une nécessité stricte.

Une vue nette, étendue, parfaitement juste paroît incompatible avec l'enthousiasme du bien, car elle montre les inconvéniens à côté des avantages, les obstacles avec les facilités; elle tempère les espérances par les craintes. Toutes ces considérations ôtent à l'âme une partie de sa chaleur et de sa force; souvent l'amour du bien manque d'un point d'appui dans cet espace infiniment petit.

Dans les affaires, rien ne ressemble plus à l'indolence, à la foiblesse,

à

à l'incapacité, qu'un mépris réfléchi et une indifférence raisonnée pour les avantages que la foule se dispute; et rien ne ressemble davantage à cette insouciance philosophique, que l'indolence, la foiblesse et l'incapacité.

Rien de plus rare que le mélange de sang-froid et d'enthousiasme, de mouvement et de mesure, qu'il faut pour réussir dans les entreprises difficiles et grandes. Les uns voient ce qu'il faut faire, et le courage d'action leur manque. Les autres veulent faire, mais ils voient mal, et ils ont plus de chaleur que de lumière.

Le seul moyen de concilier le sentiment de notre liberté avec la nécessité d'airain des lois de la nature, est de lui obéir en être raisonnable, et non en simple machine. On croit

céder volontairement quand on cède avec conviction, et l'on a l'air de choisir librement quand on se rend raison de son choix.

Tel paroît céder dans une foule de détails, qui ne cède point. Il n'a pas de volonté sur ces objets, tant ils lui sont indifférens. Souvent un homme paroît manquer de volonté, parce qu'il veut fortement une seule chose qui l'absorbe tout entier. On pourroit dire, qu'il a trop de volonté pour avoir des volontés.

L'humeur est une affaire de tempérament; la réflexion l'altère ou la dénature, mais rarement elle la rectifie ou la corrige.

Des idées exclusives, de l'exagération dans les sentimens, une imagina-

tion excentrique, des passions vives et impétueuses ne prouvent pas de la force, mais de la foiblesse. L'âme qui se laisse aller et entraîner à ces mouvemens, est plutôt passive qu'active. La modération est la véritable force. C'est une force d'arrêt que l'âme exerce sur elle-même. Par un acte de sa volonté, elle jette l'ancre et ne se laisse pas aller au courant des impressions et des idées involontaires.

Personne ne fait dans le monde ni tout le bien, ni tout le mal qu'il pourroit faire. Ne l'attribuez pas toujours, ni au défaut, ni à l'empire des principes, mais à la force d'inertie, qui est aussi réelle dans le monde moral que dans le monde physique.

Notre vie est une mosaïque mal rapportée, où il y a rarement

du dessin, et plus rarement de l'unité.

Dans chaque moment donné, chacune de nos actions nous paroît libre; et souvent, dans le passé, l'ensemble de la vie ne paroît pas l'être.

Dans l'appréciation des actions humaines, insistez-vous sur l'empire des circonstances, de l'organisation, de l'éducation, des habitudes, vous faites des hommes de véritables machines. Ne tenez-vous aucun compte des circonstances, vous faites de tous les vicieux, et même de tous les gens foibles, autant de monstres, et de tous les hommes de bien autant de dieux.

Exagérez-vous la puissance de la liberté de l'homme dans toutes ses actions, vous lui faites tort; exagérez-

vous la dépendance de l'homme, vous le dégradez. Dans le premier cas, vous le mépriserez; dans le second, vous le rendrez méprisable.

L'amour-propre nous rend facilement fatalistes. Nous rejetons sur je ne sais quel destin, ce qui n'est que l'effet de nos passions, de notre imprévoyance, de notre légèreté. Nous consentons à n'être que des machines, quand notre jeu n'a été ni brillant ni heureux. Mais aussi souvent qu'il nous arrive de réussir dans des entreprises difficiles, ou de faire de belles actions, l'amour-propre nous ramène à la liberté.

Les habitudes et les passions sont les principaux ressorts de notre activité. Les idées saines et justes que la raison nous présente, n'ont pas

souvent autant d'empire sur nous. Il est rare que ces idées deviennent des principes, ces principes des sentimens, ces sentimens des habitudes, et il est plus rare encore que le désir du bien devienne penchant, goût, passion, avec autant de rapidité que le désir du plaisir.

Plus on a de raison et de force d'âme, et plus on se soumet facilement au mal que vous fait la nature; plus on a de raison et de force d'âme, et plus on se révolte contre le mal que vous font les hommes.

Il y a des familles où les moeurs ont dégénéré, mais où l'on conserve encore un respect de tradition pour les principes et les maximes qui étoient à l'unisson de l'âme forte et mâle des pères, et qui effarouchent l'âme effé-

minée des enfans. Ainsi l'on conserve dans les châteaux d'antiques armures, trop lourdes et trop grandes pour la génération actuelle; elle désespère de les porter avec succès, mais elle va les contempler de temps en temps avec étonnement.

Rien de plus dangereux dans la société que le fanatisme du bien. La pureté des motifs semble dispenser des mesures de la prudence, fait passer légèrement sur la nature des moyens, et rend indifférent sur les suites des actions. On ne peut guérir les fanatiques de ce genre ni par le ridicule, ni par le raisonnement.

DES FEMMES.

Toutes les qualités du coeur, et même celles de l'esprit, tout le génie, toute la vertu, toute la perfection d'une femme se trouvent et se réunissent dans la perfection de l'amour. Une femme qui sait aimer avec force, avec délicatesse, avec pureté, avec constance ce qu'elle doit ou ce qu'elle ose aimer, sait tout ce qu'elle doit savoir. Elle se passe du reste, l'ignore ou le devine.

Il n'y a rien de plus désintéressé qu'une femme qui aime. L'amour fait taire chez elle toute espèce d'égoïsme.

Ce désintéressement peut venir de l'intérêt exclusif qu'une passion inspire pour un seul objet. Mais les femmes sont encore désintéressées, quand elles n'aiment plus. Le grand, l'unique intérêt de la vie n'existant plus, ou cessant d'exister pour elles, on les voit d'autant plus disposées à se vouer tout entières à l'intérêt des autres.

La piété et l'amour sont la perfection des femmes. La piété n'est que le couronnement de l'amour. L'amour, dans sa pureté, est une piété véritable.

Ce qui seul prouveroit que les femmes savent mieux aimer que les hommes, c'est que le mérite réel l'emporte souvent chez elles sur l'amabilité de l'esprit, et celle-ci sur les agrémens extérieurs. Elles aiment facilement ceux qu'elles estiment et admirent.

Plus souvent encore elles aiment la gloire de leurs amans, elles en sont jalouses au point qu'elles ne peuvent pas séparer l'amour et la gloire.

La poésie convient beaucoup plus aux femmes, surtout aux jeunes personnes, que les romans. Quand je parle de la poésie, je n'entends pas une poésie efféminée, molle, lâche, mais la haute poésie, et surtout la poésie religieuse. L'épopée, la tragédie, l'ode, l'hymne, doivent seules jouir du beau privilége de nourrir l'imagination des femmes, et de donner à leur âme plus d'élan et plus de richesse. Les romans dégoûtent du monde réel dans lequel les femmes sont pourtant appelées à vivre; car d'un côté les romans ont un faux air de ressemblance avec le monde réel, et de l'autre, ils en diffèrent du tout au tout,

et en éloignent par là-même, en réunissant sur un point de l'espace et de la durée, des événemens extraordinaires et des êtres qui ne le sont pas moins. La poésie a sans doute aussi ce dernier caractère, mais comme elle peint l'idéal pur, et qu'elle le projète dans un monde idéal, elle élève l'âme, elle l'enflamme sans la mettre le moins du monde en contact avec le monde réel, et par conséquent sans prêter à des applications et à des comparaisons aussi fausses que dangereuses.

Rien ne prouve mieux combien les femmes sont exclusivement destinées à être épouses et mères, que de voir, quand elles n'ont été ni l'une ni l'autre, à l'époque où leurs charmes se flétrissent, leur destitution et leur abandon. Que leur reste-t-il quand elles n'ont pas eu le bonheur de former ces relations si

douces, ou le tort irréparable de les avoir négligées et violées. Quand la mort les brise, les femmes ont du moins la consolation des souvenirs.

La vieillesse des femmes est plus précoce et plus triste que celle des hommes. La beauté et les grâces s'évanouissent encore plus vite que la force. On cesse de plaire bien long-temps avant de cesser d'être utile.

Dans les grandes et décisives occasions, les femmes sont capables d'un courage brillant et d'une haute énergie. Alors, par un effort généreux, elles sortent en quelque sorte d'elles-mêmes. Dans la vie ordinaire et commune, elles ont plutôt le dévouement de la patience, que l'héroïsme d'action.

La haine des femmes est plus forte et plus durable que celle des hommes, à raison de ce que la haine devroit leur être plus étrangère, et qu'elles la conservent et la développent, comme toutes leurs passions, dans le silence de la retraite.

Une femme qui a perdu la chasteté, est capable de tout. A-t-elle une âme commune? elle marchera de déréglemens en déréglemens, et tombera dans la bassesse. A-t-elle une âme fière et superbe? elle ne reculera pas même devant le crime.

Quelquefois les femmes qui ont perdu toute retenue, conservent encore de la pudeur. Elles ne rougissent pas de faire le mal, mais elles rougiroient de le faire sans décence.

Comme les femmes échappent à l'éducation publique, qu'elles apprennent plus des choses que des livres, et qu'elles consultent plus leur coeur que leur esprit, elles ont presque toujours plus d'originalité que les hommes; elles sont elles; ce qu'elles sentent et disent, leur appartient. Nous au contraire, jetés dans les moules divers des colléges, des différens états et des institutions sociales, nous perdons facilement notre empreinte originaire et primitive.

La question de la supériorité des deux sexes est une question absurde. L'homme et la femme sont deux variétés de la nature humaine, qui pour être parfaites, chacune dans son genre, ne doivent pas se ressembler, et qui diffèrent par leurs qualités comme par leur destination. Leur union dans un

mariage bien assorti forme l'ensemble moral le plus achevé.

Une femme qui fait profession d'impiété, révolte plus qu'un homme impie. On la soupçonne de répéter par air ou par imitation, un langage qui n'est pas le sien. Comme la religion est une relation d'amour et de sentiment, une femme impie trahit de l'insensibilité, ou plutôt elle annonce qu'elle n'est plus femme. Enfin, il y a une sorte d'indécence à briser les barrières qui défendent la chasteté, la pudeur, les moeurs. Une femme jalouse de sa vertu devroit les multiplier, et celle qui les détruit, paroît annoncer qu'elle n'y attache aucun prix.

Comme les plantes et les fleurs, les femmes ont un caractère commun; mais elles varient de position et de

caractère. Les unes sont brillantes, mais froides et inodores comme la tulipe; d'autres, tendres et mobiles comme la sensitive. Celles-ci, comme la rose, étalent dans un parterre leurs couleurs et leur éclat; celles-là naissent et meurent comme la violette dans un vallon solitaire, au pied de quelque rocher écarté.

Rien de plus sublime qu'une femme d'esprit et de caractère, qui par principe s'assujettit aux petits soins de l'économie; mais la plupart des femmes les remplissent par instinct et par habitude; elles n'ont pas besoin de descendre pour se trouver au niveau de ces occupations. Elles ne voient, ne désirent, ne soupçonnent rien au-delà.

Entre hommes, l'amitié est un échange d'idées et d'actions; entre fem-

mes, un échange de sentimens. Chez les uns, elle n'est souvent qu'un besoin de l'esprit; chez les autres, elle est toujours un besoin du coeur.

L'amour doit la plus grande partie de ses charmes à l'imagination. En effet, sans cette foule d'idées accessoires, de sentimens vagues, d'impressions confuses, de craintes et d'espérances, de souvenirs et de regrets, dont l'imagination entoure, déguise, couvre, embellit l'amour, il perdroit sa dignité, et cesseroit d'être un sentiment céleste.

L'amour a quelque chose de sublime dans son désintéressement, ses délicatesses et ses sacrifices; il tient de l'infini, comme tous les sentimens que l'imagination produit, entretient, féconde et embellit. L'éloignement, les distances, les difficultés, des cir-

constances extraordinaires le nourrissent, et lui donnent ce vaporeux et ce vague dans lequel l'imagination aime à se perdre.

L'amour n'est jamais une vertu, car on n'aime jamais ni par raison ni par devoir; mais l'amour ressemble quelquefois à la vertu, quand un hasard heureux réunit sur un même objet le devoir et l'amour.

Les hommes pardonnent difficilement les foiblesses de l'amour, dans l'âge où ils ne peuvent plus en avoir, et les femmes, dans celui où elles ne peuvent plus en inspirer.

Tel méprise les femmes, afin de pouvoir sans scrupule les rendre méprisables.

Les complimens les plus fins et les plus délicats plaisent rarement aux femmes sensibles, à moins qu'ils n'ayent une teinte de sentiment. Tant de présence et de liberté d'esprit suppose un coeur entièrement libre, et c'est le coeur qu'elles voudroient toucher.

La plupart de ceux qui font métier de dire aux femmes des galanteries, les traitent comme des enfans qu'il faut amuser, ou comme des jouets dont on s'amuse.

Les passions tendres font aimer la solitude, et la solitude fait aimer les passions tendres.

Défiez vous d'un homme qui pour guérir de sa passion, cherche la re-

traite; il veut la nourrir bien loin de l'éteindre et de l'étouffer. Croyez qu'il vous trompe, ou qu'il se trompe lui-même. Comptez au contraire sur la prochaine guérison de celui qui cherche le monde.

Les gouvernemens qui craignent de se compromettre, emploient souvent des négociateurs non-avoués pour faire les premières ouvertures. Dans l'âge de l'amour, les femmes ont besoin d'une amie, parce qu'elles veulent faire savoir beaucoup de choses à l'objet aimé sans paroître les avoir dites, et diriger certaines démarches sans se montrer.

Les jeunes filles paroissent souvent aimer leurs compagnes avec une vivacité qu'elles ne retrouvent plus dans les autres âges; c'est que leur coeur

prend le change, et qu'il n'a pas encore trouvé son véritable objet. Quelquefois aussi c'est un artifice de leur part. Leur vivacité dans l'amitié doit faire soupçonner celle qu'elles porteroient dans l'amour, et la sensibilité qu'elles montrent, annoncer tous les trésors de ce genre qu'elles renferment dans leur sein, et qu'elles tiennent en réserve pour une véritable passion.

Dans l'enfance, ce sont les jeu qui lient les femmes; dans la première jeunesse, les confidences; et après le mariage, souvent les conseils et les consolations.

Les devoirs des femmes sont beaucoup plus difficiles que ceux des hommes, précisément parce qu'ils parois-

sent plus faciles. Ceux des hommes supposent plus d'effort dans un moment donné; ceux des femmes demandent plus de continuité et de persévérance.

DE LA GLOIRE.

La réputation peut être usurpée, elle est l'opinion des contemporains; la gloire ne l'est jamais, elle est le jugement de la postérité.

Les esprits foibles et les âmes vulgaires sont trop étroites pour loger le désir de la gloire. Ce désir lui-même est une grande pensée, un sentiment noble et généreux; un jet aussi vigoureux ne peut sortir que d'une terre riche et féconde.

Point de gloire sans un haut degré de perfection; point de perfection

dans les arts du dessin, en poésie et en éloquence, sans gloire.

L'amour de la gloire est une des premières passions du coeur humain. Le sauvage la connoît comme l'homme civilisé. Alexandre n'étoit pas plus épris de la gloire que tel Cacique pour qui sa forêt est l'univers, et sa horde le genre humain. L'amour de la gloire est un instinct d'immortalité; c'est un moyen offert à l'imagination, pour satisfaire ce besoin de l'infini qui la nourrit et la dévore, et qui fait à la fois sa gloire et son tourment.

Il n'y a point de héros pour son valet de chambre. Ce mot répété à satiété par la médiocrité ou par l'envie, pour désenchanter les hommes sur la grandeur de l'homme, ne prouve rien contre le véritable héroïsme. Le héros

héros se montre dans les grandes occasions, dans la vie publique, dans les momens difficiles qui demandent les combinaisons du génie, la force de la volonté, la pureté et l'élévation du caractère. Le valet de chambre ne voit rien de tout cela, parce que dans les détails uniformes de la vie privée, le héros n'est plus qu'un homme qui a ses foiblesses comme il a ses vertus privées. Le jugement du valet de chambre ne peut donc rien ôter de la gloire du héros. Il n'y auroit pas de beau tableau pour un myope dont l'oeil auroit les propriétés de la loupe, et qui ne verroit que les taches et les poussières du tableau, ou tout au plus quelques points isolés.

Les gloires historiques portent et reposent sur les gloires littéraires, et ces dernières sont une véritable loterie.

On ne sait ce que le ravage du temps, de la nature et des hommes sauvent ou perdent, conservent ou détruisent. A titres égaux d'immortalité, beaucoup d'ouvrages ont péri, qui valoient autant et peut-être mieux que ceux qui ont été conservés.

Le nombre de ceux qui ne connoissent pas même le nom des grands hommes et des beaux génies qui ont honoré l'espèce humaine, est immense; le nombre de ceux qui les connoissent et les admirent, est petit. Mais ces derniers sont l'élite de l'humanité, les représentans du vrai, les juges du beau, qui acquittent de siècle en siècle la dette de l'humanité. C'est avec eux qu'on veut s'identifier quand on désire de vivre dans la mémoire des hommes. L'idée de laisser dans ses actions et dans ses ouvrages l'empreinte

de son âme, et de faire partager ses pensées et ses sentimens à des êtres qu'on eût soi-même admirés, si l'on avoit été à même de les connoître, est une idée ravissante.

Les prôneurs et les détracteurs des hommes de génie, le sont presque toujours par amour-propre. Les uns veulent paroître s'élever à leur niveau, en montrant un enthousiasme éclairé; les autres veulent les rabaisser jusqu'à eux, en relevant leurs erreurs et leurs défauts, et croient que la critique fait preuve d'un esprit supérieur. Les premiers veulent faire briller l'ardeur d'une âme énergique et forte, les autres le sang-froid d'un esprit réfléchi et profond.

Que de gens prennent l'impuissance pour de la sagesse! Que d'hommes

sans moyens parlent avec un secret plaisir des erreurs du génie et des excès des âmes ardentes. On croiroit entendre un ruisseau se glorifier de ce qu'il ne se déborde jamais, et ne cause pas les ravages du Rhin et du Danube.

La médiocrité orgueilleuse voudroit que le mérite seul, et non la naissance, décidât de la place qu'on occupe dans la société; elle croit qu'elle parviendroit à tout sous un tel régime, et ne se doute pas qu'elle ne parviendroit à rien. La médiocrité envieuse aime mieux que ce soit la naissance que le mérite qui assigne les rangs, car elle peut se consoler de sa nullité en la rejetant sur un hasard malheureux.

Une révolution céleste qui feroit disparoître la terre de notre système, comme tant d'étoiles fixes ont déjà disparu dans le système de l'univers, mettroit fin à ces rêves d'immortalité qui ont une si puissante et si heureuse influence sur le génie, et reduiroit en poussière tant de hautes réputations avec les chefs-d'oeuvre qui les ont produites. Il ne resteroit rien de la terre, ni de tout ce qui y a brillé et y a fait du bruit. Dans une catastrophe pareille, on désireroit de pouvoir déposer dans un autre monde les ouvrages de génie qui dans tous les genres ont honoré la terre, afin de les sauver du naufrage. Mais dans un autre monde habité par d'autres êtres que les hommes, ce qui nous paroît si beau et si sublime, le paroîtroit-il encore?

Il y a dans cette simple réflexion de quoi dégriser bien des ambitions; mais ce seroit un mal, car ces rêves enfantent de magnifiques et superbes réalités.

DE L'INFINI.

Le besoin de l'infini est le caractère le plus frappant de la nature humaine; il est la preuve et le signe de la perfectibilité de l'homme; il en est peut-être à la fois l'effet et la cause.

Tout ce qui a des limites ou un terme, attriste l'homme et répugne à sa nature. Ce qui n'a point de terme ni de bornes, l'accable et l'anéantit. Il respire difficilement dans les limites et dans l'immensité. Dans une sphère circonscrite, il ne sait que faire de ses forces, et ce sentiment est péni-

ble. Dans un espace immense et dans une durée éternelle, il se perd avec un effroi religieux; mais s'il se sent accablé, cet accablement fait son charme, car il lui donne à la fois le sentiment de sa foiblesse et de sa force, de sa petitesse et de sa grandeur.

Le besoin de l'infini se trouve chez tous les hommes. Sa vivacité et sa force tiennent sans doute au degré de développement de chaque individu, mais on en découvre partout le germe. Quand on analyse les causes des sentimens les plus délicats, tels que l'amour, l'amitié, les plaisirs que donnent la nature et les arts, on trouve qu'il y a de l'infini dans tous ces sentimens et dans tous ces plaisirs.

Toutes les passions ne sont que des essais plus ou moins malheureux

que l'homme fait pour dépasser les limites de sa sphère, afin d'envahir et de conquérir l'infini. A son début, dans la carrière des passions, il rêve l'incommensurable en jouissances et en succès; mais soit qu'il atteigne son but, soit qu'il le manque, il est bientôt désabusé, il rencontre partout des bornes, et il sent une main de fer qui le repousse dans le champ de la réalité.

Les religions qui ont régné dans le monde, sont nées en partie de ce besoin de l'infini qui sommeille chez tous les hommes. La religion chrétienne seule le satisfait, et c'est ce besoin de l'infini qui assure aux idées religieuses une durée éternelle.

C'est parce que les objets que la religion nous offre sont infinis, qu'ils

nous présentent des obscurités, et c'est par le clair-obscur qui est inséparable de la religion, qu'elle nous donne le sentiment de l'infini.

La peinture et la sculpture attendrissent, touchent, émeuvent par les idées que tout chef-d'oeuvre de l'art réveille dans l'imagination, autant que par les formes expressives qu'il présente à l'oeil. Si les tableaux et les statues ne produisoient pas cet effet, elles seroient encore belles, mais elles ne nous arracheroient pas des larmes. Cependant la peinture et la sculpture ne nous donnent jamais des émotions aussi délicieuses ni aussi fortes que la musique, parce qu'elles ne nous jettent pas dans l'infini; et elles ne sauroient nous y jeter, parce que les objets de leur création ont des formes précises et déterminées.

Le travail de la nature ressemble à celui de Pénélope. L'univers est un vaste canevas où les plus magnifiques dessins, les broderies les plus riches et les plus brillantes se succèdent sans interruption, et où la nuit défait l'ouvrage du jour.

Tout être sensible veut exister et prolonger son existence, tant qu'il a un souffle de vie; c'est-là l'instinct de la nature, et cet instinct triomphe de la réflexion. On peut être dégoûté de la vie, et faire tout pour la conserver; vouloir mourir, et craindre la mort.

La vie en elle-même n'est ni un bien ni un mal, mais elle est la place de l'un et de l'autre.

Nous ne savons de quoi remplir l'éternité, quelque effort d'imagination

que nous fassions. Les tableaux que nous créons à cet effet, se perdent dans l'immensité du cadre.

On n'a jamais raison de craindre la mort, car ou elle est un passage brusque et instantané, ou elle est le dernier moment d'une longue suite de momens de douleur. Dans le premier cas, on n'a pas le temps de se reconnoître, ni de souffrir; dans le second, les douleurs et le déclin graduel des forces nous conduisent insensiblement au terme de la vie, sans qu'on s'en aperçoive ou sans qu'on le regrette.

On parle beaucoup de la grandeur et de la dignité de l'homme, et c'est souvent en lui enlevant ses titres de gloire qu'on ose lui tenir ce langage. En quoi consiste donc cette grandeur, si l'homme naît et meurt comme la plante?

Un

Un homme, dit-on, est un être raisonnable et libre. Qu'importe, si la raison et la liberté ne sont qu'une espèce de végétation? Ne voilà-t-il pas une belle dignité que celle qui consisteroit à n'être ni un animal ni un champignon, mais à être plus malheureux que l'un, et à pourrir comme l'autre avec l'idée et le sentiment d'une putréfaction graduelle et inévitable!

Ceux qui parlent au peuple de sa prétendue souveraineté, en lui mettant des fers, et à l'homme, de sa grandeur en le dégradant, rappellent ces forcenés qui traînant Jésus au supplice, lui mettoient sur la tête une couronne d'épines, et le revêtant d'un lambeau de pourpre, lui crioient: «tu es le Roi des Juifs.»

Admettez une raison suprême, et vous aurez une échelle sûre de la grandeur morale. Les êtres auront plus ou moins de dignité, suivant qu'ils approcheront plus ou moins d'elle. Admettez l'immortalité du principe de la pensée et son développement indéfini, et ensuite parlez à l'homme de sa dignité. Mais lui en parler dans le système contraire, c'est l'insulter par une raillerie amère après l'avoir dépouillé.

Rien ne prouve mieux la toute-puissance de l'âme sur le corps que certains prodiges de méditation, de patience, de fermeté. Il devoit résulter de ces prodiges, pour ceux qui les ont opérés, une preuve relative de l'immortalité de l'âme, aussi forte qu'incommunicable.

Il y a dans la vie des momens d'activité intellectuelle et de force morale, où l'on ne conçoit pas qu'il soit possible que le principe de la pensée périsse. Il y a des momens d'épuisement et de foiblesse, où l'on ne conçoit pas que l'immortalité soit possible. Le joueur de clavecin n'opère pas toujours avec un succès égal; son talent paroît monter et baisser avec la bonté de son instrument: mais on ne doit pas en conclure, qu'ils sont un seul et même être et qu'ils auront le même sort.

DES ANGES.

L'existence des Anges est une des plus belles et des plus touchantes doctrines de la religion chrétienne. Ces messagers célestes, placés entre Dieu et nous, portant à la terre les ordres, les consolations, les bienfaits, les bonnes nouvelles du ciel et reportant au ciel les bénédictions, les voeux, les prières, les joies et les misères de la terre, sont des êtres supérieurs qui appartiennent à une autre économie, mais appropriés aux besoins de notre imagination, ils ont avec nous des affinités électives, et nous intéressent par un air de famille. Ils occupent

peu de place dans nos pensées et nos affections, et cependant ils remplissent les pages de nos saints livres, ils animent la haute poésie, ils respirent sous le pinceau de Raphaël et sous celui du Guide. Ces peintres sublimes les ont peints sous des traits, des formes, des couleurs tellement assortis à leur saint caractère et à leurs augustes fonctions, qu'à les voir sur la toile, on croit les voir en réalité. Ces figures si calmes, si pures, si nobles; ces formes si sévères et si douces à la fois, ces ailes si fortes, si majestueuses et si légères, semblent annoncer et exprimer parfaitement leur nature intellectuelle. Quelle est cette nature intellectuelle? Hasardons quelques mots sur ce sujet encore neuf.

Les anges n'aiment pas avec passion; ce n'est pas non plus avec pas-

sion qu'on peut les aimer. L'amour qui s'établit entre eux et nous, est une véritable pénétration des âmes, qui n'admet pas de degrés comme la passion, parce qu'en se pénétrant l'une l'autre, elles cessent en quelque sorte d'être elles, et se donnent tout entières. Ces feux sont purs, ardens et durables, et il y a la même différence entre cet amour et la passion, qu'entre la lumière et la chaleur du soleil et une chaleur ou un éclat factice.

On n'a jamais demandé si les anges avoient de l'esprit, mais on ne leur a jamais refusé de l'intelligence, de l'âme, et surtout la puissance d'aimer.

Rien de plus étranger à la nature des anges, que des efforts de vertu, ou des accès de piété fervente, ou des

extases d'enthousiasme. Leur âme est l'empyrée moral, où il n'y a ni lever ni coucher du soleil, ni augmentation ni affoiblissement de chaleur et de lumière, ni vapeurs brillantes ni nuages coloriés, mais une constante sérénité, un air à la fois éclatant et doux, un calme où le souffle de Dieu seul se fait sentir.

Il y a une grande différence entre un ange et un saint. L'un, par le bienfait d'une nature céleste, est ce qu'il est; l'autre l'est devenu par un bienfait de la grâce. L'un se trouve placé à un haut degré sur l'échelle des êtres; l'autre s'y place. L'ange occupe son rang par l'effet d'une grandeur innée; l'autre s'y élève par ses combats et ses sacrifices. Ce qui est innocence et pureté chez le premier, prend chez le second le caractère de

la vertu. Il y a entre eux la même différence qu'entre la nature et l'art.

Un saint, avant de l'être, ou plutôt avant de le devenir, a commencé par des foiblesses, des défauts, même des vices; du moins en a-t-il senti le germe et le principe dans son âme. Il a combattu; il a remporté la victoire sur lui-même. Il déplore le passé qui lui a laissé des regrets; il n'est jamais sans défiance de lui-même, car chaque moment pourroit triompher de lui. Il marche par conséquent avec inquiétude à la rencontre de l'avenir. De là vient que sur ses traits s'annoncent et se peignent souvent, comme dans son âme, le repentir, la contrition, l'inquiétude. L'ange ne connoît et n'offre rien de tout cela. Sur sa figure céleste, dans son attitude et dans son langage, tout respire

la douce confiance d'une belle âme. Placé entre Dieu et l'homme, l'ange exprime toujours la bienveillance et l'adoration. La tête inclinée sous la main de Dieu, le front serein, le regard calme et tendre, la douceur et l'humanité sur les lèvres, l'ange lie les deux mondes, et plane entre le monde invisible et le monde visible.

Qu'est-ce que la liberté des anges? C'est le pouvoir de faire le bien, par l'inspiration d'une nature supérieure, et de réaliser le beau et le bon; c'est un entier et parfait acquiescement de leur volonté à la volonté divine. Ils connoissent le mal comme possible, mais ils ne connoissent pas même le désordre d'une pensée, bien moins encore les désirs coupables, les tentations, les passions, les regrets et les remords.

Qu'est-ce que la sensibilité des anges? Ce n'est pas cette sensibilité vive, ardente, passionnée, qui se répand sur un grand nombre d'objets, qui connoît les désirs, les espérances, les dégoûts, les aversions, les haines. C'est une sensibilité douce, calme, élevée, touchante, toujours égale à elle-même, qui se repose dans toute sa plénitude sur un seul objet. Cet objet est Dieu, en qui les anges aiment tous les autres êtres.

Qu'est-ce que l'intelligence des anges? Ce n'est pas le fruit de la réflexion, de la méditation, du travail, de la pensée. C'est la puissance de l'intuition intellectuelle, c'est le don de la contemplation. L'ange sait parce qu'il voit. Il voit partout Dieu dans l'univers, et l'univers en Dieu.

Tels sont les principaux traits sous lesquels il est permis de se peindre la nature spirituelle des anges. Placés au-dessus de l'homme sur l'échelle des êtres qui remplissent les mondes, et cependant à une distance infinie de l'être infini, moins bornés, plus purs, plus intellectuels que nous, et cependant liés à des organes et revêtus de formes matérielles, les anges nous ressemblent assez pour nous inspirer une sorte de sympathie, et leur en supposer pour nous; et ils diffèrent assez de notre foiblesse par leur perfection et leur force, pour nous donner de la confiance en eux. Tels l'Écriture sainte nous invite en quelque sorte à nous les représenter par les caractères qu'elle leur attribue et les fonctions dont elle les charge. Quand elle ne nous parleroit pas de ces êtres supé-

rieurs, nous ne pourrions nous défendre d'en imaginer de pareils.

En voyant par quelles gradations la nature s'élève jusqu'à l'homme sur cette terre, nous ne saurions croire qu'il n'y ait qu'un vide immense entre l'homme et Dieu. Au contraire fidèles à la loi de continuité qui paroît être celle de l'univers, nous devons supposer qu'il existe des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme, et qu'elles peuplent les autres mondes. Nous pouvons même essayer de deviner leur nature. Ces rêves innocens qui ne manquent pas de vraisemblance, en étendant les bornes de la création, parlent à l'âme et valent mieux que d'étroites réalités.

PENSÉES DE DOULEUR.

Dans la première jeunesse quand on est riche en espérances, dans la vigueur de l'âge mûr quand on est heureux de tous les biens qu'on possède, la mélancolie d'une âme tendre n'est qu'une volupté de plus. Les pensées tristes relèvent alors par un doux contraste le bonheur dont on jouit. Plus tard, quand les hommes, ou le temps, ou la nature ont foudroyé tout ce que vous aimiez, et qu'il ne vous reste de la vie que les feuilles mortes des souvenirs, la mélancolie prend un autre caractère. Elle devient amère et

poignante. Le malheur réel n'a pas le charme de la poésie comme le malheur fictif.

Il y a des êtres célestes, dont l'amour forme l'essence et la vie tout entière, qui ne se distinguent pas eux-mêmes de leur amour, et qui aiment comme d'autres respirent. Ces êtres là ne connoissent pas la passion. Ce seroit pour eux quelque chose de trop matériel, de trop fugitif, de trop violent; ils auroient l'air de sortir en quelque sorte d'eux-mêmes et de vivre d'emprunt. Sans partage, sans réflexion, sans effort, sans emportement, ils se donnent à un autre être, dans lequel ils se retrouvent. Par des affinités naturelles et presque invincibles ils se confondent avec lui, et se laissent aller à la pente douce et innocente de leur âme; ils

aiment, parce qu'ils sont faits pour aimer.

Aimer, c'est donner son âme tout entière; être aimé, c'est recevoir une âme tout entière. Aimer, c'est demander et promettre le bonheur; être aimé, c'est le recevoir.

Un de ces êtres célestes, qui aimoit sur la terre comme les anges aiment dans le ciel, disoit, après avoir lu quelques lettres de la Nouvelle Héloïse: quand on aime de cette manière, on cesse bientôt d'aimer. Mot aussi sublime que vrai; car cet amour n'étoit pas l'union des âmes, mais un désir ardent de jouissances, qui portoit en lui-même le principe de sa mort.

Les êtres purs, tendres, celestes qui font le bonheur et la gloire de tout ce qui les environne, aiment l'ami de leur coeur comme ils aiment la vertu, comme ils aiment Dieu, avec la seule différence du fini à l'infini, du visible à l'invisible; ils aiment leur ami en Dieu et dans la vertu; ils aiment Dieu et la vertu dans leur ami.

Dans une longue vie, les âmes d'élite peuvent acquérir un haut degré de développement et de force; elles peuvent multiplier le nombre de leurs bonnes et belles actions, et quitter le monde, chargées de vertus et des fruits de leurs vertus. Mais elles perdent nécessairement cette innocence et cette fraîcheur de vertu, qui ne peuvent être que l'apanage de la jeunesse. Elles remportent du combat de la vie des meurtrissures, des rides morales,

si je puis m'exprimer ainsi; elles ont été plus ou moins attristées, fatiguées, froissées, flétries, usées par les événemens, par les passions des autres dont elles ont souffert, et par leurs propres passions dont elles n'ont pas pu triompher sans peine et sans effort. En un mot, avec des organes affoiblis, des forces épuisées, couverts des stigmates de la vie, les vieillards les mieux conservés et les plus respectables paroissent, en mourant, terminer une carrière bien plus qu'en recommencer une nouvelle. Il semble que pour revivre, ils auront besoin d'un acte créateur qui leur rendît l'existence, tant la première paroît complètement éteinte.

Il est des âmes d'élite que le souffle des passions n'a jamais agitées, dont le vice n'a jamais terni l'éclat, qui

faute de temps ou d'occasions, ont fait peu de bonnes oeuvres, mais qui ont été riches et grandes en puissance, et qui étrangères aux misères comme aux malheurs de la vie, ont conservé le sceau primitif de l'innocence. Quand Dieu rappelle à lui de bonne heure des âmes pareilles, elles quittent le monde avec toute la fraîcheur de la jeunesse morale, paroissent emporter leur vie tout entière et toutes les forces de la vie ; elles ont l'air d'avoir habité quelque temps avec les hommes, comme le faisoient les anges dans les premiers jours de l'espèce humaine. Ces êtres d'élite étoient sortis du ciel; ils y rentrent, tels qu'ils en étoient sortis ; la terre a été à la lettre pour eux un point de passage. Ils ne meurent pas, mais ils disparoissent; ils s'envolent, et leur mort n'est qu'un changement de séjour.

Les plus beaux jours sont ceux dont les matinées sont fraîches et pures, et les soirées douces et touchantes, et où le soleil, dans toute sa chaleur, ne se fait sentir que vers le milieu du jour. Il en est de même de la vie du coeur, surtout chez les femmes. Il faut préserver leur jeunesse des feux artificiels que les romans y allument, et la conserver fraîche et pure. Quand le véritable amour entre plus tard dans une âme neuve et innocente, il n'en trouve pas l'atmosphère morale déjà enflammée, et alors, à quelque degré que monte la passion, le ciel de l'âme ne perd ni sa transparence ni sa clarté.

Après le malheur de perdre l'objet aimé, le plus grand malheur est de croire avoir eu des torts envers lui. Quelque légers qu'ils ayent été, la mort les fait paroître d'autant plus

grands, qu'elle les rend irréparables. Fussent-ils dans le fait imaginaires ils n'en pèsent que davantage sur le coeur, car on ne peut plus en demander ni en obtenir le pardon de la personne aimée. Au défaut de torts positifs, on se tourmente de l'idée qu'on n'a pas fait assez pour son bonheur, et l'on n'est jamais satisfait des preuves d'amour qu'on lui a données, lorsqu'une fois la porte de fer de la mort s'est abattue entre elle et vous.

La musique, qu'elle soit triste ou gaie, attriste toujours les âmes profondement sensibles. Elle rappelle et retrace trop la vie. Elle est comme la vie, vague et évanouïssante. Ces sons rapides, qu'ils tiennent de l'*adagio* ou de l'*allégro*, ressemblent aux sentimens, aux pensées, aux événemens de la vie, qui s'amènent et s'effacent

comme autant de petites vagues, jusqu'à la finale, à laquelle succède un vaste silence.

Chaque chose qui finit autour de nous, surtout la mort de nos amis et même celle de nos connoissances intimes, arrache une page du livre de notre vie, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un feuillet blanc, ou couvert de caractères tracés d'une main tremblante, pâles et à demi effacés.

Comme un homme religieux, un moment occupé de pensées frivoles ou mondaines, ou même coupables, qui se sont présentées involontairement à lui, se refusera d'entrer dans un temple et de faire un acte de culte; ainsi un homme qui aime, se défendra de penser à son amie, immédiatement après

qu'il aura souillé son âme par quelque pensée profane.

Après le malheur d'une perte irréparable, il y auroit encore quelque douceur dans la vie, si elle pouvoit s'écouler entre des souvenirs toujours également vifs et des songes flatteurs qui reproduiroient pendant le sommeil la personne que l'on pleure. Mais lors même que le coeur éprouve toujours le même amour, les souvenirs se retirant de plus en plus dans la nuit du passé, pâlissent, s'affoiblissent, s'effacent. On s'en aperçoit avec douleur, avec effroi, avec une fureur secrète; mais quoi qu'on fasse, ces souvenirs subissent aussi la loi du temps et des années. Les songes, indépendans de notre volonté, nous ramènent rarement l'image que nous chérissons, que nous leur demandons, que nous

voudrions voir de préférence à toute autre. Les portes d'ivoire s'ouvrent toutes les nuits, et nous envoient des ombres plus ou moins indifférentes, mais presque jamais l'ombre adorée.

L'âme de l'homme réunit dans un même moment tous les contraires et tous les contrastes. Il peut aimer, regretter, pleurer un objet chéri, il peut être tout entier à lui, et par moment il peut être entraîné à des choses qui pourroient le faire soupçonner d'avoir oublié son amour et son malheur. Le mouvement de la vie est par intervalles plus fort que nous; mais cette force n'est que passagère, et nous reprenons bientôt le dessus.

Un coeur affligé s'effraie quelquefois d'un accès de gaieté passagère qu'il éprouve, et il seroit tenté de

s'écrier, qui ose rire ici ? «grand Dieu! c'étoit moi!» Un coeur affligé et distrait involontairement, se reproche cette distraction comme une infidélité.

Après avoir perdu l'objet de notre amour, notre douleur est notre unique trésor, et ce que nous craignons le plus, c'est d'en perdre une partie. On redoute pour elle le pouvoir du temps, comme on redoutoit pour l'objet même le pouvoir de la mort.

Un malheur que nous n'avons ni mérité ni amené, et qui est uniquement l'ouvrage de la nature; un malheur qui nous enlève l'objet d'une affection aussi pure, aussi vive, aussi profonde qu'il est donné à la nature humaine de l'éprouver; un malheur pareil, tout en nous accablant, nous donne un sentiment d'indépendance,

dance, et je dirois presque de dignité. On sent qu'on n'a plus rien à perdre, et que les hommes ne peuvent rien nous enlever ni nous ôter. On s'humilie sous la main de Dieu, dont la nature dans ses rigueurs n'a été que l'instrument; on ne se préfère pas aux autres hommes, mais on ne leur demande plus rien; on ne méprise pas la terre et ses biens, mais nos comptes avec elle sont fermés.

Le malheur élève tous ceux qu'il ne dégrade pas, mais il ne laisse personne à sa place. Les âmes communes descendent; les âmes nobles montent.

Les sens tuent le sentiment, et les jouissances sensuelles dégradent l'âme aú point que pour quelque temps, elle est aussi peu capable que digne

d'éprouver des sentimens délicats. Les vraies et grandes douleurs nourrissent le sentiment, et l'ennoblissent au point de le rendre aussi étranger qu'insensible à tout ce qui regarde les sens.

Après le bonheur de l'amour qu'il ne dépend de nous ni de fixer ni de prolonger, c'est quelque chose de donner aux douleurs de l'amour une sorte d'immortalité.

L'espérance est la floraison de l'amour, le bonheur en est le fruit. Les souvenirs sont les feuilles jaunissantes et pourprées de cette belle plante, qui nous donnent la volupté de la tristesse. Sur la fin de la vie, quand les feuilles tombent et que les souvenirs s'effacent, il ne reste d'elle qu'un squelette.

A l'extrémité du Valais, quand on vient de Vevay, se présente une montagne noire en forme de tombe, qui semble fermer hermétiquement la vallée. Dans la contrée, on la nomme «la montagne perdue.» Ainsi la tombe de l'unique objet de notre amour ferme pour nous le chemin de la vie. On ne sauroit tourner cette borne d'airain, on peut bien moins encore la faire disparoître, mais on peut la gravir, se placer sur son sommet, et de là, le chemin du ciel paroît plus court et plus facile.

Un coeur qui porte la mort dans son sein, parce qu'il y porte l'image de l'être chéri qu'il a perdu, ressemble à ce lac au fond duquel étoit un tombeau de marbre noir. Le souffle du vent le faisoit rider quelques momens, le soulevoit même et y élevoit

des vagues retentissantes; mais bientôt il se calmoit, et dès qu'il redevenoit tranquille et limpide, le fond reparoissoit et le triste monument avec lui. Le vent des passions ou des distractions involontaires peuvent ainsi agiter la surface d'un coeur affligé, mais l'instant d'après il rentre en lui-même, et ne voit plus que l'objet chéri.

Après un beau jour, le soleil se couche étincelant de lumière et de chaleur. Il laisse encore long-temps des traces de sa présence dans les vapeurs colorées et les nuages brillans qui dorent l'horison. On regardoit l'astre du jour avec admiration; on considère avec attendrissement le point où il a disparu. Peu-à-peu le reflet de ses derniers rayons se perd et va s'abîmer dans les froides ténèbres de la nuit. Vive et triste image de la mort

d'une personne chérie qui laisse après elle de beaux et doux souvenirs, dont tout le monde se nourrit quelque temps, jusqu'à ce que ces souvenirs eux-mêmes s'effacent dans le cercle où elle a vécu, et expirent dans les glaces de l'oubli. Ces souvenirs ne vivent plus alors que dans l'âme inconsolée qui se place sur la limite des deux mondes, afin que la lumière luise toujours pour elle, et que les derniers feux du soleil qui se couche deviennent les premiers feux du soleil qui se lève pour un autre hémisphère.

Les douleurs fortes et profondes, causées par un grand malheur, mettent l'homme à découvert et le révèlent à lui-même et aux autres. L'âme brise dans des momens pareils toutes les barrières accoutumées de l'usage, de la politesse et de la réserve. Le mal-

heur trahit les secrets du coeur. Aussi n'y a-t-il rien de plus touchant ni qui donne une plus haute idée de la nature humaine, que de voir une personne, dans un moment pareil, ne rien dire et ne rien faire qui n'annonce de l'élévation, de la noblesse, de la pureté.

Les gens qui rient toujours, donnent souvent mauvaise idée de leur esprit ou de leur coeur. On les soupçonne d'être dépourvus de réflexion ou de sensibilité. La pensée et le sentiment font incliner l'homme à la tristesse bien plutôt qu'à la gaieté.

L'écho est la voix de la nature. Il y en a de tristes et de gais. L'adagio et l'allégro retentissent tour à tour sur les montagnes et dans les forêts. Il semble que l'adagio soit l'accent du passé qui a fui sans re-

tour, et le soupir de toutes les douleurs morales qui ont existé sur la terre, et qui ont fini par la mort. L'allégro de l'écho n'inspire jamais une véritable gaieté, mais c'est plutôt l'accent d'un rire effrayant et insultant qui nous affecte, comme si des personnes invisibles se moquoient de nos courtes, vaines et fausses joies.

Pourquoi le ciel ne répond-il pas à la terre? pourquoi n'y a-t-il pas dans le monde invisible un écho qui répète les sons plaintifs et les gémissemens involontaires de l'amour séparé de ce qu'il aimoit. Quelle puissante consolation ne seroit-ce pas d'entendre répéter dans les régions supérieures les syllabes chéries d'un nom qu'on appelle, qu'on invoque même sans cesse, du nom de l'objet aimé. Un son pareil donneroit à toutes les preuves et



à toutes les promesses d'immortalité une évidence et une certitude irrésistible.

Ce mot, ce simple mot, Adieu, qu'on prononce si souvent dans le cours de la vie, qu'on prononce dans la règle avec tant d'indifférence, qui toujours placé entre le regret et l'espoir, entre la fin d'un plaisir et la renaissance du même plaisir, n'afflige jamais ; que ce mot Adieu est différent dans le moment qui termine tout! Dit pour la dernière fois à une personne aimée, entre la vie qui expire et la mort qui s'avance, entre le temps et l'éternité, ce mot Adieu qui finit irrévocablement une belle existence et qui ne sera plus entendu, est plus saisissant dans sa simplicité que toutes les autres expressions, parce qu'il paroît exprimer si peu de chose,

et qu'il exprime l'infini de la tendresse et de la douleur.

En voyant la douce et pure lumière de certaines étoiles, on aimeroit à croire que l'âme de la personne que l'on a aimée, perdue, et que l'on regrette comme on ne regrette pas la fuite de la vie, nous regarde et nous sourit d'un de ces points lumineux. Dans notre état actuel, elle est pour nous l'étoile du soir; aux yeux de la foi elle est pour nous l'étoile du matin. Quelle réalité, après un pareil naufrage, pourroit avoir autant de prix pour nous que cette illusion!

DE L'IMPRIMERIE DE A. G. SCHADE.

TABLE
DU TOME SECOND.

Ouvrages de M. Ancillon

qui se trouvent chez les mêmes libraires.

Tableau des révolutions du Système politique de l'Europe, depuis la fin du quinzième siècle. Nouvelle édition, revue et corrigée par l'Auteur. Tome 1 — 4. 1823.

Considérations générales sur l'histoire, ou introduction à l'histoire des révolutions du Système politique de l'Europe, pendant les trois derniers siècles. 1801.

Eloge historique de J. B. Mérian, de l'Académie de Berlin. 1810.

Sermons. 2 Vol. 1818.

Mélanges de Politique et de Philosophie morale. 1801.

Mélanges de Littérature et de Philosophie. 2 Vol. 1809.

Contenant :

Préface, contenant un parallèle entre la philosophie allemande et la philosophie française.

Essai sur l'Idée et le Sentiment de l'Infini.

Essai sur les grands Caractères.

Essai sur le Naïf et le Simple.

Essai sur la nature de la Poésie.

Essai sur la Différence de la Poésie ancienne et moderne.

Essai sur le caractère de l'Histoire et sur Tacite.

Réflexions sur la différence de la Poésie et de l'Eloquence.

Essai sur le Scepticisme.

Essai sur le Premier Problème de la philosophie.

Essai sur l'Existence, et sur les derniers Systèmes de Métaphysique qui ont paru en Allemagne.

Fragmens ou pensées détachées.

Essais philosophiques, ou nouveaux Mélanges de littérat. et de philosoph. 2 V. 1817.

Contenant :

Essai sur l'abus de l'unité en Métaphysique.
Analyse de l'idée de Littérature nationale.
Essai sur la philosophie de l'Histoire.
Essai sur le Suicide.
Essai sur le caractère du 18me Siècle relativement au ton général, à la religion et à l'influence des gens de lettres.
Essai sur le système de l'Unité absolue ou le Panthéisme.
Essai sur les progrès de l'Economie politique dans le 18me siècle.
Sur l'abus de l'Unité et des jugemens exclusifs en politique.
Sur les révolutions du Système politique du Nord au commencement du 18me siècle
Tableau analytiq. du développement du Moi humain.

Nouveaux Essais de politique et de philosophie. 2 Vol. 1824.

Contenant :

De l'Esprit du temps, et des Réformes politiques.
Doutes sur de prétendus Axiomes politiques.
Sur les Théories et les Méthodes exclusives.
Sur la législation de la Presse.
Sur les gouvernemens de l'Asie.
Discours de réception à l'académie de Berlin.
Sur la Littérature.
Sur les formes de la société civile.
Sur le but de l'ordre social.
Pensées détachées.
Sur les ressorts ou les Principes des Gouvernemens.



